Fatou Diome

Inassouvies, nos vies

roman

Flammarion

VISIT…

LANZAROTE Caliente.COM

Fatou Diome

Inassouvies, nos vies

roman

Flammarion

Fatou Diome

Inassouvies, nos vies

Roman

Flammarion

Diome Fatou

Inassouvies, nos vies

ISBN numérique : 978-2-0812-4021-6

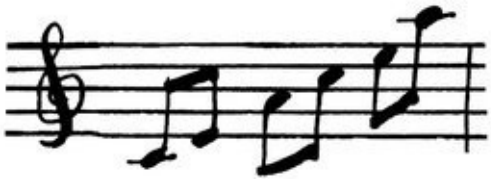
Le livre a été imprimé sous les références :
ISBN : 978-2-0812-1353-1

Ouvrage composé et converti par Nord Compo

Présentation de l’éditeur :
Betty, la trentaine solitaire, passe son temps libre à observer les habitants de l’immeuble d’en face. Pas dans une intention de voyeurisme mais pour créer des liens. Son attention se focalise sur une vieille dame qui vit avec ses chats. A cause de son air joyeux, elle la baptise Félicité et se prend d’affection pour elle. Lorsque Félicité est envoyée dans une maison de retraite, Betty, bouleversée, remue ciel et terre pour la retrouver. Une véritable amitié est née. « Embrasser les joues ravinées d’une mamie, c’est tremper les lèvres dans un millésime de vie. Ça régénère ! » Fatou Diomé

DU MÊME AUTEUR

La Préférence nationale, recueil de nouvelles,
Présence africaine, 2001.
Le Ventre de l’Atlantique, roman,
Anne Carrière, 2003 ; Le Livre de poche, 2005.
Kétala, roman, Flammarion, 2006 ; J’ai lu, 2007.



À mes grands-parents,
Parce que votre amour irrigue et fertilise mes déserts,
Inassouvi, le livre qui ne dirait pas que je suis le fruit de votre jardin.

Ami,
Depuis que le ciel d'Alsace te berce,
Je ne cesse de lever les yeux.
Inassouvie, la vie sans toi.

Remerciements

Aux retraités de Laon, rencontrés en 2003-2004. Je me souviendrai toujours de vous, de nos goûters du mardi et de vos tranches de mémoire qui me nourrissent encore.
Merci.

À Mont Noir,
La nuit, Marguerite Yourcenar souffle mille secrets aux insomniaques et tient la main aux funambules.
Merci à Guy Fontaine, à Annette pour ses délicieuses tartes aux pommes et à toute l'équipe de cette résidence inspirée.

Prologue

Inassouvie, la vie aspire, sans retenue, nos heures, des heures miel de sapin ou fleur de sel. Accoudée à sa fenêtre, Betty murmurait : le crépuscule, un tapis, une trappe, un tuyau, un goulot, une gorge, celle de la vie qui attend la nuit pour se faire dévoreuse.

Crépuscule ? Fin de journée, fin de labeur. D'un certain labeur, pensa-t-elle, souriante : pourquoi la nuit ne serait-elle pas le moment actif de la vie ? Le soleil est obligé de se lever, pas moi ; il est obligé de se coucher, pas moi. Mais cela ne l'empêchait pas de s'imaginer à la place de ces employés qui, à l'heure où les ombres flirtaient avec les murs, regagnaient leur demeure, après avoir demandé à leur corps tout ce qu'il n'en pouvait plus de donner.

Las, on traîne ; on titube ; on glisse ; on se redresse ; on regarde devant soi. Bouts d'humains plantés au hasard, parfois déracinés, ciselés, entaillés, fissurés, brûlés, selon un étrange jeu de quilles, mais assez impétueux pour se croire maîtres de ce mouvement vertigineux : vivre. Sur le chemin qui quitte le lieu du travail, on ne pense pas seulement au dîner. Non. On fait parfois le bilan, d'une journée, d'une semaine, d'un mois, d'un an, d'une vie. Hier ? Waw/ bof. Aujourd'hui ? Bof/Waw. Demain, on fera de son mieux. Le dîner a toujours le goût de la journée. Remplir sa journée, remplir son devoir conjugal, on sait précisément ce que c'est. Mais remplir sa vie ? De quoi, de qui ? Considérant notre itinéraire, nous pouvons prendre les dos d'âne pour des podiums. Alors, pantins, nous sautillons sur nos monticules de réussites, ces quelques tas d'orgueil qui nous coûtent autant de souffle que le mont Blanc aux alpinistes. Mais nous pouvons, aussi, retracer le parcours et, au lieu d'en nier les failles, les admettre pour mieux les dépasser. C'est-à-dire oser la plongée et, spéléologues de l'existence, sonder les crevasses, les gouffres que le hasard, les circonstances, les choix comme les non-choix creusent dans nos vies. De l'Everest et du Kilimandjaro, on retient toujours le point culminant, nul ne songe à s'émerveiller du diamètre de leur base, ce socle qui les porte aux cieux. Que ceux accrochés à

la barbe d'Einstein nous disent donc ! Quelle est la profondeur des vallées d'où surgissent les montagnes ? Il y a trop de ravins pour ne pas se rendre compte que la nature vide autant qu'elle remplit. Quels sont ces puits noirs qui cernent nos pics de satisfaction ? On ne peut dessiner les pleins qu'en tenant compte des vides. Quelles sont ces ombres qui font la beauté de nos tableaux ? Avant le mauve de toutes nos dilutions, il y a bien cette encre de Chine qui définit les pleins en traçant cette sinueuse ligne qui flirte avec le vide pour contenir ce qui vacille en nous. Trop de lumière ! Et le funambule titube, attiré par l'objet de sa bravade. Vertige ! On se rattrape de justesse. On s'accroche. Tout arrêt est mortel. Vivre, c'est tenir. On continue.

Tracasseries du quotidien, pile, face à l'existence, rien d'autre. Juste une façon, pour chaque poisson, d'affronter les courants. On nage, on surnage. Dans le roulis des jours, avant comme après l'apnée, on prend son souffle, on respire. Ce n'est pas une volonté, c'est un fait. On vit. C'est ainsi. La nuit appelle le jour, le jour appelle la nuit. Les lumières sont aussi absurdes, aussi illisibles que les ténèbres. Ébloui ou aveuglé, on cligne des yeux, pareillement. Où et comment situer la piste ? Vivre impose une loupe. Les buttes, comme les crevasses, contrarient la marche. Pour Betty, le crépuscule n'était pas un simple aspirateur d'heures d'existence, c'était aussi l'entonnoir temporel qui la conduisait dans la chambre noire où elle développait, déformait à loisir les scènes que son imagination captait derrière les fenêtres d'en face. Dans ses yeux, la nuit ne gommait le jour que pour afficher les contours de la vie. Photo ? Photosynthèse. Pas seulement pour les plantes, pour toute chose.

Parce qu'elle avait lu et relu, aimé et médité le poème *Paysage* de Baudelaire, sur le bonheur de vivre sous les toits – « Je veux, pour composer chastement mes églogues,/Coucher auprès du ciel, comme les astrologues,/Et, voisin des clochers écouter en rêvant/ Leurs hymnes solennels emportés par le vent./Les deux mains au menton, du haut de ma mansarde,/Je verrai l'atelier qui chante et qui bavarde ;/Les tuyaux, les clochers, ces mâts de la cité,/Et les grands ciels qui font rêver d'éternité (...) » –, Betty nichait au cinquième étage, dans un appartement qui lui évoquait un bateau renversé, arrimée à la pierre, la coque tutoyant les astres. Là, lorsqu'elle n'en pouvait plus de regarder le ciel et de se demander ce qu'il tient hors de portée des mortels, elle ramenait son attention vers ses semblables. Les humains l'intriguaient, elle ne connaissait rien de plus mystérieux. Postée devant l'une ou l'autre de ses fenêtres, elle scrutait la façade du somptueux immeuble situé de l'autre côté de l'avenue.

Elle s'interrogeait : qu'est-ce qui différencie ou caractérise ces cubes, ces carrés, ces rectangles, ces losanges, ces cavités, toutes ces innombrables fantaisies architecturales réunies sous le vocable *habitations* ? En dehors de leur

forme, qu'est-ce qui en fait des demeures et non des sépultures ? Que s'y passe-t-il de si fort, de si réel, de si dynamique, de si tangible, qui ne puisse avoir lieu au cimetière et qui justifie qu'on appelle ces endroits des lieux de vie ? Vivre, ça couvre quelle superficie ? Quel sens donne-t-on à ce verbe, au point de lui réserver des lieux ? Ne vit-on pas également lorsqu'on se promène en forêt, en traversant la rue ou en bandant ses muscles pour propulser sa barque sur un bras de mer lascif ? Les bureaux et les usines seraient-ils des lieux de mort ?

Toutes ces questions étaient absurdes, mais il fallait bien plus que ce constat pour interrompre la course de son esprit. L'absurdité n'est pas un obstacle à la pensée, mais une possibilité de bifurquer, de sillonner, d'explorer et même de traverser la réalité. Traverser les murs, gratter les façades, briser les vitres, percer les apparences, s'infiltrer jusque-là où, se superposant à leur propre reflet, les choses remplissent le vide de leur consistance. Les choses, justement, les humains s'en encombrent, à profusion. Il faut les voir emménager : procession de fourmis, ils colportent d'innombrables meubles. Quel vide peut-être si menaçant qu'il faille, à ce point, charger les *habitations* ? Que veut-on combler ? D'où vient l'inassouvi ?

Inassouvi ! Ce mot gémit, souffle et susurre à nos oreilles tant de manques, tant de ratés. Il contient, certainement, une part non négligeable de ce qu'il nous faudrait saisir pour comprendre nos joies comme nos peines. Combien d'amitiés, déchirées ou perdues, en cours de route, inassouvies ? Combien d'amours, larvées, enterrées sans requiem ni fleurs, inassouvies ? Combien de rêves, malgré la volonté d'oubli, continuent d'alimenter nos soupirs, inassouvis ? Combien de désirs, devenus dépits, parce que, inassouvis ? Combien d'êtres chers, partis à l'aube de notre affection, nous laissent inassouvis ? Combien de choix ou de non-choix inscrivent en nous les tenaces regrets de l'inassouvi ? Et puis, parce que vivre c'est survivre à quelqu'un ou à quelque chose, à qui, à quoi renonçons-nous, humblement défaits ou dignement amputés, mais toujours inassouvis ?

Betty avait pris sa décision : elle saurait quelles existences se cachaient derrière les fenêtres d'en face. L'obsession était née et installée en elle. Elle ne fit rien pour s'en distraire, au contraire, elle l'entretenait, comme un feu de bois par mauvais temps, minutieusement, patiemment.

Le jour, son regard courait sur les murs, s'arrêtait sur les encolures, glissait sur les baies vitrées, stagnait sur le fer forgé. La nuit, il suivait les déplacements de la lumière – gauche/droite, en haut/en bas – et ses variations, puisque Ampère s'amusait à changer son horaire de passage. Au bout de quelques semaines, l'observatrice avait repéré et mémorisé les différents moments où les signes de vie étaient les plus fréquents. Grâce à une analyse de l'éclairage, elle fut certaine

d'avoir identifié les pièces auxquelles elle attribua des fonctions précises. Cuisines, salles à manger, salons : les silhouettes y étaient souvent multiples, durablement en position assise. Les W-C : les fenêtres y étaient plus petites et la lumière restait rarement plus de cinq minutes. Les chambres à coucher : la lueur tamisée et colorée des veilleuses n'autorisait aucun doute ; derrière les rideaux, les grâces de l'amour se dévoilaient dans une douce pudeur. Effervescence, vibrations, impatience et frôlements se devinaient ; là, aucun besoin de voir, on sait comment finit tout ça. Hum ! Mais tous les sports se terminent en sueur. Et après ? Une cigarette pour les uns, un verre d'eau pour les autres, puis dodo.

Betty restait sur sa faim, car tout cela ne la renseignait guère sur la nature et la teneur des vies qu'elle devinait. Tenaillée par la curiosité, rendue fébrile par l'attente de détails qui ne venaient pas, l'observatrice décida de se muer en brodeuse. Il a bien fallu que quelqu'un imagine la laine ailleurs que sur le dos des moutons, le coton hors des champs, pour que nous ayons des châles au cou et de beaux draps pour couver nos amours. Betty avait trop de métier pour ne pas rêver de dentelle. Elle se mit à l'œuvre. Elle ne serait plus passive, à tendre l'oreille et à jeter des coups d'œil. Désormais, les quelques signes qu'elle percevrait lui serviraient de coton brut qu'elle filerait délicatement afin de tisser de quoi habiller les vies qu'elle subodorait. Elle était devenue une loupe, réfléchissant et agrandissant tout ce qui taquinait sa vue, depuis l'autre côté de l'avenue. Scotchée en face, elle humait, butinait, écumait, captait de quoi rassasier son œil avide. Ayant réalisé qu'un carré de nuage découpé dans un Velux suffit à l'esprit pour concevoir l'azur, Betty se contentait d'un verre d'eau pour appréhender des immensités océaniques. Dès lors, la coupe d'une robe lui racontait la nature d'un rendez-vous. Une simple mine lui évoquait l'épanouissement d'une romance ou le cataclysme d'une rupture, imminente ou consommée. L'éclat d'un sourire lui exposait un bonheur serti de diamants ou mille plaies, pudiquement cachées sous la neige d'une existence marquée au sceau de l'hiver. Au gré des jours, des rencontres et de ses perceptions, l'humanité se révélait à elle, pleine de nuances.

La Loupe voulait tout zoomer, en s'efforçant de ne rien manquer. *La curiosité est un vilain défaut*, oui, comme tout le monde, elle avait grandi avec cette maxime palissade dressée, entre nous et la vérité, par un moraliste qui avait certainement des choses à se reprocher. Mais Betty ne se contentait pas de points de suspension pour accrocher ses toiles mentales. Pour elle, la doctrine était tout autre : se tenir devant la fosse de l'ignorance et ne rien entreprendre afin de la combler est un vilain défaut, totalement indigne d'un être pensant. L'immeuble d'en face était devenu son équation aux x inconnus, la tour de Babel dont elle voulait décoder tous les langages. Ô, âmes étriquées, n'agitez pas votre mauvaise

langue ! N’allez surtout pas parler de voyeurisme ! Sinon, refermez ce livre et dites ! De quoi se nourrissent vos livres préférés ? C’était tout bonnement de l’espionnage sociologique. Eh oui ! C’est ainsi que Betty définissait son passe-temps favori. Comme des arbres bien entretenus par les paysagistes lui cachaient le rez-de-chaussée, elle focalisa son attention sur les étages supérieurs. Finalement, ça lui convenait. Le premier, pour commencer le compte, le cinquième, en guise de terminus, puisque pour habiter elle n’avait rien voulu au-delà de ce niveau et ne tenait pas à maltraiter sa nuque. Dans cet intervalle, son regard circulerait à la bonne hauteur. Un dimanche ensoleillé, après une grasse matinée et un petit déjeuner frugal, sa tasse de café encore à la main, elle se posta à sa fenêtre et commença sa nouvelle activité. Elle allait s’imbiber de la vie des autres, ignorant qu’elle y serait bientôt engloutie.

I

Midi, au balcon du premier étage de l'immeuble d'en face, une vieille dame coupait déjà son fromage, une serviette blanche accrochée à l'encolure de sa robe fleurie. Parce qu'elle parlait beaucoup et souriait sans cesse à son vieux chat roux tigré, Betty la Loupe n'eut pas à se torturer les méninges pour la surnommer la Mère Félicité. Décidément, la dame était trop joyeuse. Le verre sur sa table était trop sombre pour ne contenir que de l'eau. Que disait-elle à son chat ? La même chose que toute mamy en pareilles circonstances, pensa Betty, qui devinait ses propos plus qu'elle ne les entendait. À chaque mouvement de sa bestiole, elle faisait correspondre une phrase guillerette et une intonation particulière. Elle lui postillonnait moult remontrances, lui interdisait de quémander lorsqu'elle était à table, mais n'arrêtait de jeter, au pied de sa chaise, des bouts de blanc de poulet qu'elle lui avait préparés d'avance. *Tiens, un vrai couple, ces deux-là !* se dit la Loupe, avant de se perdre dans ses pensées. Lorsqu'elle regarda à nouveau vers le balcon, la dame dormait dans son rocking-chair, sa boule de poils entre les bras. Betty se remémora quelques scènes du début de son aménagement dans le quartier. Au nombre de *peut-être* qui essaimaient dans son esprit, la Loupe se rendit compte qu'elle ne se contenterait nullement des maigres expédients qu'offre la vue. Le peu d'informations dont elle disposait, à propos de ceux qu'elle observait, alimentait ses interrogations. Dans sa tête, des lianes folles poussaient, dopées par l'engrais de son imagination. La curiosité est un maître de ballet qui préfère l'alacrité d'une franche bourrée aux langueurs délicates d'une sarabande. Betty la Loupe voulait éviter les temps morts.

Elle se rappela ce jour où elle avait croisé Félicité à la boulangerie, à l'angle de leur rue commune. Sans se présenter l'une à l'autre, elles avaient échangé quelques courtoisies. C'est Betty qui avait tendu la perche : venue, en fin d'après-midi, acheter sa brioche favorite, elle constata qu'il n'en restait plus

qu'une, celle que la vieille dame était justement en train de régler à la caissière ; alors, elle plaisanta :

— Eh ben, je vois que je ne suis pas la seule gourmande, lève-tard, à vouloir m'acheter un kugelhof, la veille pour le lendemain !

— Ah non, ma petite dame, releva Félicité, j'en connais même qui vous chipent le dernier !

Tout le monde s'esclaffa. Les deux gourmandes sortirent au même moment et firent un bout de chemin ensemble. Voyant la jeune femme sur le point de la quitter pour traverser au passage piéton, la doyenne marqua une pause et lui fit une proposition inattendue :

— Puisque vous habitez à côté, venez donc, demain, prendre le petit déjeuner chez moi. Je serai ravie de partager mon kugelhof avec vous.

— Oh ! Je vous remercie, mais non. Je ne peux vraiment pas, je travaille la nuit et je me lève trop tard pour... euh, non, merci, sans façon.

Devant cette réponse péremptoire, la veille dame n'insista pas. Elle était consciente que, sur la planète Botox-lifting-zapping, la vieille chair est jugée peu ragoûtante, voire toxique. Bien des jeunes prennent les personnes âgées pour des pots de colle. Élevée à la vieille école et épargnée par l'Alzheimer, Félicité avait la sagesse de considérer ses rides avec sérénité et n'aimait guère importuner autrui. Elle savait que l'avenir lui réservait plus d'amies à enterrer qu'à conquérir et, en prenant le temps de s'adresser à quelqu'un, elle n'escomptait rien d'autre qu'un simple partage d'humanité. Les gens aiment avancer bras dessus, bras dessous, mais chacun est capable de porter ses deux épaules. Chacun porte son destin, seul, se disait-elle, quand les impatients abrégeaient sa conversation. Elle ne le pensait pas seulement, c'est ainsi qu'elle vivait, depuis belle lurette. Elle ne gênait personne et se laissait rarement encombrer. Mais, à l'idée d'avoir privé sa jeune voisine de son délice matinal, elle s'était sentie coupable et se crut obligée de se justifier.

— Vous savez, le kugelhof, c'est mon seul plaisir, en ce bas monde. Enfin, depuis que mon cher Antoine est parti. Voyez-vous, il les faisait très bien, lui, les kugelhofs, c'était sa spécialité, il était boulanger, mon Antoine. Le pauvre, il est mort à la guerre. Alors, depuis que je suis veuve, je ne supporte pas d'en manquer, c'est ma façon de rester avec mon Antoine. Je n'ai pas voulu changer nos habitudes. Vous comprenez ? Tenez, par exemple, il aimait les animaux, eh bien, j'en ai toujours eu ! Mais, depuis que mon dernier chien est mort, je n'ai plus qu'un chat, en réalité une chatte, *Tigra*. Oui, je l'ai appelée *Tigra*, parce qu'elle était très agressive quand je l'ai adoptée à la SPA. Elle était si maigre ! Mais à force de manger comme un ogre, elle est devenue un p'tit gras. Maintenant, c'est une petite boule de douceur, un amour ! Avec elle, j'attends

sagement le moment d'aller rejoindre mon aimé. Qu'adviendra-t-il de mon pauvre chat ? Je préfère ne pas y songer, cela m'attriste. Oh, il m'en fait voir, le lascar ! Mais j'y tiens : Antoine aimait beaucoup les chats. Voyez-vous, c'est comme s'il était là, mon Antoine, surtout le matin, quand je sens l'odeur du kugelhof. Vous comprenez ?

— Oh oui, oui, bien sûr ! Ne vous en faites pas pour moi, la rassura Betty, l'œil humide, regrettant déjà d'avoir refusé l'invitation.

Arrivée chez elle, Betty lutta contre les remords et finit par se convaincre d'avoir bien fait de se soustraire au petit déjeuner de la veuve, il aurait été tout sauf joyeux. Certes, la brave dame rigolait toujours avec son chat mais, au train où surgissaient ses souvenirs devant une présence humaine, il fallait être prêt à avaler des heures de Toussaint pour lui rendre visite. La vie est suffisamment sinistre sans les morts, on n'a pas besoin de les déterrer, surtout au petit matin. À force d'assiduité à son perchoir d'aigle, Betty la Loupe avait fini par mémoriser les horaires de sortie de Félicité et s'organisa afin de ne plus la rencontrer. Mais, parfois, le hasard déjouait sa stratégie ; alors, dès qu'elle l'apercevait, elle changeait vite de trottoir avant de la croiser, la saluait de loin ou faisait mine de ne pas l'avoir vue. D'autres fois, elle hâtait le pas ou se précipitait dans la première boutique à sa portée, pour être sûre de ne pas se faire alpaguer. Il lui était même arrivé de regarder la vieille femme passer, depuis la vitrine de sa planque. Quelque chose dans la démarche de cette silhouette voûtée lui fendait le cœur. Elle la fuyait, mais n'arrivait pas à l'ignorer. Un jour, l'ayant vue sortir, Betty, saisie par on ne sait quelle émotion, se précipita, prit l'ascenseur, déboula dans la rue, telle une furie, et courut la rattraper, en ordonnant :

— Donnez-moi votre panier ! Dites-moi ce qu'il vous faut et rentrez chez vous. Il fait un temps à ne pas mettre un chien dehors. Désormais, c'est moi qui vous ferai les courses, il vous suffira de me faire une liste, quand vous aurez besoin.

Comme la vieille femme, surprise, écarquillait les yeux, cramponnée à son panier, elle insista, en tirant doucement sur l'anse :

— Allons, madame Félicité, euh... madame, euh... ben, madame Kugelhof, dépêchons, vous allez être toute mouillée.

La dame ajusta sa capuche et se rebiffa :

— Mais ça va oui ? D'abord, je ne m'appelle pas Félicité et je ne porte pas un nom de brioche ! Ensuite, je ne sais pas pourquoi on aurait besoin de mettre les chiens dehors, alors que les humains sont nettement plus idiots ! Comme ça, vous voulez me faire mes courses ! Eh ben, ça alors ! Mais vous êtes qui, vous ? Vous qui n'avez même pas voulu avaler une tasse de café chez moi, vous allez maintenant vous mêler de mes courses ! Non mais, quelle mouche vous a piquée

aujourd'hui ? Je ne suis pas une impotente, moi. Lâchez donc mon panier, je suis pressée !

Bouche bée, les bras ballants, Betty regarda la dame s'éloigner. *C'est vrai, elle ne s'appelle pas Félicité. Et puis quel diable m'a soufflé Mme Kugelhof ? Ah, franchement, de quoi ai-je l'air maintenant ? Quelle mouche m'a piquée ? Je me le demande. Quelle mouche...* se répétait-elle en retournant chez elle, d'un pas ralenti.

Betty se demandait aussi d'où venait le sale caractère de cet ange qu'elle apercevait, veillant patiemment sur une chatte rendue obèse par un trop-plein d'amour. Quel trou béant cette vieille femme tentait-elle de combler en gavant son chat de la sorte ? Inassouvi, notre besoin de donner de l'amour. Inassouvi, notre besoin de contourner cette nécessité, lorsqu'elle est contrariée. Les animaux ne mesurent pas la chance qu'ils ont, mais ils ignorent également l'étendue des misères qui leur viennent de là. Bien souvent, il leur est donné le privilège de jouir d'une attention qu'on aurait souhaité offrir à d'autres. Mais que ne leur demande-t-on en échange ? Mon chat, mon lapin, mon chéri ! Ma poule, ma biquette, ma chérie ! Inassouvi, notre besoin d'aimer et d'être aimé. Quand le rendez-vous est manqué, quand l'espoir s'est brisé, sans la vitale réciprocité affective, on dérive, on échoue seul au fond d'une crique. On voudrait pourtant donner, mais à qui ? Certains se résignent. D'autres espèrent encore. Pourquoi pas ? Vivre, c'est un ciel sans soleil pour qui n'a pas la faculté de se tenir prêt à aimer. Mais quel froid, dans le gris de l'attente ! Insupportable, quand on n'a que ses propres mains sur ses épaules. Abyssale, la solitude. On peut vomir un repas trop copieux, ça soulage. Mais que faire d'un stock d'amour qui tape sur l'estomac ? Mon toutou, mon minou ; il faut bien une cuve de délestage pour vider le cœur de son trop-plein. Et hop, on ouvre les vannes. Écrasants, les tonneaux d'affection dévolus aux bêtes. Quelle taille doit mesurer la panse d'un animal de compagnie, obligé d'avaler tout l'amour d'un être esseulé ? Jusqu'où va l'exigence, lorsqu'on se résout à attendre d'une bête ce que nos semblables n'ont su ou pu offrir ? Il suffisait d'épier les conciliabules que Félicité tenait avec son chat pour comprendre que la nature de leur lien devait beaucoup aux blessures de la vieille femme. Pour en savoir davantage, Betty se rendit plus fréquemment à la boulangerie, aux heures creuses. Plus elle se familiarisait avec la boulangère, plus le pain sec s'entassait dans sa cuisine, proportionnellement aux informations qu'elle engrangeait sur sa vieille voisine.

Par fidélité à la mémoire de son époux, la vieille femme n'avait jamais accepté d'autre mari. Comme elle s'était retrouvée veuve, très jeune et sans enfant, elle était seule au monde ; enfin, pas tout à fait, elle a toujours eu ses animaux de compagnie, ses enfants à elle, comme elle disait. Par rejet de tout ce

qui lui avait ravi son homme, elle n'avait jamais dépensé un centime de la pension qu'on lui versait en tant que veuve de guerre. Dans le quartier, peu de gens savaient son prénom et son nom de jeune fille. Elle ne se présentait que sous son nom d'épouse, une façon de continuer à rappeler l'existence de celui qu'elle avait tant aimé. Madame euh... Betty trouva ce nom imprononçable et persista à l'appeler Félicité. Lorsqu'elle expliqua à la boulangère pourquoi elle l'avait surnommée ainsi, celle-ci se mit à rire et ne tarda pas à l'imiter. *Félicité*, quel oxymoron pour désigner cette taciturne qui restait polie avec les humains et réservait ses meilleurs sourires à son chat ! La boulangère était l'une des rares personnes à recueillir ses confidences. Félicité ne dérangeait personne. Malgré son âge avancé, elle demandait peu de services à son entourage et tenait à se débrouiller par elle-même autant que possible. Fidèle à son emploi du temps, elle trottinait par tous les temps et faisait ses courses comme un rituel. Certains l'ignoraient, d'autres la plaignaient, elle s'en moquait. Elle s'était toujours méfiée de la compassion, plus souvent engendrée, selon elle, par un orgueilleux sentiment de supériorité que par une réelle empathie. Cette émotion facile, assurait-elle, vient souvent gommer à bon compte l'ombre d'une culpabilité refoulée. On ne confesse plus de nos jours ; on s'invente d'autres manières de soulager sa conscience. Félicité n'était pas misanthrope, elle avait fait ses humanités chez les nonnes mais, depuis, elle avait vécu et perçu toutes les nuances de la charité chrétienne. La mansuétude du prochain, elle en usait autant que de sa pension de veuve de guerre, intégralement versée dans un compte que son testament attribuait à la SPA. À ses yeux, *dépenser l'argent du mort* revenait à le tuer une seconde fois. Elle rejetait ce bénéfice macabre et clamait qu'une rentabilisation de l'horreur ne pouvait la consoler de son amour perdu. Derrière sa montagne de chagrin, l'œil acéré, au détour de ses ravines, la vieille dame se mettait en embuscade, chaque mois, et tenait tête aux derniers soldats de cette maudite guerre : ces quelques billets qui voulaient, soutenait-elle, acheter son âme. Lorsque la preuve du versement de sa pension lui parvenait, elle éructait, prenant son chat à témoin.

— Encore cet argent maudit ! Eh bien, ce sera comme je te l'ai dit, ma grosse Tigra, tu peux me croire, je ne vais pas collaborer ! Je ne veux rien de cette guerre ! Aucun salaire ne sera à la hauteur de ma perte ! On ne monnaiera pas mon cœur, il est à Antoine. Cet argent, certains disent que c'est pour aider, menterie ! Je n'ai pas besoin d'eux, moi, j'ai toujours travaillé. Quant à la consolation, je ne l'attends point en ce bas monde. La fortune de Crésus ne saurait me faire oublier mon Antoine. Je ne veux pas d'une pommade administrative, je veux la sincérité de ma légitime peine ! Aucune fausse consolation ! Qu'ils gardent leurs maudits billets !

Félicité avait toujours vécu, grâce à son modeste salaire d'ouvrière, dans un deux-pièces. Elle aimait se promener en forêt, cueillir des champignons auxquels elle attribuait des noms toujours exacts. Le vélo, c'était la seule machine qu'elle trouvait nécessaire. Elle en fit longtemps et ne l'abandonna qu'à quatre-vingts ans, la mort dans l'âme. Ses neurones concevaient d'autres tours de piste, avec moult acrobaties, mais ses genoux déposèrent le bilan, sans lui demander son avis. Les années s'étaient écoulées, identiques, aucune ne voulut l'engloutir, sa forme narguait la biologie. Seule l'arthrose lui infligeait des rigidités souffreteuses, mais elle n'entendait pas se laisser terrasser. Comme elle avait pratiquement renoncé à tout, à la mort de son époux, au lendemain de la guerre, Betty ne s'intéressait pas trop à sa vie d'après, mais plutôt à la manière dont elle avait survécu au péril. Leurs rencontres suivantes à la boulangerie furent polies, trop polies pour permettre ce genre de questions. Betty la Loupe ne pouvait qu'étudier ses expressions et sa démarche pour en déduire une bonne ou une mauvaise forme, c'était tout. Ne sachant plus dans quelle mare pêcher d'autres détails de la vie de la doyenne, elle attendait. Polie et courtoise, elle espérait faire oublier sa bourde à la vieille dame et, peut-être, un jour, gagner sa confiance. Il fallait compter sur l'œuvre pacificatrice de la durée. Les amitiés poussent dans le jardin du temps. Et du temps, Betty en avait, Félicité beaucoup moins.

Quelques dizaines de kugelhofs plus tard, elle se rendit compte qu'elle ne croisait plus sa vieille voisine et ne l'apercevait même plus au balcon, depuis qu'elle avait vu quelqu'un descendre un chat, inerte. Sa curiosité au paroxysme, elle interrogea de nouveau la boulangère : la grasse Tigra morte, la pauvre Félicité avait brutalement perdu de sa vitalité, les siens décidèrent de la placer en maison de retraite, malgré ses protestations appuyées. Comme l'enfant crie, en sortant du ventre maternel, la doyenne pleura, en quittant son domicile. On naît impuissant, avec la chance de ne pas s'en rendre compte. En pleine conscience, on le redevient, en vieillissant. Inouïe, la douleur de se voir perdre la barre de sa vie. On voudrait pousser sa barque, mais des vents contraires s'élèvent. On se cramponne, malgré les bourrasques. On voudrait un peu de soleil, admirer un arc-en-ciel, c'est un orage qui s'abat. On tangue, on chavire. On se noie, on se débat. Ce réflexe vital, on lui doit tant de victoires. On y tenait, on le glorifiait. Puis, un jour, on en découvre les travers : quand, au bout de la route, après les grandes enjambées des longues traversées, on réalise que les panoramas sont désormais derrière soi. Quand l'ultime piste se coule dans un tunnel. Plus que cent pas à faire, juste en face, on devine l'autre monde. Cygne dodelinant de la tête, on voudrait chanter la beauté d'avoir fait son chemin et, sans espérer de requiem, accepter la fin du voyage, avec élégance. C'est à ce moment que le réflexe vital se manifeste, intempestif, comme une boule de bowling qui

déboulerait après la chute de la dernière quille. Il ne vous propulse plus, il vous tenaille, vous agite dans les soubresauts d'un élan insensé. À quoi sert-il de battre des ailes dans un tunnel ? Félicité avait essayé. Elle avait exprimé sa volonté de rester chez elle, ça ne comptait plus. Elle avait versé ses larmes, c'étaient ses dernières armes, trop fragiles pour toucher un cœur sous la rondache des certitudes. Les neveux et nièces se disculpèrent mutuellement : *Tata devient gaga, nous devons la placer, pour son bien.* Et le couperet tomba. On lui imposa sa nouvelle place au monde, la lisière. Inassouvi, notre besoin d'un cocon familier. Inassouvi, notre besoin d'être entendus. Incommensurable, la détresse des vieux, quand la surdité à leurs appels est bien volontaire. Inassouvi, leur désir d'autonomie, quand le bon vouloir des autres les réduit en bébés souffrant avec un cerveau d'adulte. Félicité ne s'appartenait plus. On avait fait d'elle un sujet dont on prendrait soin, parce que rétribué pour. On l'avait basculée dans le monde parallèle de ceux qui murmurent, à l'oreille de la faucheuse, leurs regrets d'avoir trop longtemps vécu. *Qu'on me tue, au lieu de m'enfermer ici* ! marmonnait-elle, le soir, au creux de son oreiller, mais ça ne gâchait que son propre sommeil. Inassouvi, le besoin de justice, quand les autres vous exproprient de votre propre vie.

II

Inattendu. Incroyable, ce que l'absence d'une personne qui ne vous est rien peut, soudain, bouleverser l'équilibre de votre vie. Comme la façade des immeubles et les arbres, que nous remarquons à peine en traversant la rue, les visages familiers sont des repères sans lesquels le cerveau se trouve désorienté et opère des vrilles sur lui-même. Un trou dans notre quotidien et le vide menace. La part de l'autre dans notre existence, c'est le rond-point qui empêche le carambolage intellectuel. Betty ne supportait pas l'absence de sa vieille voisine. Elle ne pouvait pas dire qu'elle lui manquait ; elles n'étaient pas liées, au sens mondain du terme, mais elle éprouvait un besoin irrépressible de la revoir. Elle ignorait comment y parvenir mais, l'action promettant certainement plus que l'inertie, elle décida de réagir.

À la boulangerie, elle redemanda les vrais nom et prénom de celle qu'elle avait surnommée Félicité. Une matinée entière, munie de l'annuaire des Pages Jaunes, elle appela toutes les maisons de retraite de la région. On lui demandait invariablement : *Vous êtes de la famille ?* Après sa réponse négative, on lui assénait : *Nous n'avons personne de ce nom* ou *nous ne pouvons pas, madame*, vous comprenez ?

Non, elle ne comprenait pas, pas du tout même. Elle ne pouvait pas comprendre qu'on puisse interdire de visite des gens qui avaient tout leur temps pour s'ennuyer en macérant leur solitude dans leur tasse de thé. Non, cet emprisonnement inavoué dépassait son entendement. Elle n'aimait pas tricher, mais là, le subterfuge s'imposa de lui-même. Quelques jours plus tard, elle rappela les établissements qui l'avaient éconduite mais, cette fois, elle se présenta comme une brave petite-nièce de retour de l'étranger, à la recherche de sa grand-tante chérie. Grâce à sa voix douce, mais néanmoins déterminée, elle obtint une adresse et un rendez-vous d'un agent moins zélé que ses collègues. L'après-midi même, elle se présenta. On la conduisit dans une chambre où la vieille dame, pliée dans son lit, fixait un horizon imaginaire. Betty se fendit d'un

ample *bonjour*, qui n'eut que son écho comme réponse. L'aide-soignante, qui l'avait accompagnée, afficha une moue fataliste et s'en alla ; elle devait servir le goûter aux autres pensionnaires qui l'attendaient dans le réfectoire, comme des enfants leur baby-sitter. Betty parcourut la pièce du regard. Un petit fauteuil s'offrait à elle. Elle s'installa, posa son sac par terre, sans quitter des yeux la dame couchée. Après un instant de silence, elle s'adressa à elle avec douceur, en se triturant les doigts :

— Vous vous demandez sans doute ce que je viens faire ici. Ben, c'est très simple, je voulais vous voir. Pourquoi ? À vrai dire, je n'en sais rien. Peut-être pour me rassurer, me dire que vous êtes en... en bonne santé. Enfin, vous me manquiez, je vous ai cherchée partout. Je ne sais pas vous, mais moi, je suis ravie de vous avoir retrouvée. Je vous aime bien (elle fit un rire timide et ajouta :) malgré votre sale caractère. Enfin, vous êtes là, c'est tout ce qui compte. Alors, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'aimerais bien revenir et, si vous n'avez pas envie de me parler, j'apporterai des livres. Je vous ferai la lecture. Au fait, quelles sont vos préférences ? Des romans, des nouvelles, des poèmes ? Peut-être un peu de tout ? Qu'en dites-vous ? Je suis sûre que ça va vous plaire.

Seul le silence ponctuait le discours de Betty. Elle marqua une très longue pause, puis, le visage assombri par l'impuissance, elle se leva mollement, arrangea sa jupe et saisit son sac. Son hôte lui tournait toujours le dos et fixait le mur. Mais au moment où elle actionna le loquet, une petite voix se mêla au grincement de la porte :

— À bientôt !

Betty fit volte-face avec un grand sourire, revint sur ses pas, embrassa la vieille dame en disant :

— À bientôt, vieille chipie !

Ce soir-là, Betty ne fit pas la guetteuse. Elle s'endormit le cœur léger, assommée de fatigue, après avoir cherché en vain, dans sa bibliothèque, des lectures appropriées pour Félicité. *Les adultes sont sérieux, les vieux respectables !* Cette idée lui venait d'Afrique, elle chercha des livres en fonction de ce credo : *Les Misérables* de Victor Hugo, c'était peut-être indiqué pour une vieille Française, mais bof, Gavroche et compagnie, ça pourrait être gavant pour une doyenne qui ne rêvait plus de révolution. *Cent Ans de solitude*, de Gabriel Garcia Marquez, un chef-d'œuvre, mais le gouffre noir contenu dans ce titre pourrait ôter sa dernière part de gaieté à la pensionnaire d'une maison de retraite. *Les Raisins de la colère*, de John Steinbeck, formidable, mais bon, les seuls raisins qui intéressaient maintenant Félicité, c'étaient les bien mûrs et bien mous, ceux qu'elle écrasait contre son palais, du dos de sa langue, avant de les suçoter entre ses mâchoires édentées. Il fallait quelque chose de plus facile, un livre à la

fois drôle, intelligent et sensible. *Des souris et des hommes*, du même John, hilarant, plein d'humanité, mais quand même, un colosse qui ratatine des souris dans sa poche et étrangle les jeunes filles dans ses malheureux élans amoureux, ce n'est pas très entraînant pour une dame qui manque de tendresse depuis si longtemps. *Des fleurs pour Algernon,* de Daniel Keyes, une fiction scientifique, pas raide du tout, avec une belle histoire d'amour. Oui, mais l'amour y est trop pathétique et il y est encore question de bestiole grise, non. Félicité était une femme du peuple, elle devait aimer les histoires qu'on peut reconstituer dans son propre environnement. Betty s'adapta à sa condition, elle remonta les siècles littéraires et trouva son bonheur en 1900 : *Le Journal d'une femme de chambre* ! À la réflexion, elle se dit que Félicité n'avait jamais exercé ce métier et n'avait jamais eu personne à son service. Quant au plaisir des mots, en ces années 2000, le langage d'un tel ouvrage était devenu caduc, même pour une dame du siècle précédent ; de surcroît, n'étant pas une intellectuelle, Félicité verrait peut-être dans ce choix une manière de la prendre pour un dinosaure. Alors, que choisir ? Offrir des livres ou donner un conseil de lecture est un exercice périlleux : quand on se trompe, on passe pour idiot ou prétentieux. Et il est facile de se tromper, car chacun se prosterne à l'autel de sa propre sensibilité. *Quels sont tes auteurs préférés ?* C'est l'une des questions les plus indiscrètes qui soient. N'ayant aucune idée quant aux goûts de Félicité, Betty ne savait plus comment s'accommoder de sa très belle maxime africaine. Alors, elle la tourna en dérision, la jeta, par lambeaux, à la poubelle des mots, ceux trop jolis pour véhiculer des idées opérationnelles et qui ne servent qu'à la joyeuseté de la rhétorique.

Les adultes sont sérieux, les vieux respectables. Soit ! Mais le sérieux des adultes leur enlève la légèreté et assombrit leur regard sur le monde. Quant à la respectabilité des vieux, ce serait bien si elle ne les transformait pas en austères ascètes, privés de joie et de jouissances, momifiés dans la frustration du *ce n'est plus de mon âge* ! Pour Betty, on est vivant tant qu'on sait s'émerveiller, c'est-à-dire qu'on doit découvrir, sentir, éprouver, goûter, déguster, apprécier, savourer la vie, même avec deux dentiers. Poliment choisies, les lectures pour Félicité devaient aussi répondre à ces critères. Elle prit une nouvelle résolution : plonger la vieille femme dans le bouillonnant bain contemporain, il y nage, parfois, autre chose que du poisson d'élevage. Le lendemain, en se rendant à la maison de retraite, Betty s'arrêta chez son libraire habituel, qui lui mit entre les mains de récentes publications qu'il jugeait formidables. Meilleur critique qu'admirateur, l'homme savait dénicher une perle dans une montagne de coquillages et faisait le bonheur de ses clients les plus exigeants ; aussi lui faisait-on confiance, sans peser la facture. De sa gouaille savante, il amusait le professeur, impressionnait

la bourgeoise et désarçonnait le lecteur occasionnel, mais tous repartaient en le remerciant, certains de revenir. Très vieille France, plus encline à lire les classiques que ses contemporains, Betty fut ravie de pouvoir se mettre au diapason, en même temps qu'elle raccorderait le wagon de la doyenne à l'actualité du monde. Expérience tardive, mais expérience commune, l'idée de ce partage rehaussa à ses yeux la valeur de son entreprise. À l'origine, il s'agissait de distraire Félicité, maintenant, elles allaient se bâtir des souvenirs communs et ce n'était pas rien, ce serait l'intersection de leurs vies, le nœud par lequel leurs deux existences seraient liées à jamais. Songeant à tous ceux qui viendraient éventrer l'appartement de Félicité, dès son dernier battement de cils, la jeune femme eut un petit pincement au cœur. Betty n'était pas des héritiers potentiels de Félicité, mais elle se sentait privilégiée. On croit tout prendre aux morts, alors qu'on perd tant des vivants. Il y a des héritages qui ne tiennent pas dans un grenier, ce sont souvent les meilleurs. Pourtant, sur chaque cadavre, il y aura toujours des vautours, ainsi va la nature. Inassouvi, le besoin d'engranger.

III

D’abord apathique, Félicité écoutait les lectures d’un air absent. Il était difficile de savoir ce qu’elle en pensait, ses courts commentaires étaient rares, toujours inattendus et souvent hors sujet. Parfois, elle interrompait la lectrice pour se plaindre de son placement.

— Cet emprisonnement, avec des malades, des grabataires et des folles ! C’est injuste et dégradant ! Je n’emmerdais personne, moi...

Alors, Betty se redressait, insérait un marque-page dans son livre et pivotait légèrement vers elle. Une bobine se déroulait, une histoire se tissait, Betty suivait attentivement le fil. À la douce lueur de son regard, Félicité mesurait sa disponibilité et enchaînait.

— Dans mon modeste appartement, je vivais de mes propres deniers, je me débrouillais toute seule et je ne demandais rien à quiconque. Je n’ai pas d’enfant, personne pour me soutenir, mais j’ai toujours fichu la paix à mes proches. Je ne voulais donner à personne des raisons de se plaindre de moi ou de critiquer mon choix de vie. Je suis restée seule et honni soit qui mal y pense ! Mon ventre ne pouvait porter que la progéniture de mon Antoine, le destin en a décidé autrement. J’aurais pu me remarier – jeune, je n’étais pas si mal –, voyez-vous, ce ne sont pas les prétendants qui m’ont manqué. Certains sont restés humbles, d’autres sont devenus des notables, beaucoup sont, aujourd’hui, morts. Je ne regrette pas d’être restée libre, mais je me souviens de la cour de tous. Voyez-vous, notre actuel boulanger, celui-là même au coin de notre rue, il aurait pu être mon fils. Son père, c’était un ami de mon Antoine. À la fin de la guerre, il a repris la boulangerie de mon mari, tout juste disparu ; et, dans la foulée, il voulait m’épouser. J’ai refusé, c’était un type gentil, mais sans éclat. Il n’arrivait pas à la cheville de mon Antoine et je n’aimais guère sa façon d’accumuler le butin de guerre. Par commodité, j’ai continué à acheter mon pain et mon kugelhof chez lui, puis chez son fils, qui a longtemps travaillé avec lui avant de le remplacer. À sa retraite, je ne l’ai plus revu. Ce pauvre bougre, il paraît qu’il

n'a plus toute sa tête et serait dans une maison spécialisée, depuis quelques années. Qu'un malade soit placé, c'est une situation que je peux comprendre. Mais moi ! Je n'ai rien perdu de mes facultés mentales et, sans braver les champions olympiques, mon vieux corps reste encore capable de bien des victoires, assez pour me permettre de rester autonome, dans ma demeure. Que mes imbéciles de neveux et nièces aient organisé ma séquestration, c'est une décision qui nargue le bon sens. Tout ça parce que j'ai eu la malencontreuse idée d'appeler l'un d'entre eux à la rescousse, quand mon chat allait mal. N'ayant pas de voiture – je n'en ai jamais eu –, je ne me sentais pas la force de porter mon gros matou chez le vétérinaire. Désespérée, j'ai donc sollicité un neveu. L'irrévérencieux n'est venu que deux jours plus tard ; trop tard, Tigra agonisait. Je ne voulais plus qu'elle aille chez le vétérinaire, mourir dans une salle anonyme. Mon neveu trépignait, il ne digérait pas son déplacement inutile. *Ben alors, tante, pourquoi m'avoir fait venir ?* marmonnait-il. Je ne répondais pas. Je caressais mon pauvre chat, qui passa doucement de l'autre côté. Ce fut très dur, de le voir se raidir dans mes bras me fendit le cœur, je fis un malaise. Mon neveu se trouva soudain un rôle dans ma vie. Il téléphona, fit venir un médecin, ameuta ses frères et sœurs comme le reste de la parentèle. D'avoir assisté fortuitement à mon malaise le propulsa *brave gars, dévoué, veillant sur sa vieille tante*. Ce héros de la compassion n'attendait plus que ses galons, quand toute la famille m'assaillit, y compris ceux dont je ne me souvenais plus. Devant le toubib, on s'empressa, manifesta beaucoup d'inquiétude à mon sujet et suggéra une hospitalisation par mesure de sécurité. Le complot se nouait déjà. Soucieux de son avenir, le médecin, afin de se prémunir d'une éventuelle accusation de négligence en cas de complication, céda à la pression. Sans approuver l'exagération des mauvais comédiens qui l'encerclaient, il signa des papiers, ordonna mon hospitalisation, prétextant la nécessité d'une mise en observation, le temps de réaliser des examens complémentaires. À l'hôpital, on ne décela rien, en dehors de quelques détails, peu alarmants, et d'ordinaire liés à la vieillesse. Mais, flairant le pactole, la clique de mes héritiers autoproclamés ne voyait en moi qu'une future morte. À ma sortie, ils m'annoncèrent, faussement contrits, qu'ils étaient obligés de me mettre dans *une maison de retraite, pour mon bien*. Pour mon bien !

À ce stade, le souffle court, Félicité marquait toujours une pause.

Oxygène ! On voudrait parfois hurler à se fendre les poumons, pour mieux respirer après. Oxygène ! On enviera toujours aux enfants la spontanéité d'un sanglot libérateur. Oxygène ! On ne saura jamais soulager les adultes du fleuve de chagrin qu'ils retiennent, par pudeur. Oxygène ! Même le Vésuve explose. Les humains serrent les dents, endiguent la lave de leur colère. Oxygène ! Il nous

en faudra toujours. Comme il en fallait à Félicité, qui se consumait. Plus le silence durait, plus son visage s'assombrissait. Betty n'osait plus reprendre sa lecture, l'ambiance ne s'y prêtait plus.

— Pfff, pour mon bien ? Chafouins, oui. Pour mon bien, murmurait la vieille, comme pour elle-même.

— Peut-être croyaient-ils vous protéger ? tempérait Betty.

— Pensez-vous ! s'écriait Félicité, en retroussant nerveusement les manches de son gros pull. Le français est une langue bien élégante, ma petite, mais on ferait mieux, parfois, de se méfier de sa trop belle parure.

Betty souriait à cette remarque. Mutine, elle songeait : le français est une lame étincelante et, comme toute lame, c'est là où elle se fait fine qu'elle tranche. Dans cette langue, *je vous en prie* peut signifier *entrez* ou *foutez le camp*. Finalement, seule l'intention fait le tribun, si l'on parvient à démasquer l'arlequin derrière son costume de mots. Félicité avait raison, se dit Betty, cette langue sait maquiller la vérité, c'est comme un quartier résidentiel du Tiers-Monde, la mise en exergue du clinquant cache toujours l'insondable misère des bidonvilles tapis à l'ombre des buildings.

— Ça vous fait sourire, ce que je dis ? interrogea la vieille dame, avant de continuer son raisonnement. Tenez, par exemple, quand j'ai perdu mon mari, son chef est venu, tout penaud, m'affirmer ceci : *Madame, je suis navré, votre époux a été touché, il est maintenant au royaume du Seigneur.* Après une telle phrase, on est en droit d'imaginer un magnifique et charmant prince à la table d'un roi bienveillant. Il n'en était rien ! *Le royaume du Seigneur*, c'était une vulgaire caisse qui peinait à se refermer sur des membres difformes, déglingués par je ne sais quel choc, et figés dans leur souffrance. Pis que les taches du crapaud, les stigmates du prince agressaient l'œil. Mon espoir de chérir, une dernière fois, son visage, se noya dans la béance de la plaie que je découvris, en retirant l'immense bandage qui tenait uni ce qui lui restait de tête. Oui, c'était la guerre et j'avais la chance de pouvoir enterrer mon homme, pourrait-on me rétorquer. Tout de même, on devrait enseigner la franchise aux soldats ! Au lieu de dire : *Madame, votre mari a été touché*, ils auraient prononcé les mots justes : *Madame, votre mari a été écrabouillé*. Un petit effort d'exactitude aurait épargné à bien des veuves la vue d'une véritable boucherie. Ah, cette image de mon Antoine ! Soixante ans après, elle me poursuit encore. Ceux qui croient que j'ai passé ma vie seule ne savent pas. Rien n'est plus prenant que de vivre avec l'ombre d'un martyr. La mémoire tenace du bonheur avec lui, le regret cuisant de sa tragique et injuste fin. Pensez donc, la hantise ! Insoutenable ! Le goût de vivre vous passe. Ici, tout me revient comme si c'était hier, les pensionnaires, même ceux qui ont perdu la tête, n'arrêtent pas d'évoquer leur guerre. Et moi, je

ne veux rien leur dire de mon Antoine. Dans mon appartement, au moins, j'étais tranquille, tout m'était familier et j'avais mes habitudes dans le quartier. Mes occupations, même de plus en plus réduites, me distrayaient un peu et c'était moins sinistre que ce lieu impersonnel, éloigné de tout.

Elle s'arrêta, renifla discrètement et se frotta le nez avec son mouchoir en coton.

— Je suis désolée, murmura Betty qui pendant ces litanies demeurait muette, osant à peine esquisser un geste.

— Non, ma petite, je ne pleure pas, j'ai un début de rhume, je n'en suis plus aux larmes ; ça aussi, ça finit par vous passer. Non, c'est moi qui suis désolée de vous infliger tout ça. Pardonnez-moi.

Betty était encore jeune, mais elle avait assez vécu pour acquérir quelques certitudes : certaines douleurs ne passent jamais, les moments où on s'en distrait entrecoupent ceux où on en souffre mais ne les éliminent nullement. Félicité ne pleurait plus, c'était son rhume qui ne passait plus. Les mots de réconfort produisent, parfois, un effet d'antalgique qui n'a rien de curatif. Betty mesurait le caractère dérisoire de sa volonté consolatrice, mais, émue par la tristesse de la vieille femme, elle s'épandit en banalités, tout en lui caressant l'épaule.

— Ne baissez pas les bras, jusqu'ici, vous avez été courageuse.

Puis, mécontente d'elle-même, elle se mordit les lèvres et retint son flot d'âneries. Sa voix intérieure lui intimait le silence. Cette phrase, qu'elle venait de prononcer, l'irritait lorsqu'on la lui adressait, elle s'en voulait de la servir, à son tour, à Félicité. *Ne baisse pas les bras, jusqu'ici, tu as été courageuse*, cela veut dire *t'en as bavé, tu vas encore en baver, sois prête à porter les Alpes sur tes épaules* ! Une réflexion que vous balancent, d'un ton gentillet, mais sans état d'âme, de pseudo-amis ou parents, assez généreux pour vous proposer de les appeler si ça ne va pas, et qui se défilent au moindre pépin. Vous considérer comme un bulldozer les dédouane de tout secours : *Vas-y Rocky ! Le ring est pour toi ! Et, parce qu'on t'aime bien*, *on compte les coups, de loin !* Que dire à Félicité ? Ceux qui souffrent ne cherchent personne à qui transférer leur fardeau, l'empathie suffit, parfois, à l'alléger. Betty fouillait son vocabulaire, triait, formulait mentalement des propos plus authentiques pour manifester sa compréhension à Félicité, lorsqu'on frappa à la porte. Avant d'obtenir une réponse des deux amies, une employée de la maison de retraite entra, en pérorant :

— Alors, on a encore de la visite ? On a peut-être faim, non ? Bon, on arrête de papoter et on descend au réfectoire ? Le dîner va être servi.

Prête à partir, Betty rassemblait ses affaires en dévisageant cette intruse volubile, aux gestes mécaniques. Dans les maisons de retraite, comme dans les

hôpitaux, on rencontre, parfois, d'étranges ordinateurs sur pattes, programmés pour ânonner un discours aussi impersonnel qu'infantilisant. Il faut avoir perdu ses neurones avec ses dents pour ne pas se sentir nié.

— Et qui, on ? Le diable ou le Saint-Esprit ? éructa Félicité.

— Allons, il faut descendre maintenant, une bonne soupe, ça met de bonne humeur ! lança le robot, avant de s'en aller.

— Parlez pour vous, maugréa Félicité, d'un ton excédé.

Betty lui posa la main sur l'épaule et, se penchant pour l'embrasser, lui souffla à l'oreille :

— Tachez de passer une bonne soirée. À bientôt.

Bises appuyées, instant privilégié, expression d'une affection pudique. L'étreinte dure le temps qu'il faut au nez pour s'emplir de l'odeur, de l'enivrante et vivifiante chaleur de l'Autre. Puis, se détachant à regret, la vieille dame fit coulisser son emprise sur les avant-bras de Betty. Comme elle tardait à lâcher ses poignets, la jeune femme ajouta :

— À demain ! et l'entraîna vers la sortie. Bon appétit.

— Ah, enfin, s'impatienta l'employée, qui revenait quérir la récalcitrante.

Toutes trois s'engouffrèrent dans l'ascenseur, on n'entendait plus que le ronronnement de l'appareil. Pendant que Félicité et Betty se parlaient des yeux, la soldate de la maison de retraite les regardait, dévisageant tout particulièrement la jeune femme. Pressée de terminer le service du dîner et de décamper, elle se demandait pourquoi cette visiteuse, qui n'était même pas de la famille de la vieille pensionnaire, était si assidue et restait tellement longtemps dans ces murs qui empestaient la naphtaline. Au rez-de-chaussée, Betty colla une énorme bise sur la joue de Félicité, dit au revoir du bout des lèvres à l'employée et gagna la sortie, le cœur serré. Elle sentait le regard de la vieille dame sur son dos. Elle aurait aimé pouvoir retrousser le voile de la nuit et être déjà rendue au lendemain. Elle savait qu'en bus, à dos d'âne ou de dromadaire, elle reviendrait. Car, désormais, une part d'elle-même vivait enfermée dans ces murs mornes. Elle rentrait, parce qu'il le fallait, mais elle aurait bien voulu rester. Arrivée chez elle, elle repenserait aux confidences de Félicité ; puis elle déposerait les siennes sur chacune des notes d'un récital de kora, qu'elle écouterait en boucle.

Félicité, comme à l'accoutumée, dînerait à sa manière : elle ne finirait pas sa soupe, laisserait son assiette à moitié pleine et regagnerait sa chambre avant le dessert. Elle regarderait France 3, en espérant y voir sa région, se contenterait finalement de ce qu'on voudrait bien lui montrer, puis, recroquevillée sur son lit, elle céderait à son sommeil en dents de scie. Au réveil, elle subirait le lever du jour. À partir de midi, elle attendrait sa visite, en comptant les heures. C'était

ainsi qu'elle occupait son temps, sans Betty. Ceux qui l'avaient placée là *pour son bien* l'avaient oubliée, pour son malheur.

Chaque fois qu'elle quittait la vieille Félicité, Betty s'emportait contre un système auquel elle ne pouvait rien changer. Assise, la tête contre la vitre du bus, les paupières baissées, elle se perdait en élucubrations.

La société moderne fait tout pour garder ses dents de lait et ne supporte pas ceux qui ont perdu leurs dents de sagesse. Si l'euthanasie venait à être légalisée, on risquerait de voir des malappris se débarrasser de leurs ascendants à la première fuite urinaire. Trentenaire, encore sûre de son aplomb, Betty ne craignait pas de vieillir, mais l'idée que d'autres puissent la reléguer au rang de déchet humain la tourmentait déjà. Cette inquiétude avait cédé la place à la colère le jour où elle avait entendu une jeune poupée écervelée affirmer à la télé, dans un sourire siliconé, qu'on était vieux à partir de trente ans. Elle réalisa alors que l'Occident ne vivait plus une simple névrose faustienne, mais avait glissé subrepticement dans ce qu'elle appela *l'ère du jeunisme fascisant*.

Comme les Noirs et les Juifs naguère, on tente, aujourd'hui, d'évincer les vieux du circuit. Les prochains exterminés n'auront pas de chaînes aux pieds ou d'étoile jaune à la poitrine, ils auront un dentier suspendu au cou. Le refus de vieillir, ce n'est pas seulement l'obstination à garder un corps jeune, c'est parfois une mentalité inapte à la maturation. Qui veut des récoltes mûres accepte le passage des saisons. L'âge n'apporte pas que des rides. En vouant sa vénération au dynamisme et au physique inoxydable, la société occidentale s'est salie moralement, car le corollaire de cette quête d'une jeunesse éternelle, c'est le mépris des vieux. D'où ce grand malaise entre les générations : on n'ose plus regarder une personne âgée car, au bout d'une minute, elle croit que vous êtes de ceux qui lui reprochent d'être encore vivante, la gêne s'installe et empêche tout dialogue. En dépoussiérant en permanence, pour tout faire reluire, c'est l'âme humaine qu'on a souillée. Y a-t-il un détergent pour la conscience ?

Betty n'en savait rien. Mais elle pensait avec conviction que, sans céder aux travers de la gérontocratie, on devrait inscrire dans les programmes scolaires une matière relative au respect des aînés. Inassouvi, le besoin de croquer, durant toute une vie, les fruits d'une même saison.

IV

Rentrée chez elle, Betty n'eut aucune envie de dîner. Elle voulait s'aérer la tête, mais n'était pas fille à sortir seule, la nuit. Tassée sur son canapé, un coussin sous la nuque, un plaid sur les jambes, elle regarda distraitement le journal télévisé de vingt heures, plus par habitude que par conviction. Betty venait de l'autre bout de la planète et, depuis son arrivée en France, elle ne manquait jamais les infos : *Si un astéroïde géant s'abattait sur mon île natale, l'enfonçant dans l'Atlantique, c'est ainsi que je l'apprendrais*, se disait-elle. Après s'être assurée que les siens restaient indemnes à flanc de flots, elle éteignit sa télévision. Puis, la kora s'éleva, limpide, souffle et vibration de tout ce qui se terre dans l'âme.

S'étendre, se décontracter, lâcher prise, flotter légèrement sur la nappe du temps. Souffler. Mais est-on au repos, quand on est conscient de sa respiration ? Quand on est conscient du fait même d'être conscient de respirer ? S'entendre respirer, ouïr le vacarme du vivant en soi, tout en sachant sa finitude, terrible, comme l'annonce d'une peine de mort, c'est comme se retrouver nez à nez avec un lion repu, qui s'amuserait à vous faire courir patiemment dans la savane, avant de vous croquer à l'heure de son choix. La lucidité : c'est souffrir par son intelligence. Dédoublement : vue aérienne de soi en train d'exister, cinéma cuisant auquel on assiste, avec un ticket imposé, en ignorant l'heure de la fin de séance. C'est long. L'intrigue est hasardeuse, l'issue incertaine. *On est là, c'est tout*, disait le sage peintre et poète alsacien, le regretté Camille Clauss. Oui, Camille, être là et l'admettre, c'est bien là l'œuvre d'une vie. Nous sommes là, comme des petits poissons jetés dans la nacelle du monde. Soumis aux courants, on frétille, on fait la ronde. Par-ci, par-là, on s'accroche, on se débat. Tous à l'océan, à chacun ses nageoires. Les minutes se dissolvent, s'évaporent, muettes. Le cœur bourdonne. Les murs se taisent. Le silence, lorsqu'il ne berce pas l'interrogation créative, le tangage d'une navigation imaginaire, s'avère aussi assourdissant que le hurlement d'une meute de loups déchaînés. Comment

échappe-t-on aux loups ? Ils nous poursuivent partout. Toutes ces peurs qui rugissent en nous. Tonnerre dans la boîte crânienne ! Acoustique étanche, le bouillonnement de l'intellect au poêle de l'existence s'écoute, se goûte, se déguste seul. Impossible de fuir, de se fuir. Comme ce serait reposant de pouvoir stocker son cerveau dans un coffre-fort et de choisir les moments de s'en servir, au lieu de subir ses râles, ses colères, ses murmures, ses souvenirs intempestifs, son fonctionnement compulsif. La réflexion éreinte ! Qui a tété la vie connaît le sein de l'angoisse. On voudrait se déconnecter, larguer les amarres, dériver. On se voudrait idiot, trouver le monde parfait tel qu'il est et prendre le soleil pour un bol de lait. Que boit-on, à la source de la vie ? Nous ne supportons pas tous le lait, malheureusement.

Betty divagua un bon bout de temps. Puis, décidée à sortir du tourbillon de ses pensées, elle posa pied à terre, s'étira, arrêta la kora et mit un autre CD dans sa chaîne. C'était le concert de Keith Jarrett à Köln, elle ne l'avait pas choisi par hasard. Les notes coulaient, ses idées couraient. Son battement de cils ponctuait son monologue intérieur.

Parfois, une musique vous propulse dans la sécurité d'un doux souvenir. Écouter devient une manière de déterrer un précieux trésor de la mémoire. Aimer en musique, c'est aimer encore, même quand on n'aime plus. Aimer en musique, c'est s'emparer d'une parcelle de cœur, y graver son sceau pour toujours. Aimer en musique, c'est aimer encore, même quand on n'est plus. Aimer en musique, c'est sauver la beauté de l'amour des ravages du temps. Les êtres chéris partent, les musiques partagées leur survivent et perpétuent leur présence. Inassouvi, notre besoin d'oubli, puisque la musique demeure. Inassouvi, notre besoin de musique, puisque nos absents vivent en elle.

Betty accueillait la mélodie comme on accueille un hôte invisible. Les oreilles ne devraient servir qu'à ça : recueillir une voix brisée d'amour ou écouter de la bonne musique. Soucieuse de ne perdre aucune note, elle augmenta le son, se rallongea et ferma les yeux, les mains croisées sur son ventre creux qui lui réclamait son dû. Gargouillis, une fois. Dans un concert, ça dérange. À la maison, on fait avec. Gargouillis, deux fois ! La satiété mentale n'est pas celle de l'estomac. Betty résistait. Gargouillis trois fois ! Youri Gagarine ! Même en orbite, on se nourrit ! Pourquoi pas sur le plancher des vaches ? Hop là ! Elle se redressa, fit quelques pas vers la cuisine où elle saisit une pomme verte. Avant de croquer dans le fruit, elle le renifla puis, l'écartant de son nez, elle le tint entre le pouce et l'index afin d'en admirer la robe : vert pâle, moucheté de quelques taches brunes. Pourquoi ce fruit n'était-il pas mauve ? Avec son goût, sa texture, son parfum et ses douces rondeurs, elle en aurait fait son fruit préféré. *Là, je déraille*, se dit-elle, la nature fait comme bon lui semble, tant pis pour ceux qui

ne sont pas d'accord avec elle. Betty virevolta au rythme du piano, jongla avec son fruit et se mit à chantonner :

Pomme, pomme, pomme
Verte pomme !
Garde ta robe
Verte pomme !
Que je te croque,
Craque, craque !
Garde ta robe
Verte pomme !
Pomme, pomme, pomme
Verte pomme !
Garde ta robe
Verte pomme !

Parvenue près du canapé, elle hésita à se rasseoir, un filet de jus de pomme courait sur son avant-bras. Elle lécha le nectar en se dirigeant vers la cuisine ; là, elle termina le fruit, se lava les mains et revint au salon. Vingt-six minutes, c'est la durée de la première piste du concert de Keith Jarrett à Köln. Pour réparer la distraction de son écoute, elle remit le CD à son début, puis alla se poster devant une fenêtre, après avoir plongé la pièce dans le noir, afin de se rendre invisible. De l'autre côté de la rue, des carrés et des rectangles de lumière fendaient les murs. Scène après scène, le quotidien se jouait. Depuis que les architectes ont préféré la luminosité à la discrétion, mettant des vitres là où, jadis, il y avait du bois, certaines demeures sont devenues des théâtres offerts à la vue des voisins. Spectateurs captifs, on prend ses aises aux premières loges, mais nul n'est dupe, on sait qu'on n'échappe pas, soi-même, à l'exposition. On ne veut pas forcément voir, c'est le regard qui est confisqué par le happening d'en face. En fendant nos paupières, le grand designer a oublié d'y apposer une fermeture Éclair. Alors, que la morale nous pardonne d'ouvrir grands les yeux sur le monde, y compris sur celui des voisins.

Au troisième étage, derrière une baie vitrée, un homme était concentré sur sa pile de dossiers, une tasse de quelque chose, de chaud sans doute, à portée de main. Cette silhouette, dans cette même posture, Betty n'avait plus besoin de promener son regard pour la localiser. C'était une sculpture, visible toutes les nuits. Le soir, l'homme ne quittait la table de son salon qu'au moment où la ville, dans son sommeil paradoxal, ralentissait son souffle d'ogresse. À deux ou trois reprises, sa femme entrait dans le salon, semblait lui parler, pendant un moment, puis disparaissait. Parfois, féline, elle tournait autour de lui, quémandait un câlin et repartait après un furtif baiser qu'il lui concédait. Sans être en mesure de distinguer les traits de son visage, Betty imaginait le dépit de cette malheureuse,

qui n'arrivait pas à convaincre son époux de la rejoindre au lit à une heure convenable. Inassouvi, le besoin de sentir un souffle, sur l'oreiller d'à côté. Inassouvi, ce corps lascif, offert à la seule caresse d'une couette pleine d'hiver. Inassouvie, l'attente de cette femme d'une étreinte chaleureuse. La patience, c'est le premier palier de l'érotisme sadomasochiste. Les affreux jojos le savent, qui exaspèrent les nerfs avant de titiller les tétons. Et madame reste au pieu, comme l'agneau reste au piquet. Tous les tueurs n'ont pas une lame de boucher à la main. Il est des douleurs qui assassinent, en silence. Tant de hoquets, étouffés dans l'oreiller. On déplore toutes sortes de solitudes, on songe si peu à la pire d'entre elles, celle qui, parfois, se niche dans le lit conjugal. Elles ne savent pas ce qu'elles demandent au ciel, ces filles qui veulent *un mari avec une bonne situation* ! Vive les As ! À force de ramener des dossiers à la maison, ils finissent par laisser l'amour au bureau. Mes hommages, madame Trucronflant ! Comme c'est doux à l'oreille, mais qui sait ce que ça coûte à certaines ? Épouser un type plus attentif à sa carrière qu'aux dessous chics de sa Gertrude ? Sapristi ! Plutôt jurer fidélité à une sculpture d'Ousmane Sow ! se disait Betty. On travaille mieux quand on est amoureux, mais on aime mal quand on travaille trop. L'amour est une œuvre d'art, comme toute œuvre d'art, il demande à l'esprit des moments de disponibilité propices à la conception d'une harmonie. Aimer, c'est rêver. Rêver de l'Autre, mais, surtout, se rêver avec l'Autre. À quoi rêvait cet homme scotché nuitamment dans son salon, devant ses dossiers ? Certainement pas à sa femme, qui s'endormait dans les bras d'un somnifère, en doutant de son sex-appeal. À quoi servent les porte-jarretelles ? Celles qui se le demandent, dans la chambre conjugale, voudraient battre des ailes, profiter de l'azur, dans le sillage des pélicans. Akinétiques, dans des eaux stagnantes, beaucoup se damneraient pour humer les embruns du large. Mais seul l'alligator sait ce qu'il gagne à mariner dans son bayou. Roméo, lui, ne foutait rien, il avait tout son temps pour aimer. Mais bon, la pauvre Juliette en est morte. Enfin, on a fait passer un tunnel sous la Manche, on finira bien par jeter un pont entre amour et carrière.

C'était une très belle femme, la quémandeuse de bisous du troisième étage. Betty s'était souvent amusée à observer le manège, pour savoir à quelle heure l'homme quittait son salon, mais elle s'endormait de lassitude sur son canapé et s'en voulait, le lendemain, de n'avoir pas assez tenu. Qui était cet homme ? Quels dossiers le tenaient éveillé si tard ?

Un jour, profitant d'une exceptionnelle bonne humeur de Félicité, Betty sollicita ses lumières : elle devait connaître ce couple – avant la maison de retraite, elle habitait le même immeuble – mieux, en tant que plus ancienne locataire, elle avait vu tout le monde arriver et eu vent de tous les commérages.

Betty espérait quelques banales informations. Mais, au lieu de lui livrer les seuls renseignements qu'elle sollicitait, la vieille dame lui dévoila un pan entier de la vie du quartier.

— Est-ce que je sais, moi ? Pfff, c'est un homme moderne, toujours pressé, ça dit *bonjour* sans vous regarder, s'en va sans attendre la réponse ; ça sort et ça revient avec des dossiers, beaucoup de dossiers. Il a des airs de responsable et, apparemment, il ne travaille pas pour rien. Voilà ce que j'en ai flairé, ma petite. Avec les costumes qu'il porte, il ne doit plus savoir le prix de sa baguette. Madame, elle, est toujours parfaite. On reconnaît leurs enfants à leur mise et, surtout, à leurs manières bien délicates. Je n'ai jamais été chez eux, mais rien qu'à l'aspect de leurs deux voitures, je vois bien que nous n'appartenons pas au même monde. Vous savez, si je devais emménager aujourd'hui, je n'aurais même pas eu les moyens de louer une loggia dans cet immeuble ; j'y suis restée parce qu'on n'a pas réussi à me déloger. L'immeuble a été rénové puis découpé en lots, des lots vendus à des prix fixés, dirait-on, pour chasser les petites bourses. Il s'est passé la même chose tout au long de notre avenue. Avec le vieux couple du deuxième, nous sommes les seuls à avoir résisté et gardé nos appartements, occupés avant cette folie immobilière. Nous avons eu un formidable avocat, je ne crois pas que nous ayons payé le tarif plein de ses honoraires habituels, mais il a su nous défendre avec brio. Au début, les nouveaux venus ne nous parlaient pas trop, ils nous regardaient de travers, nous méprisaient. Ils nous considéraient comme des mouches sur leur miel. C'est sûr, ils se sentiraient mieux sans nous. Ce sont eux qui sont venus nous trouver, mais notre présence les dérangeait. Comme si pisser dans nos W-C pouvait rayer leur marbre. Les riches n'ont jamais aimé la proximité des pauvres. Alors, notre homme, comme tous ceux qui se sont installés ces dernières années, fait partie du gratin. Une profession libérale, sans doute, il n'a pas des horaires de fonctionnaire. Il doit gagner beaucoup d'argent, enfin, vous avez vu sa pimbêche de luxe, une de celles qui choisissent le standing avant le bonhomme. Je vous le dis, moi ! Belle et négligée par son époux, dites-vous ? Rien de plus normal, ma petite : les bijoux les plus chers sont ceux qui servent le moins, c'est de les savoir dans l'écrin qui rassure. Croyez-moi, pour des hommes comme celui-là, avoir une jolie épouse à demeure, ça fait partie du CV, mais c'est la carte de visite qui compte. À défaut de grimper aux rideaux, madame gravit les marches de tous les magasins. Elle sort toujours avec un tout petit sac, revient avec pléthore de paquets. Ces courses doivent faire pâlir la majorité des caissières. Belle, ça oui, elle est belle. Comment ne le serait-elle pas avec tout le budget qu'elle consacre à sa coquetterie ? Enfin, ce ne sont pas mes oignons, je n'aime

pas m'occuper de la vie des autres, dit Félicité, en portant son mouchoir à la commissure de ses lèvres.

Betty réprima un rire. Qu'aurait-elle appris d'autre, si Félicité aimait parler de la vie d'autrui ? La police se doute-t-elle que les meilleurs indics se recrutent dans les rangs du troisième âge ? Ces précieuses sentinelles ne réclament même pas une manoque contre leurs services.

— Belle, belle, pfff... mais vous aussi vous êtes belle ! lança Félicité à Betty qui semblait perdue dans ses pensées.

Surprise, Betty sourit et remercia timidement la doyenne, qu'elle trouvait belle, elle aussi. Malgré les ravages du temps, Félicité était d'une douce et honnête beauté ; celle-là qui sculpte le visage des personnes âgées et fait de leurs rides autant de pistes mystérieuses, où on a envie de faire courir tendrement ses doigts pour débusquer les secrets de la vie. Embrasser les joues ravinées d'une mamie, c'est tremper les lèvres dans un millésime de vie. Ça régénère !

(Ici, tout lecteur qui a la chance d'avoir encore une grand-mère ou un grand-père doit absolument l'embrasser de la part de Betty, avant de poursuivre sa lecture, sous peine d'être envoyé sur une île déserte avec E.T.)

Après avoir longtemps dévisagé la doyenne, Betty l'embrassa et prit congé en songeant à leur discussion. La dame du troisième était l'exacte incarnation de la tyrannie esthétique des magazines de mode, elle usait de tous les stratagèmes pour le rester. Les instituts de beauté lui garantissaient une apparence irréprochable : un bronzage permanent, une peau satinée, régulièrement massée par une esthéticienne qui déployait sa batterie de cosmétiques censée gagner la guerre que madame avait déclarée à la cellulite. Sa manucure parfaite rehaussait l'éclat des pierres précieuses qui ornaient ses doigts effilés. À la vue de ses délicates mains, sa gouvernante comprenait pourquoi la proximité d'une casserole sale la traumatisait. Malgré ses longues journées de femme au foyer, madame ne fréquentait pas la Javel et ne touchait une assiette que pour assouvir son appétit contrôlé. Dans son milieu, afficher des rotondités corporelles était aussi obscène que parler d'argent. Sa ligne contournait les plaisirs de la table et suivait ses délires plastiques. Son époux n'était pas loin de l'âge où survient le démon de midi, elle devait dompter le diable de la gourmandise, afin de tenir tête aux midinettes en quête d'un tonton gâteau. Une assiette trop pleine et hop ! Les vacances à Courchevel fondaient avec la neige. Une tarte aux fraises de trop et elle perdait l'occasion de se plaindre de ses coups de soleil à Saint-Barthélemy ; très vite, un autre bikini y tendrait les élastiques de monsieur. *Résister*, à table, elle ne mâchait que ce mot à volonté. *Ré-sis-ter* ! Personne ne lui avait dit que la guerre était finie. Son corps était son Atlas et sa géopolitique se limitait à son tour de taille. La culotte de cheval et les petits bourrelets étaient sa Luftwaffe,

l'armée qui menaçait de s'abattre sur son bonheur conjugal ; alors, elle les guettait au radar ; les produits cosmétiques étaient ses soldats américains, au moindre pli adipeux, elle sonnait le débarquement. Un raz-de-marée de crème devait venir à bout de sa terreur, quand la diète et les modelages ne suffisaient plus. Soucieuse de son image, l'invisibilité lui semblait pourtant le meilleur secours. Elle aurait voulu réduire la vue de son mari, car ce sournois restait muet mais ses coups d'œil disaient plus qu'il ne fallait. Déterminée, madame avait signé un décret intime : pomme/yoghourt ; yoghourt/pomme, à tous les menus. Ah, quand on connaît la gastronomie française ! Et cette femme osait lui infligeait cet affront quotidien ! On a pendu des traîtres pour moins que ça.

Siècle des top-modèles, génération apparence, on tue la chair pour animer le squelette. De nos jours, sous certains cieux, une famine savamment orchestrée prouve une orgueilleuse richesse. Dans ce conflit ouvert contre la graisse, qui franchit le Rubicon tombe sur le bistouri. Ainsi soit-il ! Le dieu contemporain est un chirurgien, dans sa cathédrale esthétique, les fidèles célèbrent la liposuccion ! Garage des frustrations, ici on ne prie pas, on rafistole l'ego. Au tribunal des poupées de cocktail, les bien-portantes sont jugées coupables. Au secours, docteur ! j'ai des fossettes, pour contenir le miel du sourire ; une moelleuse cambrure, pour ralentir les caresses de Cupidon ; ma douce mère m'a faite bien en chair, on peut donc m'embrasser partout, sans se prendre une écharde. Est-ce bien grave, si je raffole de la tarte aux pommes ? Hum, avec une boule de glace vanille ! Encore ! Rangez-moi cette balance ! Savez-vous seulement combien pèse une vie ? Ce qui est certain, c'est qu'elle ne tient pas dans un os.

Après le corset, c'est la faim qui tenaille les femmes, celles qui ignorent tout des yeux boulimiques des hommes. Pourtant, on le sait bien, avec le cigare et les bagnoles tonitruantes, les bourrelets restent le signe distinctif de ces puissants messieurs, pour lesquels les poupées écervelées se mettent à la diète. Ne pas manger fut longtemps une triste résultante de la pauvreté. Attention ! Je vois les victimes du penser-facile indexer, déjà, l'Afrique. Halte là ! Sinon, cette page vous coupe les doigts plus quelques neurones endormis ! L'Europe a elle aussi connu ses greniers vides. Quand l'Irlande a eu sa crise de pommes de terre pourries, les Irlandais avaient maigri malgré eux et ils ont gagné l'Amérique pour regrossir. Aujourd'hui, ils se portent bien, l'Afrique aussi s'en sortira, avec ou sans l'Europe, elle n'a pas le choix.

Betty méditait, mais elle savait qu'elle ne dégusterait jamais une tarte aux pommes en compagnie de la jolie dame du troisième étage. Madame ne gavait que ses armoires et savourait le shopping sans modération. Victime consentante de la mode, elle s'accommodait pourtant de quelques anachronismes. En ces années 2000, elle avait renoué avec le corset et en assumait stoïquement les

souffrances. Le souvenir de la taille de guêpe de ses vingt ans et les regards satisfaits de monsieur, fier de sa marchandise, valaient bien une petite compression de boyaux. Prendre des années, oui, mais les porter, pas question ! Son look focalisait son intérêt et ses cartes de fidélité dans les magasins lui permettaient de ne jamais en sortir les mains vides. Pour elle, *admirer* se traduisait par *posséder* et *sortir* signifiait *rapporter*. Son mari ne le savait que trop et tous ses voyages commençaient par l'achat du cadeau de madame. Avec ses boutiques en vol, Air France lui avait souvent évité ce qu'il redoutait le plus, des crises de larmes en guise d'accueil, car, lorsqu'il rentrait sans paquets, la chérie s'effondrait et sanglotait : *Tu n'as même pas pensé à moi ? Tu ne m'aimes plus*. Il faut dire qu'il l'avait courtisée et séduite ainsi. Les chattes s'habituent au pâté qu'on leur donne ! Est-ce leur faute ? Pour madame, le beau, le bon était neuf et cher. Les soldes lui semblaient vulgaires, les bousculades l'éreintaient, la masse baveuse des modestes économes l'irritait. Une étiquette dégriffée la vexait. Grande dame, elle ignorait le prix de ses fanfreluches, comme celui de ses fréquentes visites à l'institut de beauté. D'ailleurs, elle ne payait qu'avec sa carte du compte joint ; les mathématiques, elle n'avait jamais aimé ça. Le seul *calcul*, dont elle se délectait secrètement, c'était ce problème médical qui allait bientôt, espérait-elle, la débarrasser de sa raisonnable belle-mère. Quand son mari, qui tenait de sa mère, l'interrogeait en scrutant leurs relevés de comptes, elle lui assénait une maxime entendue au salon de coiffure : *Le bien-être est un besoin comme un autre et ça n'a pas de prix !* Puis, pressée de clore le chapitre des chiffres, elle le culpabilisait en se tortillant : *Chéri, tu préfères tes économies à notre bonheur ?* Les dents du brave homme se serraient alors sur un pathétique *Mais, voyons chérie !* Pas d'escarmouche. On chassait la mouche. Et les pigeons s'envolaient, et la fiente restait. L'orage se chargerait immanquablement du grand nettoyage. Pour *nettoyer*, on dit aussi *faire le ménage*. Mais bon sang, d'où vient tant de saleté ? *Les ménages*, *la paix des ménages*, on en parle toujours, mais se demande-t-on pourquoi on les appelle des *ménages* ?

Issue d'une longue lignée de femmes entretenues, la belle du troisième étage se servait de cette habileté de courtisane, qu'elle admirait, encore adolescente, chez sa propre mère. À l'œuvre, l'élève dépassait largement sa maîtresse. Il s'agissait, pour elle, de cultiver et de rentabiliser sa sensualité, sans se départir de sa posture d'honorable mère de famille. Dans la Bible, il y a deux Marie qui comptent pour le Christ. Toutes les femmes le savent, ne serait-ce qu'instinctivement. En matière de vertu, depuis le contrat et la séduction du dix-huitième siècle, certains ménages ne valent guère mieux que les maisons closes, ces dernières ayant au moins le mérite de reconnaître franchement la transaction. Vu de loin, on aurait pu croire que l'état de sangsue suffisait au bonheur de la

belle dame du troisième. Mais Betty ne s'y trompait pas, il manquait quelque chose à son épanouissement. Si le couple paraissait uni et sans tache, les cancanières, elles, détectaient des jars dans la fourrure. Il suffisait de regarder de plus près pour s'en apercevoir.

Les samedis et dimanches de beau temps, lorsque la famille ne partait pas en week-end dans sa coquette maison de campagne, elle déjeunait sur son grand balcon. Attablés au-dessus de l'avenue, seuls les entrelacs du fer forgé les séparaient du vide. La vue de leur table était imprenable, mais ça ne les dérangeait pas de prendre leurs aises devant tous. S'exposer faisait partie de leur bien-être. Betty, quant à elle, se gênait de trop longtemps les contempler, mais elle lorgnait assez pour remarquer certains détails très instructifs : pendant que les enfants piaillaient et commettaient quelques bêtises, entre les différents services, le couple se parlait à peine. À leur manière de se tenir, éloignés, chacun entre deux garnements à surveiller, ils semblaient n'avoir plus que la vie de leurs enfants à partager. Ils étaient là, calmes, dignes et résignés, comme deux bêtes sauvages liées par on ne sait quel instinct, veillant sur la pousse de leurs petits, attendant peut-être qu'ils sachent se débrouiller seuls, pour s'enfuir, chacun de son côté. C'est ce que supposait Betty, surtout depuis qu'elle avait croisé madame au parc des Contades.

Parfois, une simple promenade mène au-devant de ce qu'on n'osait espérer. Des fleurs, au détour d'un sentier, qui les y a semées ? Peu importe, on cueille la surprise, on apprécie, c'est la bénédiction des gobe-mouches. Le hasard comble les flâneurs, Betty était de ceux-là. Le hasard répond parfois aux questions, Betty en avait plein la tête. Quand on n'a pas la perspicacité de Sherlock Holmes, on se délecte des cadeaux de la fortune. Il est des solutions d'énigmes qui, de manière inattendue, s'accrochent aux semelles. Inassouvis, ceux qui attendent la découverte d'un trésor au pied de leur lit.

V

C'était par une rayonnante et longue après-midi de juin, de ces après-midi qui vous embarquent sur un nuage et vous promènent au gré du vent. Le beau temps avait extirpé Betty de sa tanière. Elle déambula, déroulant un fil de rêves jusqu'au parc. Devant le bac à sable, quelques mères appréciaient la socialisation et le caractère naissant de leurs bambins. Tout était paix, on jouait. Mais on jouait aussi à la guerre. Tout était paix, on jouait, mais l'agressivité sourdait. On s'apprivoisait, on se chamaillait aussi. Les mères dédramatisaient, mais on ne signe pas les traités de paix avec une sucette à la fraise. Même les diplomates ne cèdent pas sur tout. Ce n'était écrit nulle part, mais les enfants semblaient respecter un code préétabli.

On ne laisse pas le camarade piquer sa pelle ! On le poursuit. On la lui reprend. Et s'il ne lâche pas prise, on le griffe. S'il se défend bien, on essaie de le mordre. Et si ça ne suffit pas, on jette une poignée de sable sur sa petite bouille d'effronté. Puis, au moment où il hurle, gesticule, appelle sa maman au secours, on lui arrache l'objet du délit et on s'enfuit avec, en bougonnant : espèce de graine d'emmerdeur ! Ça t'apprendra à me prendre pour une mauviette ! Victorieux, mais encore haletant et pas sûr de réussir à retenir ses larmes, on quitte l'aire de jeu, le visage empourpré. Puis on va se réfugier sous les jupes de maman, avant de subir la revanche. Le goûter prend alors la saveur d'une récompense bien méritée. On se délecte, avec le sentiment d'avoir sauvé sa peau. Sans le savoir, on vient d'entamer sa vie en société. La terre de l'enfance commence déjà à se fissurer pour laisser poindre le germe de l'adulte à venir. Ces bagarres d'enfants et leurs diverses issues initient aux âpretés de l'existence en esquissant le tempérament de toute une vie. Le bac à sable, c'est l'assemblée de toutes les assemblées, le lieu de la première répétition de tous les rôles. On ne sait pas ce que l'on perd, quand on se laisse dépouiller de sa pelle ou de sa poupée ! Il faudrait peut-être le chercher dans le regard des mères, au moment où elles consolent leurs chérubins.

Endimanchée, la dame du troisième cherchait un banc des yeux, en tirant par le bras son petit guerrier, son dernier, âgé de trois ans, qui ne manquait aucune occasion de se battre. Un rien le plongeait dans une méchante humeur. Choyé à la maison, habitué à manipuler à sa guise la tonne de jouets qui s'entassaient dans sa chambre, le garçonnet enrageait dès qu'un camarade de jeu risquait un geste en direction d'un objet en sa possession.

« Ce petit a déjà occupé la place qui lui a été réservée chez les possédants, une place qu'il ne quittera sans doute jamais de toute sa vie. Et, en plus, il sait déjà comment ça marche : toujours récupérer le beefsteak. Vas-y petit, avec cette volonté, tu seras un jour plus riche que ton papa, et, à ton tour, tu pourras t'offrir une copie de Barbie ! »

Captivée par le spectacle, Betty dissertait dans sa tête. Après une petite marche dans le parc, elle était venue s'asseoir sur ce banc, en face du bac à sable, s'amusant de voir évoluer cette miniature de société, observant l'humeur changeante des mères, constituées en garde rapprochée. La place vide à ses côtés attira la dame du troisième, en quête d'un endroit adéquat pour donner le goûter à son petit caïd. Sa pelle bleue à la main, l'enfant traînait les pieds, sourd aux suppliques maternelles.

— Oh, il m'a l'air bien fâché ! Un gros chagrin ? interrogea Betty, une manière d'inviter la mère, qui hésitait à se rapprocher.

Les deux voisines ne se connaissaient que de vue. Embarrassées par cette rencontre inopinée, la gêne leur tint lieu de duègne. Tact, contact. Savoir se tenir aide à mieux séduire. L'Autre est une frontière mystérieuse, on ne plonge pas dans sa vie comme dans une piscine. Immenses, les digues entre les humains. Le crieur public n'annonce plus personne à l'entrée des salons, mais le rapprochement reste une prise de la Bastille. Les téléphones se réduisent, s'adaptent à nos poches, mais plus ils se multiplient, plus le vis-à-vis est rare. Entre clavier et souris, on frappe à la porte des relations inassouvies. On se perd en circonlocutions, avant de convenir d'un rendez-vous. Texto : *Si je ne t'appelle pas demain, je te ferai un mail. Bises, à plus.* Se voir, c'est toujours plus tard. Ces baisers sur écran, on les voudrait tellement sur la joue. Tout le monde est presque là, mais personne n'est là. La présence se devine plus qu'elle ne s'éprouve. Nous sommes devant des vallées asséchées, où seuls des fossiles nous font imaginer qu'il y coulait autrefois une belle mer bleue. Plus les écrans rétrécissent, plus les distances qui nous séparent s'élargissent. La facilité des échanges est une illusion de notre époque. En multipliant les moyens de communication, la société moderne a rehaussé, proportionnellement, ses barrières.

Vie urbaine : on se scrute, on se jauge. Les yeux sondent, avant de sourire. On se désire, on se méfie. Vigilant, derrière sa cellophane, chacun garde un œil sur le monde sans se laisser polluer. Tant de signes pour si peu de sens.

Mais il est une chose entendue, les enfants et les animaux de compagnie permettent à ceux qui n'ont rien à se dire d'improviser tout de même une conversation. Et le chien docile est un amour, comme l'enfant charmant. Et le chien récalcitrant est un petit monstre, comme le bambin braillard. Dans chacun de ces cas, l'interrogation est souvent inutile, la réponse connue d'avance. Mais on fait mine de croire à ces dialogues surfilés, on y consent comme on souscrit à la vérité d'un conte, dans une sorte d'accord tacite.

— Ah, bonjour ! Oh, oui, c'est le gros chagrin. Ce petit monstre m'épuise ! Il n'arrête pas et quand il est comme ça, il n'y a que son père qui arrive à le tenir. Mais ça, les hommes, si vous comptez sur eux pour sortir les gosses... Le mien, je l'ai laissé à la maison, penché sur ses dossiers, c'est à croire que le week-end ne veut rien dire pour lui, et ses enfants non plus d'ailleurs... Enfin, vous savez ce que c'est.

Non. Betty ne savait pas ce que c'était. Elle avait une lointaine expérience du baby-sitting, mais la solitude des mères qui promènent leurs rejetons, en déplorant l'absence de leur époux, elle n'en savait rien du tout. Elle serait bientôt édifiée. Pendant que son fiston émiettait son goûter, la voisine déballa pratiquement toute sa vie, évoquant même son éventuelle séparation d'avec un époux de plus en plus distant. En fait, elle manifestait une certaine familiarité à l'égard de Betty. Cela faisait longtemps qu'elles se voyaient de loin, se saluaient lorsqu'elles se croisaient et les quelques sourires qu'elles s'étaient alors adressés la confortaient maintenant dans l'idée d'une possible complicité féminine.

L'avenante attitude de Betty n'était pas la seule explication de cette trop prompte confidence. Épouse de notable, habituée à faire bonne figure, la coquette du troisième ne pouvait se confier aux précieuses qu'elle fréquentait. Ces élégantes, portant double ou triple prénom, étaient, pour la plupart, des amitiés de statut, rarement de cœur, des relations où personne ne laissait transparaître la moindre parcelle de sa vie privée. Dans ces foyers, on se disputait, on se fâchait, on faisait chambre à part, on se trompait, on se battait parfois, mais on se rabibochait, le temps d'une réception ou d'un repas chez les beaux-parents. Quand on ne couchait plus ensemble, on se donnait un air amoureux, pour se montrer aux garden-parties. Ce qui comptait, ce n'était pas tant la vérité des sentiments, mais l'image qu'on affichait lors des mondanités, au grand dam des maîtresses installées dans la clandestinité des dernières loges, en l'attente d'une hypothétique intronisation. Dans ce contexte, les légitimes malheureuses qui avaient fini d'user les divans des plus célèbres psys de la ville

se trouvaient des égouts affectifs hors de leur sphère. Toute oreille disponible, à l'extérieur de leur milieu, servait d'aspirateur à mélancolie. Sans crier gare, la bourgeoise du troisième avait assiégé Betty : incompréhension, marasme conjugal, tout y passait. Sa vie, entièrement remorquée à celle de son notable de mari, un avocat de renom qu'elle admirait, mais qui avait la fâcheuse manie de la tromper, depuis qu'il avait engagé une taille mannequin qu'il avait eue comme étudiante à la faculté de droit. Madame avait résisté, fait le grand écart pour ne pas céder un iota de la légitime place qui était la sienne auprès du grand homme, mais là, son petit cœur accusait le coup. À plusieurs reprises, le vénérable avait été vu en charmante compagnie dans divers lieux huppés. Et madame n'était pas dupe, on les invitait moins en couple alors que son mari sortait autant qu'auparavant. Dans les grandes occasions, elle était de la partie, mais si les murmures s'estompaient lorsqu'elle apparaissait, il y avait toujours une copine se prétendant trop loyale pour lui cacher ce que tout le monde savait. La ville devenait étroite pour elle, elle suffoquait, son honneur était en jeu, son standing aussi : ou elle gardait sa luxueuse demeure et acceptait de se laisser pousser des cornes, ou elle tentait un effet de manche en brandissant l'étendard de la vertueuse bafouée, afin de négocier un divorce juteux, de quoi s'offrir un appartement et un train de vie qui lui permettraient de continuer à jouer dans la cour des grands, avec des consolateurs riches de rides et de billets ou de jeunes étalons aux dents longues, qui n'ont que leur visage lisse et leurs manières exquises pour séduire et exploiter les dépitées de la haute société. Aucune de ces éventualités ne l'enchantait, son monde s'effondrait. Betty ne pouvait rien pour elle. Mais elle ne lui demandait pas de remédier à ses maux, simplement d'en reconnaître la gravité.

Le temps avait passé, le soleil s'était soumis à la pénombre, il n'y avait plus personne devant le bac à sable. Sur le banc, le petit garçon apaisé faisait coulisser les perles du collier maternel et intimait :

— Mman, on rentre ! Mman, je veux rentrer.

La mère se redressa, le saisit par la main et proposa à Betty :

— Vous pouvez venir avec nous, si vous voulez. Puisqu'il faut rentrer à la maison... Je suis véhiculée, et encore votre voisine. Pour combien de temps ? Je l'ignore, ironisa-t-elle.

Le petit bondit devant elles. Tandis qu'ils marchaient doucement vers la voiture, la jeune dame interrogea, d'un ton qui ne s'adressait peut-être qu'à elle-même.

— À quoi sert-il de rester en vie, quand on a la preuve d'avoir tout raté ?

Betty n'avait pas de réponse, mais la politesse exigeait d'elle des mots. Elle osa un propos commun et sans risque.

— Mais non, vous n'avez pas tout raté. Pensez à vos enfants, lui dit-elle.

— Mes enfants ? Mais ce sont ses enfants à lui ! C'est lui qui les a voulus, comme un soldat désire des médailles ! Quatre, dans la foulée ! Tout de suite après notre mariage, ça a été son idée fixe, des enfants : *construire une vraie vie de famille !* disait-il. Il le fallait, pour son rang, pour son image, pour sa respectabilité. Monsieur voulait être *un père de famille* ! Moi, j'aurais souhaité profiter un peu de la vie, jouir de ma jeunesse, avant d'endosser la lourde robe de mère. Hélas, aveuglée par ses belles paroles, j'ai dû arrêter mes études, nous avons fait des enfants et voilà comment je me suis rangée, pieds et poings liés, dans la catégorie des mères sans profession. Quelle épouse peut tenir tête à un mari qui argumente ses choix conjugaux comme il plaide à la cour ? *On travaille pour gagner de quoi vivre, or mon salaire est largement suffisant*, me répétait-il. Et moi, idiote, je l'écoutais, je n'osais parler d'épanouissement personnel. L'argent qu'il donnait à profusion étouffait toutes mes velléités et voilà le résultat. Maintenant, au moindre désaccord, il me dit : *Tu es libre de rester ou de partir*. Pile ou face, il appelle ça faire un choix ! Sans moi, il pourra vivre, mais sans lui, je me demande ce que je deviendrai, moi. Vous et moi avons presque le même âge, si vous saviez comme j'envie votre liberté, votre indépendance ! lança-t-elle à Betty, en tournant la clef de sa décapotable.

— Je n'ai pas de décapotable, moi, et il se trouve assez de personnes *bien intentionnées* pour me rappeler que l'horloge biologique menace de me sonner le glas. À chacun sa tragédie. Vous savez, il n'y a que Dieu qui s'amuse vraiment, pouffa Betty, qui ne voulait pas passer pour une célibataire béate et sans tourments.

Dans le crépuscule du parc, des éclats de rire fusèrent. La voiture hoqueta et se faufila dans le trafic de fin de journée où chacun traînait sa bosse. Les lampadaires jetaient des nappes jaune orangé sur la chaussée. Mais seul le garçonnet, qui jouait avec sa peluche à l'arrière de la voiture, croyait qu'un gentil magicien éclairait ainsi le chemin des humains, car si magicien il y avait, il prenait plutôt un malin plaisir à poser la nuit, telle un couvercle, sur les cœurs en ébullition. Suivre le tracé du destin, les deux femmes silencieuses savaient que c'est suivre une piste régulièrement effacée par les vents de sable. Vivre, c'est entreprendre une traversée du Sahara, l'idée de l'oasis rassure et motive, mais la trouver est une autre paire de manches. Il s'agit de marcher, tant qu'on a du souffle. Avancer. D'ailleurs, il s'agit moins d'avancer que de ne pas tomber.

La voiture se gara, quelque part dans l'avenue des Vosges. Betty s'extirpa, remercia la conductrice, accompagna son *au revoir* formel d'un sourire empreint de compassion et d'impuissance. Avant de traverser au passage clouté, elle se retourna et fit un signe de la main au petit garçon qui, ignorant les appels de sa

mère accrochée au portail de l'immeuble, la regardait s'éloigner. C'est sûr, cette jeune femme ne ressemblait en rien aux dames qu'il avait coutume de voir discuter avec sa maman.

En franchissant le seuil de son appartement, Betty soupira. Elle était curieuse, mais quand même ! En interrogeant les causes d'une mort, on n'a pas forcément envie d'assister à une autopsie. Les gens n'ont pas idée de la violence qu'ils exercent sur les autres, en les transformant en déversoirs d'états d'âme. Ils vous prennent pour une terre en jachère, vierge des soucis inhérents à la vie et, au premier sourire, ils mettent la charrue avant les bœufs, labourent votre mémoire jusqu'à la saigner et déterrent, sans s'en rendre compte, tout ce que vous vous évertuiez à oublier. Le choc est alors terrible. Tout se passe comme au jeu de quilles, une confidence c'est parfois une dégringolade dans la tête ; en vous balançant les grumeaux de leur vie, boulet par boulet, ils finissent par ébranler les béquilles qui vous soutiennent le moral. Certains sont parfois plus solides que vous, mais parce que vous gérez vos peines en silence, afin de ne pas déranger autrui, ils vous attribuent une sérénité bouddhique et vous demandent de partager le poids de leur croix. Et vous voilà chancelant, mais promu tuteur. Hercule, ce n'est pas vous, mais en mulet vous n'êtes pas mal. Ce serait bien que chacun comprenne que, malgré son envergure, le baobab est des bois les plus fragiles. Ainsi, nous pourrions nous solliciter modérément et nous consoler mutuellement. On goûterait alors, dans chaque écoute, la qualité d'une attention librement et généreusement consentie. Courteline dit qu'*à partir d'un certain moment*, *on n'a plus le droit de se laisser emmerder gratuitement*. Ce juste conseil, seuls les psys en tirent partie et c'est bien dommage. On paie rubis sur l'ongle la location de vulgaires bicoques, quand le siège forcé de notre esprit demeure sans gage. Mais quand et comment dire halte là ?

On écoute son cœur, du moins on essaie. Il s'agit de ne pas oublier que celui d'autrui bat aussi. Concert ou récital, l'un n'empêchant pas l'autre, jouir des deux est possible, ne se pose que la question du moment. On est libre, on l'assume. Parfois, il faut savoir accorder sa guitare, seul. Betty divaguait, se souvenait des propos de sa rencontre de l'après-midi : *Tu es libre de rester ou de partir*. Finalement, le plus difficile dans la vie, ce n'est pas le diktat. La révolte contre celui-ci vivifie, puisqu'en vous imposant des choses on vous donne de fait des motifs de lutte, donc une raison de vivre – comme Félicité qui se débattait contre son enfermement, injuste à ses yeux. Non, le plus difficile, quand on est libre, c'est de ne pas se complaire dans la langueur, d'oser choisir contre quoi et pourquoi lutter, d'exprimer son état de vivant par la manifestation d'une attitude volontaire. Maintenant que son couple marquait un stop au croisement

existentiel, *partir ou rester ?* qu'allait décider la dame du troisième ? Saurait-elle humer la fraîcheur d'un nouvel itinéraire ?

Un léger dîner devant les infos ne suffit pas à endiguer la réflexion de Betty. Au début, elle ne voulait qu'imaginer la vie de la voisine, maintenant elle en savait beaucoup trop et se sentait inutile. Que pouvait-elle contre ce naufrage conjugal annoncé ? Rien ! Absolument rien.

La passion qui monte, vertigineuse, atteint son point culminant et vous retombe sur la gueule, en miettes, elle-même l'avait connue. La geignarde l'ignorait, bien sûr. La déconfiture d'un couple, pour ceux qui ont testé, ça laisse une amertume, le goût d'un fruit pourri sur la langue ; et parce que ça pue quand on ouvre la bouche, Betty préférait rester muette sur le sujet. Les pleurs, elle en avait assez, ça fait couler le rimmel, ruine le budget du maquillage et fait fuir les candidats au casting galant. Non, pas une larme, d'ailleurs la source était tarie. Elle se brossa les dents, se démaquilla en douceur et, quoique moralement éreintée, plongea souriante dans le moelleux de son lit, se saisit de sa peluche grise et lui susurra :

— Veinarde, tu ne mesures pas ta chance, si tu savais la journée que j'ai eue ! Mais ça ira mieux après une bonne nuit. Demain, j'irai voir Félicité ! Je suis sûre qu'elle s'impatiente, je te raconterai. Bon, maintenant, dodo.

Malgré l'obstination de Betty à trouver l'abandon, le sommeil fut rétif. Elle peinait à se soustraire au flot de ses raisonnements. À deux heures du matin, lorsqu'elle traversa son séjour pour aller se servir un verre d'eau dans la cuisine, le salon de l'appartement du troisième étage d'en face était encore éclairé. La silhouette familière était à sa place habituelle, mais le spectacle avait perdu de son charme. Elle vida son verre d'une traite et mit de la kora en musique de fond. Avant de regagner sa chambre, elle épia le besogneux, pendant un court instant, et eut une pensée émue pour toutes les épouses du monde qui dorment seules, à moins de dix mètres de leur époux. Inassouvi, notre besoin de rapprochement, les plus courtes distances sont les plus infranchissables.

VI

À la maison de retraite, l'immuable quotidien suivait son cours : les horaires des repas, de la sieste, du goûter, du bridge et des émissions télévisées scandaient la journée. Les places au réfectoire semblaient nominativement attribuées, tant les anciens cultivaient la fidélité géographique. Les yeux fermés, un habitué pouvait les localiser autour de la grande table. Les trottinettes se trouvaient au même endroit, les fauteuils roulants avaient leur emplacement, selon qu'ils étaient vides ou occupés. Bref, pour Betty, rien n'avait changé. Seule la morte, depuis sa visite précédente, manquait à l'appel et, celle-là, elle ne l'avait jamais vue, c'était une grabataire qui ne quittait plus son lit au moment où elle avait commencé ses visites.

En entrant dans la chambre de Félicité, elle tomba nez à nez avec l'aide-soignante qui portait un plateau de goûter à la vieille dame. Celle-ci, fidèle à son caractère d'enquiquineuse, avait refusé de descendre au réfectoire et réclamé quelque chose à grignoter dans son antre. Betty reconnut l'ordinateur sur patte et, curieusement, elle qui l'avait détestée à la première rencontre, éprouva presque du plaisir à la revoir. Comme elle avait apporté un kugelhof pour Félicité, elle insista et convainquit l'aide-soignante d'accepter de partager avec elles un petit moment de gourmandise.

— Allez, je vous en prie, venez ! Venez goûter le kugelhof, c'est la brioche préférée de Félicité.

— La vôtre aussi ! taquina Félicité, l'humeur soudain au beau fixe. Allons, venez, ordonna-t-elle à l'aide-soignante, ça vous fera une petite pause. Un kugelhof, ça ne se refuse pas !

L'interpellée regarda Betty, elles éclatèrent de rire, amusées par la tendre autorité de Félicité.

— Bon, on ne peut qu'accepter une telle invitation, abdiqua l'aide-soignante, avant de proposer à Betty : je descends nous chercher quelque chose à boire, madame préfère le thé, mais si vous voulez du café, je peux nous en faire un.

— Oh, ne vous en faites pas pour moi, protesta Betty, Félicité a de l'eau, je vais en prendre un peu, ça ira.

Encore une fois, la doyenne fit preuve d'une douce fermeté.

— Voyons, ne faites pas de manières, le kugelhof, c'est bien mieux avec une boisson chaude !

Betty opta pour un café. Dès que l'aide-soignante tourna les talons, Félicité commenta :

— Ça ne lui fera pas de mal de se poser un peu, cette petite dame. Elle court tout le temps, comme une qui aurait un régiment de légionnaires après elle.

Le café n'était pas bon, les doyens l'aimaient transparent, c'était de le siroter ensemble qui fut agréable. Betty ne fit pas la difficile ; après tout, le café, chez elle, elle le ratait une fois sur deux. Le goûter fut sympathique et prolixe. Tout était parti d'une double question de Betty à l'aide-soignante :

— Ça fait longtemps que vous travaillez ici ? Pourquoi une maison de retraite ?

Par respect pour Félicité ou par peur du jugement, si ce n'était par souvenir de son entretien d'embauche, l'employée égrena d'abord les bons sentiments : les relations humaines, l'envie de prendre soin des autres, etc. Très vite, elle épuisa la liste des beaux arguments. On ne peut donner que ce que l'on a dans le ventre ! Seule la vérité tient la distance, elle rattrape ceux qui la fuient. L'aide-soignante s'enlisa et s'arc-bouta sur sa réalité, loin de l'angélisme convenu.

Elle aimait les gens, certes, mais elle aurait préféré les accueillir au monde plutôt que de les accompagner vers la sortie. Cette maison de retraite, elle s'y trouvait par manque de choix : l'usine où elle empilait des pièces détachées dans des cartons avait été délocalisée, en Roumanie. Son mari, devenu son ex-collègue, s'imbibait d'alcool à longueur de journée et ses quatre enfants ne vivaient pas que de baisers maternels. Il fallait quelque chose sur la table, matin, midi et soir. Son chômage avait trop duré, l'argent du licenciement et les ASSEDIC avaient fondu comme un morceau de sucre sur la langue. Son niveau de vie s'était tassé à hauteur de semelles. Son sommeil faisait du trampoline, son cœur des sauts périlleux et, dans ses cauchemars, elle se voyait encerclée par quatre adolescents affamés qui la menaçaient, armés de fourchettes géantes. Elle ne se réveillait plus qu'en sursaut. À six heures trente, un gaillard nasillard la rappelait à la réalité : *Mman, il n'y a pas de pain* ! Puis une lolita, qui rêvait d'une taille fine mais pas de disette, se plaignait : *Maman ! Il n'y a toujours pas de céréales ! Le yoghourt nature est fini, depuis trois jours !*

J'en achèterai chéris, promettait-elle, en courant rallonger son ardoise chez son boulanger qui la servait, magnanime.

Dès que les enfants partaient à l'école, après avoir expédié leur petit déjeuner, seule dans sa cuisine, elle retrouvait ses cauchemars devant sa tasse de café. L'angoisse au ventre, une tartine lui semblait monumentale et inutile. Le retour de ses petits la terrorisait. Des pâtes à la sauce tomate ou une salade de riz, c'est tout ce qu'elle pouvait leur proposer, et il y en avait toujours un pour manifester bruyamment sa lassitude et démoraliser les autres : *Ah non, encore !* Elle ne se souvenait plus de leur visage enthousiaste devant une table bien garnie. Elle avait oublié ses jours de bonheur, tout comme les bouquets de fleurs reçus à la maternité. Les cartes de félicitations qui lui souhaitaient *joie familiale et prospérité* restaient illisibles au bon Dieu et semblaient la narguer, dans cet épais album de souvenirs qu'elle n'ouvrait plus. En câlinant le poupon, face aux sourires émus des proches, on n'imagine jamais tout ce qu'il devra engloutir, avant de devenir responsable de ses vivres. *Mman, quand est-ce qu'on mange ?* Cette phrase, c'est la torture d'une mère quand les placards sont vides. Propulsée par l'estomac de sa marmaille, elle atterrit à l'ANPE, sans idée précise de l'emploi à solliciter. Sa qualification ? *Empileuse de n'importe quoi dans n'importe quel carton*, c'était à la fois trop large pour correspondre à un poste défini et trop circonscrit pour ouvrir d'autres perspectives. Mais il n'y a pas que les associations dans l'action humanitaire. À l'ANPE aussi, on se dévoue ! Là-bas, après plusieurs rendez-vous décourageants, une âme charitable la reçut, l'écouta, attentivement, décliner ses modestes compétences, puis l'interrogea :

— Êtes-vous tolérante à l'égard des autres ? Aimez-vous échanger avec les autres ? Aimez-vous prendre soin des autres ?

Comme – au nom du capitalisme, du besoin vital de s'alimenter et du jugement moral de son interlocutrice – toutes ces questions exigeaient la même réponse, elle prononça trois fois le mot prévu à cet effet :

— Oui, oui, oui !

Son vis-à-vis lui annonça la bonne nouvelle :

— J'ai quelque chose d'intéressant pour vous, un poste dans une maison de retraite.

Elle se crispa sur sa chaise, esquissa un geste de réprobation. Hébétée, elle cherchait laborieusement les mots du refus, mais son interlocutrice ne lui laissa pas le temps de formuler sa pensée et enchaîna.

— C'est vous qui voyez, si vous ne voulez pas travailler, j'en connais beaucoup d'autres qui se réjouiront d'y aller à votre place. Bon, au revoir, excusez-moi, mais j'ai d'autres personnes à recevoir.

Elle se leva, fit un pas vers la porte et vit quatre adolescents la menacer avec des fourchettes géantes. Elle se retourna et s'exclama.

— Oui, oui !

L’employée de l’ANPE, qui avait déjà le nez dans un autre dossier, redressa la tête et demanda sèchement :

— Oui, quoi ?

— Oui, le boulot, à la maison de retraite, je suis d’accord.

C’est ainsi qu’elle s’était retrouvée à s’occuper de vieillards, auxquels elle n’avait rien à dire. La simple vue de leurs rides avait rendu son moral parkinsonien. Elle vivait leurs incessantes sollicitations et leurs tentatives obstinées de dialogue comme un harcèlement permanent. Elle s’échinait à masquer ses raideurs gagnées à l’usine, on lui causait de rhumatismes. Elle se demandait comment sauver son mari de l’alcool, on lui parlait de maris déjà morts. Elle pensait à son avenir, on lui contait Mathusalem.

Par politesse, elle ne proféra pas ces dernières phrases ; Félicité et Betty les avaient devinées dans l’expression de son visage, mais elles ne la jugeaient pas, elles la plaignaient.

— Bon, je vous laisse, soupira-t-elle, en faisant un effort pour sourire. Le kugelhof était excellent, merci beaucoup.

Avant de refermer la porte, elle fit un clin d’œil de connivence à Betty et ajouta :

— Vous devriez en apporter plus souvent, apparemment, c’est bon pour le moral, lança-t-elle en désignant Félicité du menton.

— J’espère pour le vôtre aussi, répondit Félicité, qui n’allait pas lui laisser le dernier mot. Allez donc terminer vos tâches, mais faites attention à vous, cessez de courir, ce ne sont pas les zombies cloués ici qui vont vous échapper.

L’ambiance était chaleureuse et émouvante. Cette journée-là n’était pas comme les autres. Des barques s’étaient croisées sur l’océan de la vie. Sans faire cap commun, elles avaient pris le temps de tanguer ensemble et d’analyser la violence de certains courants. La navigation ne serait plus la même.

Douce fin d’une journée ensoleillée. En rentrant chez elle, Betty se délectait de l’animation citadine et de la luxuriance des paysages fleuris. Couleurs vives, une palette de Cézanne. L’été. C’est la ville tout entière qui sourit, vibre, virevolte, envoûtante. On improvise des rendez-vous, au sortir des bureaux. Les rencontres fortuites se fêtent. Et si on prenait un verre ? Peu importe la compagnie, c’est toujours une bonne occasion pour trinquer. L’été, calvaire de baby-sitter, les parents ont mille excuses pour traîner sur le chemin du retour. Le jour s’étire, élastique, comme de la pâte à modeler. On s’attarde sur les terrasses. Le vin a perdu de son goût dans bien des bouches, or le dîner n’est pas encore servi. Encore une gorgée et on s’improvise sommelier de l’année ; malgré les syllabes empesées, l’entourage n’y voit que du feu. Pendant que les restaurateurs habillent les tables pour la soirée, les serveuses continuent leur ballet. Dehors, on

attend. Une amante, un amant, un dernier verre avec les copains ? Des bandes de filles bourdonnent. Encore un jus de fruits pour mesdames, il faut qu'elles soient sobres pour savourer la légère pesanteur des regards virils, qui dérobent les derniers éclats de lumière posés sur l'arrondi de leurs épaules dénudées. Une bretelle, mieux qu'un fil de pêche, c'est un lasso jeté sur le cœur des hommes. Attention, messieurs ! D'ailleurs, mesdames aussi, l'été, c'est la saison où les pectoraux se devinent aisément et quand les plaques de chocolat hypnotisent, la gouaille des gentlemen assure le reste.

Betty ne s'était arrêtée à aucune terrasse. Elle marchait, lentement, observait, se faufilait, passait inaperçue, du moins aimait-elle à le croire. Embarquée dans une bulle qui flottait au-dessus de la réalité, elle semblait n'avoir de prise sur la vie que par sa vue. L'envie qu'elle avait d'analyser, de comprendre les choses, l'empêchait souvent d'y prendre part. Elle se demandait comment faisaient les gens pour pétrir la pâte de l'existence, quand elle avait tant de mal à la saisir. Elle se définissait comme une algue, toujours enrôlée dans le courant de ses pensées. D'ailleurs, elle se perdait souvent en ville, dans toutes les villes et cela pouvait se passer très loin ou à quelques encablures de chez elle. Elle avait alors honte d'appeler quelqu'un pour venir la chercher et l'angoisse la submergeait. Certaines fois, elle appelait un taxi, donnait son adresse comme on récite une prière, et s'étonnait quand le chauffeur se garait au pied de son immeuble. D'autres fois, elle se jetait dans le premier hôtel offert à sa vue, prenait une chambre et, le lendemain, apaisée, elle errait le temps qu'il lui fallait pour retrouver son domicile.

Ce qu'elle appréciait dans l'été, ce n'était pas seulement les terrasses joyeuses, mais la longue durée dont elle disposait, à tâtonner, bifurquer, viser, rectifier son parcours, avant de rencontrer les ténèbres. Pour Betty, chaque sortie était synonyme d'expédition, et il fallait le savoir pour mesurer le sacrifice qu'elle endurait en allant régulièrement visiter Félicité. Mais toute peine née d'un libre choix devient facile à supporter. Le bonheur de voir sa doyenne d'amie valait bien quelques décharges d'adrénaline. Elle n'allait pas s'en plaindre, surtout maintenant que la vieille dame commençait à s'ouvrir à son entourage.

Le récit de l'aide-soignante avait révélé une Félicité pleine de sollicitude et disposée au dialogue. En la quittant, Betty savait qu'elle serait moins seule, dorénavant. Même si elle n'acceptait pas davantage son enfermement, elle cesserait au moins d'ouvrir les hostilités contre l'employée qu'elle considérait désormais comme une compagne d'infortune. Pour des raisons différentes, elles se trouvaient toutes les deux prisonnières du même système. À défaut de trouver

une solution à leur injuste sort, elles pouvaient se soutenir mutuellement et nourrir de longues conversations fondées sur leur révolte commune.

Betty avait maintenant la quiétude d'une mère qui sait son petit aux bons soins d'une nourrice aimante. Sous ses airs froids de robot, l'aide-soignante cachait des fissures qui ne demandaient qu'un peu de compréhension pour déverser des torrents de gentillesse. Bénéfice de l'âge, Félicité savait écouter, deviner la mélancolie au détour d'une phrase, servir la plaisanterie adéquate et dédramatiser, sans jamais nier la douleur exprimée. Lorsque l'aide-soignante sombrait dans l'abîme des questions sans réponses, elle arguait de son expérience pour lui redonner confiance dans l'avenir, cet avenir auquel elle-même avait, secrètement, renoncé de croire. Lorsqu'elle s'exclamait : *Mais, ma petite, vous avez tout l'avenir devant vous !* L'aide-soignante se réchauffait à son rire et lisait dans ses rides autant de sillages possibles. Où va la barque ? Nul ne le sait. L'essentiel est de ramer, de persévérer, même à travers la tempête. Non, tout n'était pas perdu. *A quatre-vingt-quatre ans, cette dame croit encore à la vie*, *alors pourquoi pas moi ?* songeait l'aide-soignante. De la vie, Félicité n'attendait plus rien, mais ça, elle le taisait. Un guide n'avoue pas qu'il a perdu son chemin : de son assurance, même feinte, dépend le moral de sa troupe. Chut ! On avance ! Tant qu'il y a l'horizon, on ne peut qu'avancer. Inassouvie, la vie, puisqu'elle a toujours besoin d'un horizon.

VII

Au cours de sa visite suivante, Betty eut une agréable surprise. Non seulement Félicité se plaignait moins, mais, ragaillardie par sa nouvelle mission, elle descendait maintenant au réfectoire, pour garder un œil sur celle qui était devenue à la fois sa protectrice et sa protégée. Lorsque ses copensionnaires, qu'elle appelait ses codétenus, étaient d'une humeur massacrante, elle s'érigeait en gardienne du pénitencier et imposait la discipline, sous le regard complice de son aide-soignante préférée. Faute de trouver une issue de secours, elle avait gagné sa place au sein du groupe de retraités. Les jours favorables, quand la discussion se nouait entre ceux épargnés par l'Alzheimer, c'était elle qui menait les débats. Bien souvent, ils évoquaient leurs souvenirs de la Seconde Guerre mondiale. Été, automne, hiver, les saisons en maillons, la chaîne filait, ininterrompue, les mêmes souvenirs revenaient, obsédants. Lorsqu'elle y assistait, Betty écoutait, sans broncher. Parce qu'elle avait le sentiment d'être rattrapée par un tremblement de terre qui menaçait de l'engloutir, elle décida d'empiler les blocs de souffrance pour construire une rampe qu'elle suivrait, comme une aveugle, guidée par les anciens, jusqu'à l'insoutenable chaos historique. La déflagration mondiale, elle l'avait étudiée à l'école, mais dans la docte bouche des professeurs, la vérité historique, en gagnant en objectivité, perdait de sa chair. Betty savait que l'Histoire saigne et verse des larmes. Elle ne voulait pas de dates et quelques noms d'illustres généraux ; elle voulait découvrir, au-delà de l'héroïsme et du bruit des fanfares, comment d'humbles citoyens avaient quotidiennement affronté peines et pénuries de la guerre. D'où vient la force de ne pas lâcher prise, quand le monde s'effondre ? De quoi vit-on quand seule la mort est abondante ? Où s'arrête le courage, où commence la lâcheté quand, devant le désastre commun, les larmes des vainqueurs diluent celles des vaincus ? En vérité, une guerre ne compte que des victimes.

Empathique, Betty se laissait parfois submerger par le flot de récits disparates. Happés par le passé, les narrateurs se perdaient dans leurs propos,

glissaient d'un sujet à l'autre, sans aucune transition. Tout se déroulait comme sur une autoroute, les signalisations en moins. On freinait ou accélérait brutalement, quand on ne s'engageait pas, sans prévenir, dans la première brèche ouverte par un orateur moins vaillant. Ces vieux rescapés aimaient ou, plutôt, avaient pris l'habitude de cette évocation, mais chaque fois, il s'opérait dans leur tête une sorte d'éboulement de terrain, impossible à endiguer. Betty n'avait pas la présomption de déblayer les décombres dans leur mémoire, mais elle éprouvait le besoin de trier, d'ordonner les événements afin de se les rendre intelligibles. Écouter ne lui suffisait plus.

Écrire, oui, se cramponner à son stylo, comme à une béquille, c'est tout ce qu'elle pouvait faire. Écrire le drame, fixer les peurs, les chagrins, les révoltes et les colères sur des mots pylônes, afin qu'ils ne soient jamais engloutis par le temps, oubliés. Pas une écriture d'indignation. Non, surtout pas. Ce serait inutile. Elle avait tendance à penser que le monde se fiche pas mal de ce qui fut consigné dans l'intention de prévenir ses convulsions. Elle écrirait donc, comme on constate, comme on dresse un procès-verbal, sauf qu'il lui était impossible d'atteindre la froide indifférence d'une expertise. Les émotions d'autrui prélèvent leur tribut, on ne s'y expose pas sans risque. Cela ne la découragea point, elle paierait, elle saignerait à sa façon des plaies de la guerre. Un jour, elle arriva, un carnet en main. Félicité, voyant son air studieux, fut intriguée.

— D'abord des livres, maintenant vous venez avec un carnet. Ne me dites pas que vous allez m'espionner ? Oh, remarquez, vous pouvez, je finirai peut-être par dire de quoi me faire mettre en prison, ce ne serait pas pire qu'ici.

— Mais non, mais non...

Félicité ne déplorait plus son internement que par ce genre de détours occasionnels. Betty riait en lui expliquant son projet. La veille dame s'en étonna, puis trouva ça intéressant ; pour une fois qu'une jeune appréciait la compagnie des vieilles personnes, elle n'allait surtout pas la décourager. Elle partagerait sa douce présence avec les autres pensionnaires, au réfectoire, mais ce n'était pas bien grave. Elle était surtout curieuse de voir ce que Betty pourrait tirer de ces mémoires fuyantes.

Sur son carnet tout neuf, Betty avait déjà noté : *La guerre en mémoire*. Pour préserver l'anonymat de ses interlocuteurs et par volonté de distanciation, elle préféra situer l'action dans une autre région. Comme elle avait séjourné en Picardie, elle en fit le cadre de son récit ; cette transposition lui permettait également de rendre hommage aux inoubliables retraités qu'elle y avait côtoyés. En définitive, le lieu importait peu, tant ces grands-mères et ces grands-pères qui discouraient en rappelaient d'autres, sous d'autres cieux. L'essentiel, c'était de capter ces phrases qui s'échappaient de leurs bouches, tels des papillons fragiles

menacés d'extinction. Chaque voix avait sa texture et sa teneur. Comme la terre de Guérande, les mots des aînés regorgent de sel, assez pour épicer nos jeunes vies. Betty récoltait. Mais si tous parlaient de la guerre, les hommes et les femmes ne rapportaient pas les mêmes faits. Réalisant que les doyennes étaient plus promptes à la confidence, elle commença par recueillir leurs propos. De fait, son texte se scinda en deux parties. Elle débuta par *La guerre des femmes*. En bons vieux Français, soucieux de galanterie et encore disposés à séduire les distinguées de la pension, les hommes approuvèrent : la parole aux dames !

Tous les mardis après-midi, en échange de leurs murmures, elles ne demandaient qu'un sourire et une oreille disciplinée. Betty leur offrait les deux, tout en noircissant ses feuilles. Dès que la salle de séjour s'animait, une tarte aux pommes muselait les douleurs de l'arthrose et, pendant que les heures se laissaient fondre dans le thé, Betty écrivait.

L'année se retirait, glissant patiemment sous son manteau gris. C'était le début du mois de décembre. Comme des coquettes inquiètes, les villes rivalisaient de parures et il fallait des articulations solides pour les parcourir. À la Résidence B. Horizon, dans la basse ville de Laon, les aînés prenaient toujours leur goûter à la même heure. Mais il leur manquait le temps de terminer leur thé en paix, interrompus qu'ils étaient par des visiteurs supplémentaires qui leur souhaitaient, déjà, un joyeux Noël. Comme chaque année en cette période, l'oncle Michel et la tante Germaine, exaltés par les visites surprises, rogneraient leur héritage pour faire plaisir à ceux qu'ils n'attendaient plus. À la Résidence B. Horizon, certaines personnes âgées avaient renoncé à contempler l'horizon de leur salle de séjour et scrutaient leur mémoire. Parce que l'humain est le meilleur qu'elles avaient à nous léguer, elles décidèrent de faire don de leurs souvenirs.

Il était donc une fois une plume perdue au pays des frères Le Nain, en terre laonnoise. Trempée dans l'encre d'autrefois, elle retraçait les pistes qui avaient porté le dynamisme de tant de pas, aujourd'hui hésitants. Car, avant la canne, ces doyennes avaient, toutes, joué à la marelle, sauté à la corde, habillé, déshabillé, rhabillé, coiffé leurs poupées, avant de les imiter et de remplir précautionneusement leur carnet de bal. Elles avaient ensuite connu les délices et les affres de l'amour. Braves, elles avaient pris la vie telle qu'elle était venue, lui laissant toutes leurs forces, sans rien lui réclamer, sinon la santé et le pain de leurs petits. Maintenant qu'elles pouvaient prendre le temps, sans compter les heures et les devoirs, le moment était venu pour elles de jeter un regard en arrière. Pendant le goûter, entre deux madeleines, Gisèle, Suzanne, Germaine et les autres suivaient les filets de thé sur la nappe pour glisser dans les méandres du passé. *Ah, cette époque-là !* commençait l'une ou l'autre, prévenant ainsi le scribe du poids des lambeaux d'histoire que ses questions ne manqueraient pas

de faire peser sur sa jeune plume. *Terrible époque, en effet, petite ; votre mère n'était peut-être pas encore de ce monde...* renchérissait une autre, en jetant à Betty un regard qui voulait dire : *petite, tu ne peux pas comprendre.*

Obligée de patienter, la jeune femme réfléchissait : d'où vient la manie des personnes âgées à considérer les interrogations des jeunes comme des marques de condescendance ou d'idiotie ? Si les propagateurs invétérés du jeunisme pouvaient, au moins, s'abstenir de les traiter de radoteuses, elles nous confieraient les trésors cachés au fond de leurs prunelles, avec moins de préambules.

Sentant son attention évaluée, Betty se composait une mine captivée : regard d'espionne, deux ou trois plis soucieux, points de gravité indispensables sur son visage, sans quoi les doyennes l'auraient jugée indigne de l'épopée qu'elles s'apprêtaient à lui livrer.

En cette terrible époque, donc, qui fut bien la leur, un bol de soupe leur semblait un délice. Puisque le nécessaire était souvent introuvable, elles grillaient de l'orge pour faire du café et arrachaient de la saponaire pour laver leurs lainages délicats. Mais le plus dur, pour ces élégantes dames, c'était de se procurer des chaussures. Pour les habits, on pouvait rafistoler ou accommoder un vieux drap. Mais alors, les chaussures ! Il n'y avait que des galoches aux semelles trop lourdes. Ah, ce qu'elles avaient pu souffrir des pieds ! Pourtant, elles se devaient de marcher, encore et encore, vers la survie et leur rêve de paix.

En écoutant Radio Londres, elles communiaient pendant les déclarations du général de Gaulle, qui promettait la victoire et le prochain retour de leurs hommes, enrôlés dans l'armée ou happés par les mouvements de résistance. Même en maudissant les bombes, les soldats devaient combattre, tuer l'ennemi, qui, lui non plus, ne balançait pas des bouquets de fleurs. Pourtant, nul ne voulait penser à la mort des siens : ils reviendraient tous, *Marie mère du Christ veille sur ses enfants*, voilà à quoi s'en remettaient mères et épouses. Les femmes trompaient la faim de leurs petits et attendaient avec eux le retour de papa, car aucune ne s'imaginait veuve.

Les après-midi, avec Betty, les résidents de B. Horizon glissaient doucement, jusqu'au fond du souvenir, jusqu'au bout du soupir. Ils avaient entendu parler de la Première Guerre mondiale et vécu la Seconde, comme pour éprouver dans leur propre chair le récit de leurs parents. Qui n'a jamais navigué ignore le mal de mer, il en va presque de même de la guerre. Il ne nous faut, certes, pas *une bonne guerre*, comme le sous-entend parfois l'amertume de certains vieux. Mais il faut avoir enduré la faim pour donner son plein sens au vocable *carence* ; avoir pris ses jambes à son cou, par peur de mourir, pour mesurer la distance qui sépare le fuyard de la quiétude. Que peut nous restituer notre imagination du

crépitement des bombes et de la terreur qui en découlait ? À la maison de retraite, les souvenirs coupaient le souffle et donnaient encore des crampes à l'estomac.

En cette époque-là, la guerre faisait planer la mort sur tous les toits. Éventrées par les bombardements, des villes entières se jetaient sur les routes de l'exode. Ma mère ? Mon enfant ? Mon époux ? Où sont les miens ? On se cherchait, parfois en vain. Il fallait partir, on partait. On laissait ses biens et ses morts derrière soi. Conscients de la puissance adverse, les militaires priaient tous les saints et prenaient leurs généraux pour des dieux. Malgré le blues de la drôle de guerre, ils aspiraient à une franche revanche et rêvaient d'un destin héroïque. Ils savaient pourtant qu'une médaille posthume ne se porte pas à la boutonnière. Les plus optimistes d'entre eux allaient jusqu'à imaginer les coups de canon qui salueraient leur victoire. Il ne pouvait en aller autrement ; au bout de la lutte, il y aurait la joie, la fierté d'avoir tenu. La patrie serait sauvée grâce à leur dévouement et chanterait leurs louanges. Il fallait y croire ! Ils y croyaient. Pourtant, ils savaient que la guerre ne retient jamais que de rares noms. De Gaulle, une avenue, une école, une place. Churchill, une rue, une citation, un joli mot qui fleure bon le cigare et le champagne. Des noms devenus presque communs. Dans la France libre, tout le monde veut s'appeler de Gaulle ! Tout le monde, y compris les résistants de la dernière heure. De Gaulle, Leclerc, de Lattre de Tassigny..., des noms chênes, grands et touffus, arbres gigantesques qui cachent la forêt de combattants. Dors, humble soldat français ! Dors, humble tirailleur ! Les sans-nom dorment sous les stèles sans fleurs ! Pourtant, dans la forêt, chaque arbre, même minuscule, porte ses propres rainures. Sur la crête des montagnes, aux flancs des coteaux, sur l'étendue des vallées, au fond de cratères creusés par les bombardements ou dans le lit de fleuves au cours tranquille, dorment d'innombrables anonymes, des vaillants oubliés des livres d'Histoire. Inassouvis, leurs rêves de grandeur. Inassouvie, l'attente de leurs familles. Inassouvi, leur besoin de traces.

Traces ! Divers sillages imprimés sur le papier de la vie. Suivre et lire les empreintes, avant que le temps ne les emporte avec les feuilles mortes. Le crépuscule étalait déjà ses ombres ; Betty écoutait, constatait, écrivait : Voyez-vous cette silhouette hésitante ? Agrippée à sa canne, elle effectue sa promenade dominicale, le long d'un trottoir, à la lisière d'un jardin public. L'arrogance des jeunes gens, qui manifestent leur impatience en la dépassant, la fait sourire. Quelques dizaines d'années plus tôt, elle marchait plus vite qu'eux et ne se serait pas dégonflée pour un Laon-Paris à pied. Oui, parfaitement ! Croyez-le ou pas, elle en a arpenté, des kilomètres, pendant la guerre. Les bœufs de la Cathédrale avaient vu les Allemands s'approprier la ville médiévale et les habitants

portaient leur croix vers les quatre points cardinaux. Comme beaucoup de ses compagnons d'infortune, cette lente silhouette dans le jardin fut sauvée grâce à sa foulée d'athlète. Ses muscles lui obéissaient encore. L'âge ingrat, ce n'est pas l'adolescence, mais celui qui ralentit les pas et limite la liberté à l'ampleur des gestes. Escapade : ce regard lointain, fixant un horizon vide de cette tasse de thé qui tremble vers des lèvres, désormais sans appétit. Escapade : notre regard à nous, confisqué par Faust, il rechigne à s'attarder sur ces dos écrasés sous les strates de saisons, ces mains burinées à force de retourner les cartes de la vie, ces visages striés par l'épée du temps qui, dans l'enceinte de la maison de l'oubli, font semblant de scruter le Scrabble, afin de ne pas observer le masque de notre passive culpabilité.

Dans les maisons de retraite, au moment de la sieste, à la fin du goûter, quand les rares visiteurs s'en vont, après la soupe au potiron et les bisous furtifs des aides-soignantes, annonçant l'extinction des feux, la solitude hante les couloirs. Les nuits ne sont pas toujours paisibles.

À la résidence B. Horizon, une anecdote rapportée par une aide-soignante édifia Betty. Terreurs nocturnes : une clef dans une serrure, le bruit répétitif des chaussons au contact du carrelage. Toc-toc, sur la porte voisine, celle de l'aide-soignante de garde, puis quelques octaves inquiètes :

— Mademoiselle ! Mademoiselle, j'ai entendu des voix. Vous aussi ?

— Des voix ? Euh !...C'est quoi ce zombie qui me réveille en pleine nuit ? aurait-on pu lire dans le regard de l'aide-soignante, puis, se ressaisissant, elle avait pensé : la pauvre, elle nous fait encore une terreur nocturne.

— Vous les avez entendues ? avait insisté la mamie.

— Oui, oui, je les ai entendues, des passants sans doute. Ne vous inquiétez pas, il faut dormir maintenant, avait dit l'aide-soignante, en la raccompagnant dans sa chambre, une main sur son épaule.

Mais la mamie n'était pas près de se rendormir. L'employée était étonnée, cette dame qui restait quasi muette la journée lui tenait la main en pleine nuit et semblait incapable de se taire :

— Vous vous trompez, petite. Les voix, c'était sans doute Marcel. Oui, Marcel, mon mari, il est incorrigible. Vous savez, Marcel tient le bistrot du coin, certains de ses amis sont très attachés à la bouteille. Vous voyez ce que je veux dire ? Alors, à la fermeture, ils viennent avec lui prolonger la soirée à la maison. J'ai beau lui dire que ça dérange les voisins, il continue. Je pense que ça l'arrange car, voyez-vous, depuis son retour de la guerre, il est insomniaque, le pauvre Marcel, alors, je ne dors pas, je le surveille, mon Marcel. Les débordements, c'est déjà arrivé et les voisins ont appelé la police. Vous

comprenez ? Voilà, vous l'entendez, la sirène, la sirène des pandores, on dirait qu'elle s'approche...

L'aide-soignante avait poliment écouté et donné raison à la mamie, pour la rassurer. Cela faisait longtemps que Marcel n'était plus de ce monde, mais son épouse veillait toujours sur lui. Lorsque la doyenne plongea enfin dans un sommeil apaisant, à l'aube, la jeune femme s'en alla, sur la pointe des pieds. Dans le couloir, elle marqua une brève halte, observa les portes closes avant d'aller se recoucher, sans sommeil.

La dame qui errait nuitamment dans les couloirs ne disait jamais rien quand Betty consignait les souvenirs des autres retraités. Maintenant, en la voyant silencieuse, elle se disait qu'elle pensait à son Marcel. En regardant les pensionnaires de B. Horizon, Betty se représentait leurs visages comme autant de livres fermés sur la part manquante de l'Histoire. Et parce que la politesse mange les mots, son sourire plein de tendresse disait : le passé murmure sous vos oreillers, le présent fuit votre emprise, l'avenir se voile et nargue vos pupilles déjà opaques. Pattes d'oie au coin de vos yeux, sillages du temps qui nous disent la longueur de votre parcours. Vos voix fluettes, timides filets d'une eau pure ruisselant de vos montagnes d'années ; donnez-nous donc à boire à la source de votre parole.

Betty savait que les vieilles dames avaient encore beaucoup à lui apprendre, mais, leurs souvenirs ravivés par les palabres de leurs voisines, les hommes trépignaient d'impatience. Betty leur promit de consacrer ses prochaines visites à la rédaction de leur témoignage et leur révéla le titre qu'elle avait déjà choisi pour eux : *La guerre des hommes*. Inassouvi, le besoin de soulager les aînés, ils portent tant de morts dans leur mémoire !

VIII

Betty savait maintenant ce qui différencie les habitations familiales des maisons de retraite. Dans les premières, la banalité et la vitesse du quotidien masquent les faits qui feront les reliefs de la mémoire. Quant aux secondes, ce ne sont pas des lieux de vie mais de résurrection, où seule l'exhumation du passé donne du tonus à la morne lenteur du présent. À un certain âge, se souvenir, c'est une preuve de vitalité. Les vieux ne radotent pas, ils se revivent. Les vieux ne radotent pas, ce sont des pédagogues qui s'ignorent. La répétition est la meilleure garantie de la transmission du savoir. Les vieux ne radotent pas, ils sèment plusieurs fois plutôt qu'une, car ils savent qu'ils détiennent des trésors en voie de disparition.

Betty fut ravie de s'entretenir avec les vieux messieurs. Plus réservés à l'annonce du projet, ils s'étaient finalement laissé apprivoiser, coopérant avec générosité et cédant parfois la parole aux dames qui s'immisçaient dans leur discours.

À l'heure du thé, quelques rescapés à la mémoire criblée de balles racontaient avec pudeur leurs douloureuses années. Ayant trop longtemps tu leurs actes de bravoure, ils se sentaient presque obligés de s'excuser avant toute évocation. Attitude réservée que la leur, touchante. Une façon, peut-être, de s'éloigner de toute vanité ou d'éviter de malmener la délicate sensibilité d'une enfant de la paix, une paix née de leur âpre et longue lutte. Paroles au compte-gouttes. Souffle court. L'Everest de l'âge est sans pitié. Les mots se laissaient désirer, se livraient, s'entrechoquaient, se disloquaient, bifurquaient, puis se cramponnaient les uns aux autres pour entamer le tissage de la toile. De son stylo, le scribe tricotait, mais on ne rafistole pas la vie. Les faits se dessinaient, moins affirmés que les lignes d'une peinture martiale. Betty ne se prenait point pour Picasso. Ici, rien que des ombres chinoises, même en forçant le trait. Le puzzle serait incomplet, elle le savait. À force de superposer les printemps sur leurs plaies, ces doyens avaient fini par cacher des pans entiers de leur vie. Mais

lorsqu'on dit *il était une fois*, le présent réclame le temps ainsi proposé à sa gourmandise. Le regard de Betty disait : donnez-moi votre mémoire, comme une outre de lait au milieu du désert, un repas de fin de jeûne, une galette de Pâques, un mets de Noël. Dites aux aînés de nous offrir les notes de leur murmure pour rythmer la musique de notre jeunesse. Betty formula ses interrogations. Son appel fut entendu et bien entendu.

Humble, le verbe élégant, un résident de B. Horizon lui affirma avoir fait *une guerre sans histoire*, sans doute parce qu'avant la guerre des armées il menait déjà la sienne, face à l'existence.

— Jusqu'à vingt ans, dit-il d'une voix désolée, je n'ai pas été maître de moi-même, j'étais à l'Assistance publique, la majorité n'était pas encore à dix-huit ans...

De quoi pouvait-il donc s'excuser, lui qui avait tout pardonné à la vie ? La Grande Guerre lui avait volé son père, la grippe espagnole avait fauché sa mère en pleine jeunesse, l'abandonnant, orphelin, aux bons soins d'une nation acculée à faire de ses enfants ses boucliers face au péril. Il avait fait *une guerre sans histoire*, parce que son histoire à lui était déjà une guerre en soi. L'enfance ne l'avait pas ménagé, l'âge mûr fut synonyme de danger. Atteindre sa majorité au moment de la guerre, une malédiction !

Mobilisé alors que sa fille n'avait que six mois, il passerait deux ans au service, en tant qu'appelé, et deux autres longues années comme personnel au sol d'une base de l'armée de l'air. Qui pourrait dire la douleur de la déchirure, la profondeur du chagrin de cette pupille de l'Assistance publique, lorsqu'il fut obligé de quitter sa compagne et sa petite fille ? Le départ sous le drapeau, il en parlait sobrement avec un brin de fierté, mais son regard trahissait encore la peur qui avait été la sienne : l'insupportable idée de perdre sa petite famille avait hanté toutes ses nuits de soldat. Sa vie lui importait peu, il ne craignait le pire que pour les siens. Une jeune femme hagarde sur les routes de France, flanquée d'un bébé qui criait famine, une scène de guerre toute commune qui arrachait pourtant les larmes d'un vigoureux soldat. Cette scène, il l'avait souvent imaginée. Mais lui ne pleurait pas, ne pleurait plus. Pourquoi donc ? Peut-être parce qu'à un certain degré de brûlure ça ne sert plus à rien de crier *j'ai mal*. Stoïque, il avait appris à le devenir au fil de la guerre et il n'était pas le seul. Il suffisait de l'écouter rapporter certaines conversations de camp pour s'en convaincre :

— J'avais un camarade qui pleurait tous les soirs, en regardant la photo de sa mère et celle de sa fiancée. Notre chef lui hurlait la même rengaine : *Bouge ton derrière, mauviette ! Tes larmes n'éteindront pas les bombes allemandes, sois un homme ! C'est un homme qu'elle attend, ta fiancée !*

Notre retraité aimait répéter cette anecdote qui faisait rire tout le monde. Lorsqu'il avait fini de vivre ce souvenir, il adressait à l'assistance un sourire peiné, plein de tendresse, certainement sa façon à lui de se montrer philosophe face à l'inconscience juvénile de Betty. Lui qui avait pataugé dans la même boue, sursauté au même coup de canon, partagé le même pain desséché, tartiné le même beurre rance, lui, l'ancien combattant, il comprenait son camarade. Mais il comprenait également le chef qui se débattait contre sa part naturelle d'empathie, pour trouver la force de mener sa troupe au combat. En rabrouant tout le monde, il nageait à vue, afin de se maintenir hors des vagues de mélancolie qui n'avaient aucune raison de l'épargner. Chef ou troufion, un homme reste un homme, même à la guerre. Pendant que tout l'auditoire interrogeait la profondeur des états d'âme du chef, celui qui avait servi sous ses ordres préférait poursuivre son récit du quotidien de la guerre.

— Nous exécutions scrupuleusement les ordres de notre chef. Il ne venait à personne l'idée de le contredire. Pendant l'Occupation, il avait décidé de poursuivre sa guerre autrement. Être dominé ne veut pas dire se soumettre ! ne cessait-il de nous répéter. Et nous le suivions, même dans ses initiatives les plus risquées. Avec lui, nous arpentions le territoire, de long en large. Au milieu de la campagne, il fallait se servir des cartes mais aussi des signes de la nature pour s'orienter. La connaissance des lieux représentait notre meilleure garantie de survie. L'ennemi, nous essayions de l'attaquer, tout en nous aménageant une possibilité de repli. Il nous arrivait de tomber sur nos adversaires, en tentant de les fuir. Notre hantise, c'était de voir le piège se refermer sur nous à tout moment. Un terrible jeu de cache-cache, puisque le danger pouvait venir de la terre, des airs ou des eaux. Le pire, c'était lorsque nous avions des blessés loin des postes de santé. Parfois, nos adversaires pillaient nos dépôts de ravitaillement pendant nos excursions. Pourtant, des compagnons, rentrés chez eux pour cause de blessures, nous ont raconté, plus tard, que des soldats ennemis avaient ravitaillé certains de nos civils qui fuyaient les villes et villages bombardés.

Submergé par l'émotion, le vieux soldat marqua une pause. Une retraitée qui semblait souscrire à ses propos se racla la gorge et enchaîna d'un ton presque détaché :

— Vous savez, petite, fit-elle, en se penchant légèrement vers sa voisine cramponnée à sa plume, on n'aime pas trop le raconter, mais pour être honnête, il faut l'avouer. Et puis, il y a prescription maintenant, disons-le carrément : les Allemands nourrissaient parfois les populations fuyantes qu'ils croisaient sur leur chemin. Ainsi, le bourreau se transformait en sauveur. Ce que je vous dis là, je l'ai vu de mes propres yeux. Vous savez, pendant l'exode, nous n'avions pas

le temps de faire des provisions, l'alerte sonnée, il fallait s'en aller, immédiatement. Parfois, il y avait bien une besace pleine de victuailles, mais pour une famille entière, c'était bien peu de chose. On savait ce qu'on quittait, mais bien malin celui qui pouvait prédire l'endroit où s'arrêterait la course. Il fallait déguerpir, nous partions, vers n'importe quel horizon. La cuisine ne signifiait plus grand-chose, les mets avaient perdu toute arrogance. Avoir une viande à mijoter relevait de l'exploit. Nous avions des cartes de ravitaillement. Et comme on manquait de tout, le marché noir s'était développé. Le boucher vendait, sans ticket, de la graisse de cheval ou de bœuf. On pouvait également obtenir, sans ticket, une vinaigrette toute prête qu'on appelait la *royale salador*. Croyez-moi, ce n'était pas un régal mais, en l'absence d'autre condiment, ça dépannait. À la campagne, les gens élevaient des cochons. Des familles entières faisaient la queue devant les pis d'une seule vache. On a vu des fonctionnaires devenir fermiers. Le blé, c'était un luxe, on tamisait la farine avec précaution et on allait discrètement faire cuire le pain dans le four de la boulangère. Et lorsqu'il y avait du pain, il manquait souvent l'appétit. S'il a existé des Allemands pour donner à manger aux populations sur les routes de l'exode, il y en avait d'autres pour vous ôter le goût de vivre : mon frère a été emmené en Allemagne pour le STO, le Service de travail obligatoire. Quant à moi, si je parle aujourd'hui la langue de Goethe, ce n'est point grâce à l'école. Comme beaucoup d'autres, j'ai connu la déportation, j'ai vécu en Allemagne pendant trois ans. J'ai été dans un camp de travail. À mon retour à Rosoy-sur-Serre, au nord-est du département de l'Aisne, je parlais presque couramment l'allemand. S'il est vrai que le voyage forme la jeunesse, j'en aurais préféré un tout autre. J'ai toujours rêvé d'un tour du monde, en amoureux ; une série de voyages choisis au luxuriant catalogue d'un *tour operator*, par exemple. Mais hélas, je n'en ai jamais eu l'occasion. D'ailleurs, je me demande pourquoi je vous en parle, puisque mon âge avancé rend de tels rêves inopportuns. Voyez-vous, petite, notre génération est bien différente de la vôtre : à notre époque, voyager en avion était un privilège réservé aux fortunés. Quoi qu'il en soit, le petit voyage qui nous ramena chez nous à la libération fut le plus long et le plus beau de ma vie. Survivre à la guerre, petite, ce n'est pas un maigre cadeau des cieux, soupira la polyglotte.

— Oh que non ! C'est même un miracle divin, affirma l'ancien combattant. Dès la libération, le soulagement fut général. Chacun se mit en quête des siens. Ayant réussi à obtenir un vieux vélo, j'ai pédalé longtemps, jour et nuit, pour aller retrouver mon épouse et ma fille. Les retrouvailles furent joyeuses, mais sans champagne. Nous étions tout simplement heureux d'être en vie et en bonne santé. La petite marchait maintenant avec assurance, mieux que ça, elle courait,

sautillait et ne cessait de tenter des phrases avec les quelques mots de son vocabulaire encore limité. *Papa, Papa...*, disait-elle, et sa voix fluette était ma meilleure consolation, la douceur qui me ramenait à la vie. Son rire aigu, ça voulait dire pour moi : *Papa*, *lève-toi et marche !* Je devais combattre mes cauchemars, me forger un mental équilibré, afin de l'aider à grandir normalement. Les Ricains bronzaient maintenant en Normandie, la guerre était bien finie, mais elle occupait encore nos nuits. Quand la petite dormait, ma femme, insomniaque, me racontait ses souffrances, sur le chemin de l'exil : il fallait toujours être prêt à partir, à n'importe quel moment du jour ou de la nuit : bombardements, apparitions de troupes ennemies, autant de motifs de fuite, imprévisibles. Mais ce qui attristait le plus les mères, ce fut la pénurie de lait, le casse-tête pour nourrir les bébés. Ma femme m'expliqua comment, sur la route de l'exode, un Allemand avait sauvé ma fille en lui cédant sa ration de lait. Ce soldat allemand qui avait secouru ma fille, me disais-je, était peut-être, comme moi, un père de famille qui, malgré lui, avait dû quitter femme et enfant. Le fatalisme mué en courage, nous nous étions donc retrouvés ennemis malgré nous, une absurdité de l'Histoire. Ce constat fait, une évidence ne me quitta plus l'esprit ; l'humanité de ce soldat ennemi lui venait sans doute de cette certitude que nul n'ose avouer, même à son meilleur camarade de régiment : en dépit de nos sentiments patriotiques, rien ne comptait pour nous plus que nos familles.

Un silence parcourut le groupe, puis le doyen conclut.

— Vous savez, Mademoiselle, je n'ai plus de haine, aucune rancune, d'ailleurs à qui en voudrais-je ? Nos ennemis ont souffert autant que nous, chacun faisait ce qu'il pouvait, selon son courage et ses engagements. J'ai entendu parler d'un certain Ludvig, un Allemand, fils d'un industriel, il avait une famille et un magnifique avenir devant lui. Il faisait ses études de musique, lorsque la guerre éclata. Il fut incorporé en 1943. Humaniste et contre le nazisme, il profitait de sa position, au service de déclaration de l'aryanité, pour aider ses amis juifs, en leur fabriquant de faux papiers. Francophone, il fut nommé à Strasbourg et saisit l'occasion pour déserter. Afin de passer inaperçu, en France, il se baptisa Léon et vécut sous une fausse identité. Arrêté par la Résistance française, il expliqua son cas et, comme personne ne voulait le croire, il proposa de rejoindre le maquis, de se battre aux côtés des résistants pour prouver sa bonne foi ; on avait fini par l'accepter, ce qui lui sauva la vie. Après la guerre, en souvenir de ses études, il se mit à vendre des instruments de musique, des pianos et des violons, des stradivarius. Comme quoi la poésie est nécessaire, même après l'horreur. Ce gars doit être maintenant fier d'avoir mené son combat jusqu'au bout. Je n'ai pas honte non plus de ma vie, j'ai fait comme j'ai pu. Avoir survécu à la guerre est ma seule culpabilité et je pleure encore mes

camarades. Finalement, je suis bien comme je suis. Je ne demande pas de médaille, pas de décoration, encore moins une rue ou un édifice à mon nom. Mais, franchement, quand je vois qu'on me refuse encore la carte du combattant, ça me révulse.

Les doyennes approuvèrent en hochant la tête. Un dernier rayon de soleil effleura les fragiles mains qui trituraient la nappe de la table. Le scribe referma son carnet, conscient de tout ce qui avait échappé à sa plume, pour aller épaissir les murs du silence. Betty n'avait qu'une certitude : ceux qui ont vécu la guerre la vivent toujours.

Si les pensionnaires avaient les souvenirs de la guerre en commun, la majorité d'entre eux partageaient la même tristesse de devoir finir leurs vieux jours hors de leur domicile particulier. Parmi eux, beaucoup avaient des enfants qui, pour la plupart, arguaient d'un emploi du temps surchargé pour venir les voir le moins possible. Alors, lorsque l'une ou l'autre demandait à Félicité pourquoi elle n'avait pas eu d'enfant, elle commençait par une boutade :

— Parce que les enfants, ça ne se boit pas dans l'eau minérale !

Puis, plus sérieusement, elle leur racontait sa guerre à elle ; cette maudite guerre avait fauché son amour, son Antoine, en pleine jeunesse, faisant d'elle une jeune veuve, une célibataire à vie, une vieille sans enfants. Mais comme elle n'aimait pas laisser son auditoire sur l'apitoiement, elle se faisait espiègle et assurait :

— Oh, ne vous en faites pas pour moi ! Je n'envie personne, non, vraiment pas !

Puis elle fulminait contre les maisons de retraite et la société actuelle.

— Et puis, dites-moi, de nos jours, les enfants, vous savez, cette génération *papa-maman-me-dérangent*, à quoi bon ? S'il faut suer pour les élever, se saigner pour les éduquer, se ruiner le moral à s'inquiéter pour eux, quand on sait qu'au lieu d'honorer votre brave carcasse qui leur a tout donné ils finiront par vous interdire votre part de ciel, en vous reléguant à l'antichambre de la mort où vous vous asphyxierez le restant de votre vie, comme une carpe abandonnée par la marée. Oh, non ! Certes, on ne fait pas des enfants pour les former à la gériatrie, mais il est tout de même légitime d'attendre d'eux le respect de la vie qui a permis la leur. L'enfant qu'on a bercé, quand tout de lui sentait mauvais, ne doit rien trouver d'infamant, de lassant, à essuyer la bave, à panser le vieux corps qui l'a bordé de sa jeunesse. Dans le commerce des humanités, il s'agit également de savoir rendre la monnaie, le moment venu. Mets tes parents en prison et tu finiras en cage, car la leçon ne sera pas perdue !

Les retraités écoutaient silencieusement ces propos et, s'ils n'exprimaient pas leur approbation, personne ne contredisait. Félicité se sentait à l'aise,

persuadée que son analyse ne choquait personne. Les confidences auxquelles elle avait déjà eu droit confortaient son point de vue.

Betty partageait l'avis de Félicité. Cependant, la trentaine épanouie, même seule depuis quelques années, elle ne se sentait pas une once de vocation pour le célibat définitif. Quant aux enfants, elle avait du mal à accepter que ses ovaires ne soient là que pour lui gâcher la vie, quelques jours par mois. Pour avoir passé une belle poignée d'années à torcher la marmaille des autres, elle désirait, ne serait-ce que pour l'expérience, savoir si elle s'occuperait aussi bien ou mieux d'une progéniture qui lui serait propre. Non, elle ne renoncerait pas, pas encore. Le premier prince charmant qui s'aventurerait trop près de son string, elle lui pondrait une couvée de triplés en moins de temps qu'il ne faut pour les concevoir. Sa taille était fine, mais elle avait les hanches assez larges pour supporter les rudes épreuves et des seins prévus pour rassasier des créatures inconscientes qui viendraient se perdre sur notre planète. Bref, Betty comprenait les coups de sang de sa doyenne d'amie mais, pour elle, l'heure n'était pas à la radicalisation. Des rêves, elle en faisait germer à toute saison et ne désespérait point de les voir fleurir. Orchidées, lys, lilas ! Elle se croyait entre bourgeons et pistils ; en attendant, la poésie lui servait de lieu d'éclosion. Mais la poésie jetait aussi dans son œil des étoiles qu'on attribuait d'habitude aux femmes comblées. *Trop pétillante pour avoir besoin de quelqu'un* ! disait-on d'elle. Pourtant, lorsqu'il lui arrivait d'afficher une mine terne, il y avait toujours une âme charitable pour lui soutenir le contraire : *un visage triste éconduit les gens*, *il faut que tu sois lumineuse, si tu veux trouver quelqu'un*.

Alors, elle ne savait plus quel air improbable correspondait le mieux à sa condition. D'ailleurs, comment cherche-t-on quelqu'un, quand il est déjà si difficile de se trouver soi-même ? Et pourquoi ne serait-ce pas quelqu'un qui la chercherait, elle ? Elle se disait qu'il y avait quelqu'un, quelque part sur cette planète, qui était, peut-être, déjà en route vers ses dentelles. Cet idiot de retardataire ne se doutait pas de ce qu'il était en train de manquer. Tant pis pour lui ! Betty mit tous les *il faut* étriqués au fond de sa poubelle. Libérée de cette pression inutile, elle habilla chaque jour de l'humeur disponible. Le cœur dessine ses propres robes, c'est à prendre ou à laisser. Pour l'instant, elle ne s'ennuyait pas. L'immeuble d'en face lui offrait toujours de quoi se distraire et les rares rencontres récompensaient sa curiosité. À défaut de tout comprendre d'elle-même, la vie des autres lui servait de puzzle géant qu'elle complétait de jour en jour. Inassouvi, le besoin de moduler la courbe de la vie qui n'en fait qu'à sa tête.

IX

Au deuxième étage, un couple de vieux regrettait l'absence de Félicité, leur voisine depuis une trentaine d'années, mais seul leur silence en témoignait. Ils s'appliquaient la règle des trois M, Modestie, Méfiance, Mutisme. Comme ils avaient tout vécu, on pourrait penser vieille vie villageoise : on sait tout des voisins, mais on fait semblant de n'être au courant de rien pour s'éviter des ennuis ou pour protéger son jardin secret. Ce n'était pas le cas. En décodant bien leur comportement, on comprenait d'abord vieille école : modeste, on n'expose pas ses émotions à n'importe qui. Ensuite, attitude contrôlée : méfiante, digne et réservée en toutes circonstances. Et enfin, vieille histoire : de celles qui apprennent à cultiver la distance, le mutisme au détriment de la confidence. Le couple respectait scrupuleusement les différentes nuances du mot *amitié*, ce rang si facile à revendiquer et si peu évident à tenir. Ils savaient vers quoi peuvent conduire les mots de trop. Garder ses mots, c'est parfois sauver sa vie. Parler, c'est accepter *le devenir vulnérable*, il importe donc de savoir devant qui l'on s'exprime. Les vieux amoureux du deuxième étage en étaient convaincus et, comme ils touchaient au dernier palier de leur existence, ils ne comptaient rien changer, l'expérience leur tenait lieu de sagesse.

La Loupe les épiait de loin. Elle guettait, prête à saisir l'occasion favorable pour leur adresser la parole et sonder leur mémoire. Malgré sa volonté constante, le hasard qu'elle s'ingéniait à organiser fut longtemps sans surprise. Elle avait entendu parler des siamois mais, pour elle, ce n'étaient pas ces corps encastrés que les chirurgiens tailladent à l'écran, lors d'émissions gores. Les siamois, c'étaient ces deux petits vieux, dont le pas de l'un rythmait celui de l'autre, ces deux êtres qui ne concevaient leur présence au monde qu'ensemble.

De rares fois, Betty la Loupe les croisa, risqua de timides salutations qui lui furent rendues avec une politesse dont seule la méfiance est capable. La largeur de son sourire n'y changea rien. La Loupe ne se l'avouait pas, mais le fait d'être assimilée, par ce vieux couple, à la horde menaçante la vexait. Après Hitler,

pensait-elle, l'humain sera toujours suspect, jusqu'à preuve du contraire. Comme elle ne savait pas encore comment s'y prendre avec ce couple de vieux, Betty relisait Theodor Adorno, s'exerçait à la philosophie. Elle tentait non pas d'admettre, mais de comprendre les choses. Parce qu'elle s'évertuait à vivre, il lui arrivait, juste pour la beauté du sport intellectuel, d'essayer de contredire ce magnifique penseur. Mais parce que vivre n'est pas seulement l'évidence d'un verbe en cinq lettres, mais un carrefour à cinq pattes, son hésitante orientation la conduisait, parfois, à suivre Adorno. Elle avait lu qu'*Après Auschwitz, il ne peut plus y avoir de poésie*, mais elle s'était empressée d'ajouter : *Dans un monde sans poésie, seule la mort serait poétique et significative.* Il faut bien qu'il se passe quelque chose. Effrayant ? Glisser. Se laisser porter. Suivre la pente douce, comme ceux que rien ne retient. Facile ? Sincèrement, pourquoi s'abîmer les ongles sur la paroi du précipice, quand rien ni personne ne vous arrime à la terre ferme ? C'est tellement plus reposant de lâcher prise. Dans tes pas, Adorno ! Dans ton sillage, Adorno ! Puisque la barque semble ne mener nulle part. Et si je te suivais ? Juste pour voir.

Mais derrière Adorno, Betty perdait aussi sa route. Elle, elle voulait vivre. Mais la *vie* lui faisait peur. Au beau milieu de ce mot, il y a le *I* de l'*Inassouvi*. *Vie*, trois lettres, pour les trois parts de notre existence : entre le V de *vivre* et le E de *Exister*, se dresse, impériale, la colonne, ce *I*, de l'Inassouvi. Cette césure, dans le mot *vie*, fend le cœur de l'homme et le fait vaciller, en permanence, entre le vide et le plein, entre le fuyant et le saisissable, entre le doute et l'espoir. Alors, Betty se disait : Betty Boop ouvre grands ses yeux sur le monde et ça ne l'empêche pas de danser avec légèreté. Danser à mort, c'est une façon de fuir l'emprise de la vie, c'est le mourir poétique. À la fin du film, quand le générique emplit les oreilles, Betty Boop se retire avec grâce, disparaît de l'écran, elle montre que mourir est une autre façon de danser ; il faudrait faire comme elle, se disait parfois la Loupe. Mais ces fois-là, parce que mourir lui faisait peur aussi, elle était ravie d'entendre la voix d'un certain monsieur, son ami ange gardien, qui lui disait que Betty Boop est une fieffée menteuse, car personne ne peut danser à mort sans traverser la vie, il fallait donc danser la vie. Alors, elle faisait mine de défendre Betty, mais cet homme qui désavouait Betty Boop avait un sourire et des mots qui donnent envie de laisser ses ongles sur la paroi, de s'accrocher, de remonter du fond de chaque gouffre et de rester sur la terre ferme, de danser malgré tout.

Il suffit parfois d'un café avec un ami pour oser contredire Adorno. Bien sûr qu'il peut toujours y avoir de la poésie, il s'agit de s'y astreindre, surtout après Auschwitz. Vivre bien procède de la chance, mais tenter de vivre est un devoir, celui d'arracher au chaos tout ce qu'il nous prend pour offrir au néant. Le chiffre

nul, le 0, s'il était un récipient, ce serait une calebasse qui ne saurait contenir l'humain, car notre simple position debout est déjà un 1, un aleph, et, à partir de là, le compte commence et continue. Même le mutique zéro de l'œuf est une promesse de vie. Entre l'ombre du gouffre et la lumière éblouissante s'étale le diamètre des nuances possibles. L'occasionnel passage dans les ténébreuses crevasses rend l'arc-en-ciel plus merveilleux. Autant garder ses yeux ! Dans la traîne de la nuit, un pinceau invisible trace des faisceaux de lumière, autant de projecteurs éclairant autant de pistes, où le bonheur joue à cache-cache avec la vie. Ici ? Là ? Qu'importe, on cherche, encore !

Les jours optimistes, Betty la Loupe s'avouait sa quête du bonheur et, bien qu'elle la trouvât illusoire, se lançait dans une rêverie enjouée :

— Le bonheur ! On ne court qu'après lui, en attendant d'épuiser son bon d'heures. Alors, dans la boue, dans la bouse, je vais le chercher. Quand le blues enfile une blouse blanche, je veux chercher. Sous le houx, avec ma houe, je veux chercher. Grattant le gré, glissant sur la glaise, je veux chercher. Dans toutes les vallées, sur toutes les dunes, je veux chercher. Derrière toutes les frontières des terres réquisitionnées, je veux chercher. Sur tous les versants de toutes les montagnes, je veux chercher. La barque en péril, vers toutes les îles, je veux chercher. Parce que l'île est à la fois prison et ouverture, en m'enfermant j'embrasse le monde. Errer ? Vaquer ! Marcher, rouler, voler, courir, gravir se hisser sur l'autel de la vie. Encore et toujours chercher. En dépit des dégringolades, persister. Jusqu'au bout du souffle, je veux chercher, comment être sans mal-être. Je cherche, entre chaînes et poignées, entre amours et désamours, entre confiance et méfiance, entre soif et ivresse, entre fixité et mouvement, entre transhumance et errance, entre anxiété et sérénité, je veux trouver la ligne d'équilibre.

De son nid d'aigle, Betty avait compté les hivers, mais aussi les printemps. Les fleurs partaient, revenaient, magnifiques. Le soleil fendait les étés et illuminait toute chose, sauf le visage du vieux couple. Frustrée par les ténèbres qui persistaient, par tous les temps, au deuxième étage d'en face, Betty la Loupe sollicita encore les lumières de la boulangère : qui étaient ces vieillards à la mine hostile ?

La douleur sur pieds, la colère tue, impuissante, inutile. Ces deux-là, comme des milliers de leurs semblables, étaient des plaies ambulantes, habillées par pudeur, des martyrs discrets, mais visibles pour qui sait entendre le cri gelé au fond de la gorge. Ces vieux tourtereaux furent condamnés à vivre par la grâce de l'amour. Ils s'étaient rencontrés dans un camp de concentration, où ils avaient vu mourir tous les leurs. La stupéfaction, la terreur et l'incompréhension communes les avaient liés d'une réciproque compassion muée en amour vital. Chacun d'eux

était la rampe par laquelle l'autre s'accrochait à la vie. Ils partageaient le même impératif : rester debout, tenir, pour éviter à l'autre de s'affaisser. Par ce profond sentiment, ils s'étaient ferrés l'un à l'autre. Devenus ainsi responsables l'un de l'autre, ils s'étaient mutuellement condamnés à vivre, dans un monde vidé des leurs où ils ne se trouvaient plus trop de raisons d'être.

Lorsqu'il faisait beau, Betty les voyait, allongés, chacun sur sa chaise longue. Ils effeuillaient la presse ou s'acharnaient sur quelques livres à la couverture jaunie. Ils semblaient n'avoir rien à se dire, comme si cette présence mitoyenne se suffisait à elle-même. De par les regards qu'ils se jetaient, en ajustant leurs lunettes, Betty comprit que leurs yeux communiquaient mieux que les mots. En restant attentif, on peut lire tous les états d'âme entre le front et le menton, décrypter le monde dans un battement de cils. Les mots ne font que compléter l'expression du visage, l'essentiel tient dans un sourire ou un rictus. Additionnant les mouvements lents de ses énigmatiques voisins, comme autant de coups de pinceau sur une même toile, Betty mesura l'immensité de l'univers qui s'offrait à elle. Les pas des vieux sont lents, parce qu'ils escaladent le monde. Leurs paupières tombent, afin de leur éviter de voir d'autres atrocités. Le soir, quand leurs volets étaient encore ouverts, on les devinait face à la télé, chacun dans son fauteuil. Au moment du coucher, deux veilleuses s'allumaient presque simultanément dans deux pièces séparées par le salon. Simone et Jean-Paul ont déjà vu le marchand de sable, soupirait Betty, en constatant l'extinction des feux au deuxième étage. Elle les avait surnommés Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre, en référence à leurs interminables heures de lecture, mais aussi parce que la boulangère lui avait livré une étonnante information à leur propos : le couple n'avait pas et n'avait jamais souhaité avoir d'enfant. Depuis Auschwitz, l'humanité leur semblait trop absurde, trop menaçante pour qu'ils se sentent le courage et le droit d'y risquer la vie d'un autre qu'eux-mêmes. Comme le couple mythique, ils s'étaient convaincus que leur couple se suffisait à lui-même et qu'ils n'avaient nul besoin de le prolonger en une tierce personne. À l'âge où les optimistes multiplient les berceaux, le monsieur disait : *La foi en l'homme est le corollaire de la procréation*, *or le moins complet des livres d'histoire suffit pour y semer le doute.* Alors, il doutait. Son épouse ne fit rien pour chasser son doute, au contraire, elle le partagea, jusqu'au moment où la nature mit un terme à la question. Ils furent soulagés. Betty avait une trentaine d'années, les ovaires intacts, le cœur prêt à aimer, la maternité s'ouvrait à elle comme une navigation avant le choix du cap. Sur le quai de la philosophie, elle voulait d'abord tester plusieurs gouvernails avant de s'embarquer. Pour l'instant, passant d'une école à l'autre, elle devait laisser les doyens, fidèles à leur ligne de conduite, gravir tranquillement les dernières marches de leur existence, vers

l’olympe. Quant à elle, elle avait encore beaucoup à faire pour apprendre à négocier les vagues d’incertitudes et tracer son propre sillage. De son étude des différentes vies qui l’entouraient, elle espérait tirer un solide enseignement afin de mieux orienter ses pas. Inassouvi, notre besoin de modèle pour vivre.

X

Balayant la rue du regard, jour après jour, mémorisant les visages, analysant les styles et les habitudes de ses voisins, Betty acquit la conviction qu'elle n'était pas la seule à tamiser la boue du quotidien, à la recherche de quoi sertir sa ligne de vie. Certains exigeaient la perfection d'une existence forgée comme un joyau de couronne, où chaque jour serait une matière précieuse, et l'ensemble une pure merveille, lisse, dépourvue de toute aspérité. Génération *nickel chrome* ! Propreté d'un bloc opératoire, on stérilise, tout se stérilise. Même quand on n'est pas sain, on n'aime pas les microbes des autres ! Désirs précis, choix chirurgicaux. On ignore ce qu'on vaut, mais on sait ce qu'on veut. Donnez-moi un bistouri et je vous tranche le monde, par là ! Oui, parfaitement, là !

Au quatrième étage de l'immeuble d'en face, une célibattante était dans la ligne de mire de Betty. C'était une prof de lettres, une *intello-écolo-bio* ; les idées claires, le langage châtié, les principes ancrés et incontournables, ses objectifs étaient circonscrits. Aux commandes de l'Éducation nationale, elle aurait élaboré, pour tous, un programme à suivre de sept à soixante-dix-sept ans. Dans sa bouche, l'exactitude n'était pas un vain mot. Rectiligne, elle n'aimait que la droiture. D'ailleurs, lorsque ses seins, à l'extrémité de la trentaine, avaient commencé à piquer du nez, elle les avait redressés de manière radicale. Parce que son année scolaire lui avait laissé un goût d'encre, la fin des cours lui donna soif d'élixir de jouvence. Les vacances, aussi, ont leur utilité : entre Noël et nouvel an, un orgueilleux 95 D avait sublimé son modeste 85 A. Dites à Aznavour que si *la misère est moins pénible au soleil*, les bistouris y sont également plus supportables. Vive la Tunisie et la chirurgie express ! Mais, chut ! La prof y était seulement pour une thalassothérapie. Au fait, la silicone à mamours, c'est bio ou pas ? Mais arrêtez donc de chercher la petite bête ! Les asticots dans la bouse de vache, c'est du bio ça, pourtant, nul n'en malaxe le soir dans sa salade. Beurkh ! Et puis, peut-être que son esthète de chirurgien n'avait mis dans ses ballons que de la gélatine de soja ! En tout cas, le travail fut fait et

bien fait. Mademoiselle souhaitait présenter du beau et confortable à l'être irréprochable qui aurait l'honneur de froisser ses draps de lin, des draps qu'elle achetait chez *Artisans du Monde*. Le commerce équitable, elle y croyait et savait tout de Max Havelaar. Ce qu'elle ne comprenait pas, c'était le déséquilibre des rapports humains. Son cœur, hermétique aux prétendants prêts à se damner pour elle, battait la chamade pour des hommes inconscients de son trouble et indifférents à sa présence. D'où venait cette impossibilité d'instaurer un diapason ? L'amour, l'accord des âmes, existe-t-il vraiment ? Et tout ce qu'elle a lu dessus ne serait qu'un pur mensonge savamment entretenu depuis des siècles ? Non, elle n'écrivait pas, mais elle soutenait, mordicus, à ses élèves comme à ses amis, que la fougue de certains textes ne pouvait naître de l'imposture. Il faut un tremblement de terre dans la tête d'un auteur pour faire sentir un frisson au lecteur. Mais ce qui tremble, ce qui le fait trembler est encore plus puissant. Si le mot *Amour* résonne en nous, c'est qu'il frappe bien à la porte de la réalité. Quand frapperait-il à sa porte ? Elle ne se le demandait pas. Le tout est de garder l'écoute, se disait la prof de lettres. Le piano de Chopin, dans les oreilles de George Sand, elle en rêvait. Malheureusement, elle avait le piano, mais pas le pianiste. Une note de Chopin lui fendait le cœur et injectait ses yeux de sang. Pourtant, sur les photos, on la trouvait plus belle que George Sand ! Si cette femme avait eu des génies à ses pieds, pourquoi n'en aurait-elle pas elle aussi ? Jeune, déjà, elle voulait un artiste. Adolescente, elle parcourait les festivals de musique, de préférence rock, underground. En grandissant, après quelques mièvres amourettes, elle avait réalisé que les musiciens et les chanteurs de ces scènes, bien souvent, n'avaient que leur charisme à offrir, quand elle se voyait déjà Yoko Ono au bras de John Lennon. Étudiante douée et amoureuse des livres, elle écumait les salons et les conférences. La proximité des mâles à plume lui semblait pleine de promesses. Elle les admirait, les écoutait, leur écrivait, les encensait, se pâmait à l'idée de leurs déclarations enflammées qui ne venaient jamais. Dès le début de sa carrière de professeur, la fonction lui avait donné l'occasion d'inviter, dans ses classes, certains de ces spécimens jusqu'alors inaccessibles. Elle se sentit ennoblie à leur contact et accrocha quelques énergumènes à son tableau de chasse. Pendant une bonne période, elle côtoya ceux qui conceptualisaient mieux qu'ils ne pratiquaient, ceux qui copiaient plus qu'ils ne créaient, ceux qui ne pensaient pas ce qu'ils écrivaient, ceux qui n'écrivaient pas ce qu'ils pensaient, ceux qui présentaient sous leur nom des livres écrits par d'autres, etc. Authentique et honnête gendelettre, savourant la littérature, sans la prétention de la produire, elle se rendit vite compte qu'auprès de ses élèves elle était plus méritante que beaucoup de ces soldats de la plume, autoproclamés héritiers de Victor Hugo, qui posaient en défenseurs des belles

lettres pour mieux les déshonorer. Révoltée, la prof de lettres *intello-écolo-bio* se détourna de ses mauvais gourous et se mit à consigner quelques-unes de ses pensées. Les cahiers s'empilaient au bas de sa bibliothèque. Un jour, l'une de ses collègues lui demanda si elle avait l'intention de publier. Elle réfuta énergiquement cette idée. Mais la collègue, loin de désarmer, lui donna l'estocade.

— On écrit pour être publié, non ? Tu vises quand même quelque chose ? Je ne sais pas moi, la célébrité, la reconnaissance ! Tu as toujours été fourguée avec des écrivains, alors, à force... Enfin, ne me dis pas que tu remplis tous ces cahiers pour rien. À quoi cela te sert-il d'écrire ?

— Écrire, ma chère, ce n'est pas une posture mondaine, les livres sincères n'ont pas un goût de petits-fours. Écrire, ce n'est pas non plus de l'alpinisme, mais une plongée en apnée, car le seul sommet que vise un véritable écrivain est le bout d'un fil enroulé autour de ses tripes. Écrire, ce n'est pas non plus une traversée de *l'Enfer* de Dante. Exhalant le feu de toutes ses brûlures, l'écrivain s'en sert pour illuminer ses pages et son modeste sillage dans son époque. Écrire, c'est un souffle qui traverse tout un être, avant de se répandre naturellement dans l'atmosphère ; le livre, alors, n'appartient plus à personne, mais devient une respiration commune. Lis-moi, c'est reste avec moi, regardons le monde ensemble, partageons sourires et soupirs, à moins que ce ne soit la révolte. La publication n'est pas le but absolu de l'écriture, mais l'une de ses conséquences éventuelles. Les éditeurs apportent aux écrivains le deuxième bénéfice de l'écriture, le premier, enfoui en eux, les garde en vie. Et ils vivent, par et pour les muses qui n'obéissent à aucun calendrier. On s'abandonne à l'écriture, comme on s'abandonne en amour, totalement et sans certitudes. L'écriture est elle-même sa propre justification et s'il fallait en citer une autre, ce serait notre impuissance face au monde. Écrire, c'est apprendre à vivre, entre peur et quiétude, entre joie et douleur. Cette écriture-là ne demande aucune permission, elle se contente d'être ce qu'elle est : libre, souveraine, elle s'impose. L'écriture ne naît pas d'une volonté, puisqu'elle est, elle-même, l'emprise qui s'exerce sur l'écrivain. On n'écrit pas parce qu'on veut écrire. On écrit parce qu'on ne peut vivre sans. Écrire, c'est une métamorphose, puisqu'on écrit avec ce que la vie fait de nous. L'écriture mange le pain de chaque jour, quel que soit son goût. Écrire, c'est tirer la langue à la faucheuse. Écrire, c'est survivre. L'écriture réchauffe là où le froid règne en maître, et rafraîchit là où l'ardeur se fait insoutenable. L'écriture se situe entre le hara-kiri et le gaudeamus.

— Ok, ok, d'accord ! s'était rendue la collègue. Continue à faire ta George Sand, mais pour l'instant, à défaut d'un Chopin, tu devrais te trouver un rupin.

Tu te sentirais mieux et ça te changerait de la compagnie de tes carnets. Une feuille, ce n'est jamais qu'un arbre mort. Toi qui défends le bio...

Cette mauvaise blague, ce n'était pas la première fois qu'elle l'entendait. Seule célibataire parmi ses collègues, elle était devenue la mascotte, sujette à toutes les méchancetés que l'on prenait hypocritement pour de l'humour. Issue d'une famille nantie, elle n'avait pas attendu l'héritage pour jouir d'une aisance matérielle. Comme elle était brillante et irréprochable, sa vie privée était son talon d'Achille. Même ses proches s'y mettaient. *Le temps passe*, *il faut la bousculer un peu*, disait-on. Et on la bousculait bien. Il y a toujours une bonne amie pour vous défenestrer, quand vous avez peur du vide, celle qui dit : *En tant qu'amie, je me sens obligée de te parler franchement*... Une, qui croit avoir décodé tous les secrets de l'existence et trouve des tares à votre vie, quand la sienne est loin d'être parfaite. Une qui ne se sent jamais obligée de fermer sa gueule, pour éviter de vous blesser. Des amies comme ça, la prof de lettres *intello-écolo-bio* en avait eu, puis s'en était éloignée, parce qu'elle n'était pas maso.

Mais il lui restait un autre calvaire, les déjeuners familiaux du dimanche. Désolés de sa solitude, ses parents, qui ne savaient pas dire *je t'aime*, lui manifestaient leur attachement par des donations. En échange, parce qu'elle menait une belle carrière et ne manquait de rien, ils attendaient d'elle qu'elle leur présentât un gendre digne d'estime. Des petits-enfants, ils en avaient déjà, mais ils s'impatientaient de la voir pouponner. Qu'il pleuve ou pas, on attend de la nature qu'elle bourgeonne au printemps. Éclosion ! Toute pousse doit fleurir. Éclosion ! On arrose pour avoir des fleurs. Éclosion ! Encore faut-il que le temps s'y prête. Pour l'instant, la prof de lettres ne désespérait pas de voir venir la saison des amours, c'est sa mère qui n'en pouvait plus d'attendre. Les mères ne se sentent jamais récompensées de leurs efforts, tant qu'on n'a pas subi les affres de la maternité comme elles. La prof feignait l'indifférence face aux insinuations maternelles, mais elles lui torpillaient le moral. Pourtant, même sans trop d'entrain, elle se laissait une chance.

Il lui arrivait de se découvrir une flamme pour un type, de dépasser avec lui le stade du café et des vacances d'évaluation. Mais quand le bienheureux annonçait le décollage vers une vie à deux, soudain des défauts qui ne gâchaient pas l'étreinte s'érigeaient, infranchissables : *Ah non ! Je ne veux pas : pas assez d'études, ne porte jamais de cravate, ne se rase jamais de près, ah, cette tignasse, ces baskets pourries et puis cette manière qu'il a de poser ses coudes sur la table du déjeuner... Ah, non, je ne peux vraiment pas le présenter à mes parents, ma mère surtout, elle serait écœurée. Non, pas ça ! Restons amants si tu veux, mais le mariage, je ne suis pas encore prête*.

Et le malheureux, qui souhaitait pouvoir accompagner ses petits au football avant 2200, se faisait la malle. Inassouvi, le besoin de couler l'Autre dans un moule ! Au suivant !

D'autres fois, quand elle fricotait avec des moins jeunes, les motifs étaient tout autres : *Ah, non, pas celui-là, il est très gentil, mais cette tête, et puis il a si peu d'années de moins que mon père. Ah, non ! Trop près de la retraite, en plus il croule sous une pension compensatoire, ah, non, avec mon salaire, je ne pourrai jamais assurer une telle vie. Le pire, c'est qu'il vote à l'opposé de ma famille, mon père ne supporterait pas deux déjeuners avec lui. Non, carrément impossible. Si tu n'y vois pas d'inconvénients, mon chou, nous pouvons rester amis.*

Et le chou, trop mûr, sentant son avenir affectif incertain, courrait vite tenter sa chance ailleurs. Quand on a soif, on ne s'attarde pas devant les puits secs. Elle appréciait la délicatesse des hommes mûrs mais considérait les stigmates de leur passé comme des taches inacceptables sur le tableau familial dont elle rêvait. Inassouvi, notre besoin d'un ciel pur ! Au suivant !

Quel corsaire ravirait le cœur de la prof ? Son avènement peindrait le ciel en mauve, pour sûr, mais la Gitane aux tarots n'osait plus rien prédire. Mademoiselle avait même tenu la dragée haute à un collègue, un homme qui la submergeait d'amour, mais cette perle rare avait eu le tort d'aimer, aussi, les steaks. Végétarienne, elle n'allait quand même pas s'enticher d'un carnassier. Dépité, le collègue – le seul qui l'appréciait vraiment dans son établissement – déguerpit, mais, en guise d'adieu, il lui jeta à la figure ce qu'il pensait d'elle :

— Franchement, je te trouve bien excessive ! Avec ton militantisme fascisant, tu vas bientôt faire confectionner tes chaussures en peau humaine, pour préserver les bêtes ! Eh ben, ce ne sera pas avec la peau de mes fesses ! Tu as raison, je dois partir, mais en ce qui me concerne, ce n'est même pas une rupture : je me sauve !

Ayant peu à peu élagué les rangs de ses soupirants, la prof de lettres *intello-écolo-bio* ne voyait plus que son tableau noir. Pour ses élèves, elle avait décortiqué les grandes histoires d'amour de tous les siècles mais attendait encore la sienne. Ces lectures, elle ne savait plus si elles lui faisaient du bien ou du mal. Aiguisaient-elles son regard ou lui rendaient-elles le choix impossible ? Ce qu'elle ne voulait pas s'avouer, c'est que plus elle lisait, plus son idée de l'amour grandissait et plus ses attentes s'étoffaient.

Seul son voisin du cinquième étage lui jetait des œillades expressives. Chaque fois qu'ils se croisaient, il la saluait très chaleureusement et ne manquait jamais de lui faire un compliment dithyrambique. Jeune père divorcé, responsable dans une grosse boîte de travaux publics, il envisageait toujours le

gros œuvre avant les subtilités de la construction et, pour la séduction, il ne fonctionnait pas autrement. À vrai dire, il la draguait comme un camion. Or la prof de lettres *intello-écolo-bio* entretenait un petit côté vieille France et nourrissait une admiration sans borne pour les romantiques, qui jugeaient l'éclat d'une rose suffisante pour dire la violence d'une passion. Sa bibliothèque représentait son musée de l'Amour où gisaient ses tableaux d'idylles parfaites, des tableaux que son voisin de palier piétinait allègrement, en toute innocence.

Ah, vous êtes ravissante aujourd'hui ! lui assénait-il, les yeux pleins de convoitise. Elle remerciait, concédait un sourire, avant de lui montrer sa nuque, mais au fond, elle bouillonnait. Cette phrase la hérissait : *Vous êtes ravissante aujourd'hui !* Comme si elle était affreuse les jours précédents. C'est insensé ce que les gens peuvent vous retrousser gaiement la peau, en prétendant vous caresser. Une aberration ! On gagnerait en politesse, en s'abstenant de certains compliments.

Le séducteur du cinquième s'acharnait. Chalumeau, il crachait le feu de sa passion à tout vent, l'enseignante esquivait. Les grosses flammes laissent souvent peu de braises. Elle le savait. Les hivers solitaires sont rudes, mais elle ne voulait que du bon bois pour réchauffer son nid douillet, pas de la paille de riz. D'ailleurs, cela faisait longtemps qu'elle avait remplacé le riz par le quinoa qui fleurait bon l'ouverture au monde. Elle en avait vanté les mérites à Betty, lorsqu'elles s'étaient rencontrées à l'improviste, devant une place où se tenait une foire bio. Après les salutations d'usage, elle ne savait plus quoi dire à cette voisine qu'elle ne faisait que croiser, de temps en temps. Alors, pour se donner de la contenance, elle avait extirpé un paquet de la précieuse graine de son panier en osier et avait démarré un prêche. Betty l'avait écoutée uniquement par politesse ; pour le contenu de son assiette, elle ne souhaitait pas qu'on l'enquiquinât. Pendant que la prof pérorait, le spectacle d'un homme qui fendait la foule en leur direction détourna le regard de Betty. C'était le jeune père du cinquième étage qui opérait une percée militaire vers l'objet de ses soupirs. Lorsqu'il les salua, son joli sourire affichait : *laisse-moi te croquer,* mais il l'entacha de quelques maladresses, comme à l'accoutumée. La prof faisait bonne figure, répondait et ajoutait aux banalités. Inassouvi, le besoin d'étreintes devant des bras croisés ! Betty prétexta une course urgente et détala. L'homme était arrivé, devancé par une lourde odeur de fromage trop mûr, Betty en cherchait un plus supportable pour ses narines. Elle avait promis du comté à sa chère Félicité qui attendait sa visite l'après-midi même. Cela faisait une semaine qu'elles ne s'étaient pas vues.

XI

Lorsque Betty franchit le seuil de la maison de retraite avec son fromage et son kugelhof, les effluves de café lui chatouillèrent les narines. D'ordinaire, cet arôme lui était agréable, mais là, elle eut un haut-le-cœur à l'idée de devoir avaler une tasse de ce breuvage dans l'enceinte de ces murs gris. Le café des résidents était si faiblement dosé qu'il goûtait la fadeur de vivre et semblait relevé à la naphtaline quand la cafetière restait longtemps branchée. *Tu veux un café ?* Elle redoutait cette phrase car, dans la bouche de sa vieille amie, ce n'était jamais une interrogation. Avec Félicité, il fallait la fermeté d'un juge d'application des peines pour décliner une invitation. Il était plus facile d'avaler un café infect ou un kugelhof desséché que de lui faire entendre *non, merci*. Souvent, afin d'éviter la gêne d'une plaidoirie, Betty démissionnait et cela avait valeur d'acceptation aux yeux de la doyenne. Soulagement ! La poitrine de Betty se remplit d'oxygène, dès qu'elle vit l'aide-soignante en train de débarrasser les tasses du goûter. Quand celle-ci lui proposa de lui servir quelque chose, elle hésita. La verveine, elle attendait ses soixante-dix printemps pour s'y mettre. Les jus de fruits, elle n'osait pas en demander, ça aurait tenté les édentés, or le nombre colossal de diabétiques dans l'établissement gardait les soignants en alerte. Du vin ? Non, merci, la piquette bon marché qui ne soûlait même pas les déjà endormis ne flatterait que des papilles d'ivrogne or, elle, elle ne buvait jamais d'alcool. Tout au plus pourrait-elle en renifler le bouquet, mais compte tenu de la lenteur de l'écoulement du stock, les relents d'une petite cuvée bouchonnée étaient plus que probables. Sans être adepte de Dionysos, elle avait ses exigences : du vin, elle n'en voulait humer que le meilleur. Dans un monde de tant de peines, pourquoi maltraiter ses sens ? Le discours de la prof *intello-écolo-bio*, auquel elle se croyait sourde, lui traversa l'esprit : Puisque nous logeons involontairement les bactéries et d'autres innommables saletés, ingérer des produits de qualité est la moindre des politesses que nous devons à notre

organisme. Betty se mordit la joue ; les mots aussi, pensa-t-elle, sont des germes invasifs, ils s'incrustent et pullulent dans la tête.

— Alors, vous ne m'avez pas répondu, qu'est-ce que je vous sers ? insista l'aide-soignante.

Avec son sourire d'hôtesse, elle tenait à faire preuve d'une générosité d'accueil. Pour les âmes pures, manquer une occasion de manifester sa bonté est insupportable. Betty fit la distraite, aida une veille dame, au corps aussi arqué que le haut de sa canne, qui luttait pour sortir de table. Elle la soutint jusqu'au seuil des toilettes, à l'angle de la salle de séjour. La décence l'arrêta là, mais elle savait qu'elle aurait pu être utile derrière la porte. Avec la gestuelle laborieuse et saccadée de cette femme, une jupe paysanne présentait de réels avantages face au pantalon. En revenant vers la grande table, Betty se représenta la garde-robe de ses quatre-vingts ans, si Dieu osait la faire lanterner jusque-là. Dans son armoire, à la place de ses jupes droites sexy et de ses toiles à bipède, elle mettrait d'amples jupes paysannes, aux fronces dignes et respectueuses, ou de confortables pagnes africains. Avec de tels vêtements, les passages au lieu d'aisance ne représenteraient pas une corvée pour ses vieux jours ; de plus, la facilité de l'exécution de la manœuvre lui éviterait les odeurs malvenues résultant des urgences. Pourquoi les créateurs de mode oublient-ils le troisième âge ? Est-ce parce qu'ils créent à la force de l'âge ou parce qu'ils oublient qu'ils devront s'habiller quand ils seront vieux ? Tout ce qu'ils font de beau est inadapté aux personnes âgées. Les rares tenues à peu près portables pour nos aînés les condamnent à une apparence de ploucs. Un cruel manque d'imagination empêcherait-il les stylistes et les couturiers de créer des vêtements élégants et commodes pour préserver la dignité de ceux qui ont, certes, perdu en force, mais gardent intacte leur humanité et le goût des belles choses ? Betty se souvenait d'une discussion avec sa grand-mère. Une fois, alors qu'elle se préparait à aller la voir pour des vacances, elle lui avait demandé au téléphone quel cadeau lui ferait plaisir. *Un beau tissu, je m'en ferai une belle robe,* avait clamé la mamie. Betty s'en était bruyamment étonnée :

— Mais enfin, à ton âge ? Avec toutes les robes que tu as ?

Sans se vexer, la mamie avait rétorqué :

— Oui, je veux encore de beaux habits, des robes neuves que je n'aurai certainement pas le temps d'user, mais je les veux quand même. Tu sais, ma chérie, ceux qui ne voient plus que des loques sur leur propre corps usé n'attendent plus que la mort comme nouveauté. Je ne suis pas encore de ceux-là et je n'en serai jamais. Tant qu'on respire, chaque jour mérite d'être joliment habillé.

Dans son appartement strasbourgeois, Betty passait certains jours en robe de chambre, quand la difficulté de vivre ne la roulait pas en boule au fond de sa couette, mais elle comprenait la coquetterie de sa grand-mère, qu'elle partageait quand son humeur le lui permettait. La beauté, l'âpreté, l'ardeur, la langueur, la douceur ou la douleur d'une journée se lisait dans ses tenues. Pour elle, choisir des habits dans l'armoire, c'était répondre à la question *comment vas-tu ?* En regardant les pensionnaires de la maison de retraite assis autour de la grande table du réfectoire, les collants filant, les ourlets bâillant, les pulls fuyant, elle eut la désagréable impression qu'ils allaient tous mal. La garde-robe, se disait-elle, n'est pas nécessaire à la jeunesse lisse, pimpante et séductrice, comme on a tendance à le croire, elle est surtout indispensable quand l'ingratitude de la vieillesse doit se parer pour continuer à faire face à la vie qui, elle, jamais ne baisse les yeux. Betty ajusta sa ceinture, se réjouit intérieurement de sa tenue qui enserrait légèrement sa taille. Pour les yeux de Félicité, elle faisait toujours un effort vestimentaire. L'habit est une humeur. Elle était heureuse quand elle rendait visite à Félicité. Ses petits talons portaient fièrement ses jambes galbées, qu'elle ne couvrait qu'en hiver. Son décolleté semblait prêt à apaiser mille soifs de tendresse. Tout en elle chantait la vie. Betty, c'était une orchidée de mai, le mauve doux, les pétales généreux. Sans son incurable mélancolie, tapie au fond de ses prunelles noires, elle ferait une parfaite aurore au firmament de son entourage. *Tu es à croquer* ! s'exclamait Félicité, à chaque fois. Betty souriait et remerciait. En réalité, elle n'aimait pas ce compliment : les hommes le lui disaient parfois, comme si elle n'était qu'un comestible dévolu à leur appétit. Ce primitif d'Adam voudra toujours une pomme ! Alors, quand la vieille dame s'appropriait, en toute innocence, cette expression de la toute-puissance virile, elle pensait : Pomme, popo-pomme-pomme ! Une pomme verte, voilà ce que je suis, une pomme, toute verte, qu'on voudrait croquer, rien qu'en la regardant luire ! Quelle arrogance de la nature, au milieu de cette compote de vie ! Tout ce qui est lisse et qui n'est pas mort finira fripé. Est-ce Dieu ou le Diable qui aurait guidé mes pas jusqu'ici, dans cette maison de retraite, pour me rendre consciente de mon humble devenir, afin que ma présence au monde gagnât en humilité ? Inutile. Mes hanches tiendraient bien un tutu, mais je ne suis pas Joséphine Baker et je ne sais pas danser la folia, tout au plus Eurydice aux enfers. Je suis un papillon qu'un plomb existentiel rive au sol, je n'ai pas la légèreté de m'envoler. J'attends qu'on me souffle dans les ailes, avant qu'elles ne se flétrissent sur le plancher des vaches. Flétrissure, triste fléau. Irréversible. Inévitable ! Je n'ai pas peur de vieillir, je redoute seulement le moment où soulever une tasse de thé représente un effort surhumain. C'est peut-être à ce moment-là que l'on se sent vieux, quand la tartine hésite à rentrer dans la

bouche, quand, en dépit de l'envie qu'on en a, on dit *non, merci* au deuxième café, parce que son poids intimide des doigts sécessionnistes. Vieillir, ruminait Betty, c'est renoncer malgré soi à ce que la vie, créancière implacable, récupère sans crier gare. Et si je lui livrais tout, d'un coup, sans lui laisser le temps de me dépouiller ? Imaginons quelqu'un qui s'approcherait avec un seau d'eau, en criant : *Je vais te mouiller !* Et là, plouf ! Tu sautes dans l'Atlantique, avant qu'il n'ait eu le temps de s'exécuter. Puisqu'on finit trempé, autant plonger de son plein gré. Mais où, quand et comment ? Elle n'avait pas encore la réponse. Une voix la tira de sa rêverie.

— Voilà des madeleines. Alors, que voulez-vous boire avec ?

C'était encore l'aide-soignante, l'ordinateur sur pattes, la poupée mécanique, animée et sensible, depuis que Félicité et Betty l'avaient regardée et écoutée comme un être de chair et de sang. Son humanité, elle entendait la rendre indubitable. Les aliments de la maison de retraite, elle ne les payait pas de sa poche, mais, on le sait bien, les remerciements vont à la main visible. Des madeleines, Betty n'en voulait pas, elle n'avait pas soif non plus. Mais l'hôtesse revint à la charge ; il fallait que la visiteuse avalât l'amour qu'on lui portait.

— Tenez, il reste une part de tarte aux pommes, c'est certainement mieux que les madeleines. Voulez-vous du café ? Il en reste encore.

— Non, pas de café, plutôt un thé, s'il vous plaît.

Betty avait compris qu'elle devrait ingurgiter quelque chose pour avoir la paix. Félicité, qui partageait déjà son kugelhof, se moqua gentiment d'elle :

— Ah, vous aussi, vous avez compris à quel point notre café est infect ! Mais ce n'est pas la faute de celle qui le prépare, ce sont mes camarades qui réclament ce jus de chaussettes, alors, moi, je préfère prendre du thé, au moins je peux le laisser infuser à ma guise.

Betty réagit gaiement à la pique, mais au fond d'elle, elle fulminait : d'où vient cette manie qu'ont les gens à toujours vouloir vous gaver comme une oie ? L'Homme s'est trop éloigné de son état authentique. Si manger est un instinct naturel, pourquoi forcer la main à quelqu'un, tout en sachant qu'il ne se laissera jamais mourir de faim ? Pire qu'une impolitesse, l'excès de courtoisie, en matière de nourriture, est une disgrâce. Au lieu d'apprécier la générosité appuyée de qui force les autres à manger, on devrait mesurer son égoïsme offensif, cette vaniteuse bonté muée en bulldozer, qui s'étale en repoussant la liberté d'autrui. Les pires offenses découlent parfois de bonnes intentions. Mange. Oh, merci. Mais, mange. Non, vraiment, merci. Il faut que tu manges ! Et on prend sur soi. On mange. Dans un tel contexte, on mange comme on avale la tour Eiffel. La vie sociale est une geôle en plein air. Vive les restaurants ! On peut choisir son menu, manger la quantité qu'on souhaite, sans vexer la

cuisinière. Betty se répétait intérieurement ce qu'elle vomirait au prochain tortionnaire qui oserait la forcer à ingurgiter plus qu'elle ne pouvait : Merci. Non, merci, ça ira. Merci, merci, ça va. Non, non, je vous assure que ça va, merci. Non, j'en veux plus, foutez-moi la paix ! Mon estomac est à moi !

L'aide-soignante lui mit une grande tasse de thé sous le nez, à côté de la part de tarte aux pommes qu'elle n'avait pas entamée. Les madeleines étaient intactes au milieu d'une assiette ébréchée.

— Mangez au moins la tarte, elle est faite maison.

— Ah, mais laissez-la donc, intervint Félicité, ce n'est pas une dinde à gaver pour Noël ! Elle avalera ce qu'elle voudra, regardez-la, ça se voit qu'elle ne vient pas d'Éthiopie, tout de même !

Les deux jeunes femmes échangèrent un regard complice et éclatèrent de rire. Décidément, cette vieille chipie ne changerait jamais, mais cela les réjouissait. La doyenne en était consciente et en jouait. Toutes trois se mirent à discuter. L'aide-soignante parla de ses quatre enfants qui, longtemps privés de vacances, faute de moyens, se préparaient joyeusement à partir en colonie. Félicité s'en émut, et encouragea la brave mère qui se damnait pour le bien-être de ses petits. Un nuage d'émotion humecta trois paires d'yeux, puis le silence, avant d'autres éclats de rire. Le rire est un tuteur, une colonne vertébrale qui redresse les choses. Il ne fallait pas tomber dans l'apitoiement. La doyenne, hilare, redressa la barre en évoquant la visite surprise d'une petite-nièce dont elle n'avait aucun souvenir et qui était venue lui annoncer son futur mariage. Mais Félicité n'en avait que faire. Lucide, elle n'eut pas besoin de Nostradamus pour comprendre les motifs de cette soudaine ardeur familiale : on attendait d'elle la pompeuse contribution d'*une vieille tante qui n'avait plus que faire de ses économies*.

— Vous pouvez me croire, petites, elle est rentrée les mains vides, la future mariée ! martela Félicité. Future morte, je veux bien, mais il ne faut pas me prendre pour une tarte, non plus ! Tu parles d'une famille ! Je suis sûre qu'ils ont déjà commandé mon cercueil. Chaque jour que je passe en vie est une haie dressée entre eux et le magot. Bande de charognards ! Rien que pour les emmerder, je guéris spontanément de mes grippes. Vous pouvez me croire, j'ai l'intention de tenir encore un bon bout de temps. Je n'étais pas d'accord pour être enfermée ici. Maintenant, je préfère que mon argent participe au salaire de cette brave femme, qui lutte pour élever ses enfants, au lieu de servir d'héritage à ces vauriens qui se sont ligués pour m'éloigner du monde. Je ne peux pas obliger les autres à me respecter, mais je peux me respecter moi-même.

Ses deux anges gardiens acquiescèrent. Félicité avait toute sa tête et restait égale à elle-même. Ceux qui, comme sa petite-nièce, espéraient le contraire

l'apprenaient à leurs dépens. Altière, la vieille dame souffrait de son internement, mais pas d'une crise d'identité. Elle savait qui elle était : une jeune veuve, qui avait dû se battre seule et qui déclinait sans la bienveillance d'une progéniture. Elle ne se vengeait pas de sa famille, elle remettait simplement les pendules à l'heure. *Elle a raison. Oui, elle a raison*, commentèrent les deux jeunes femmes, la doyenne enchaîna :

— Voyez-vous, mes petites dames, avant d'être aux autres, il faut d'abord être à soi. Nul n'est obligé d'être gentil, face au dédain. Celui qui méprise est détestable, certes, mais celui qui accepte le mépris ne mérite guère mieux. Avec ma petite-nièce, rien ne justifiait qu'on mimât une attitude affectueuse là où ne régnait aucun lien. Je ne sais ce qu'elle va penser de moi, mais, à dire vrai, je m'en moque. Jouer son jeu aurait été de la tricherie envers moi-même et aurait corroboré l'image de gâteuse qu'elle se faisait sans doute de la vieille tante. Hors du mensonge, l'intégrité n'a cure de la diplomatie. La leçon ne sera pas perdue. Ils peuvent m'enfermer, mais m'exploiter, non, pas tant que j'aurai ma tête. D'ailleurs, je vais tout léguer à une œuvre caritative. L'héritage, ça se mérite. Je ne suis prisonnière d'aucun code. Si le monde est truffé de barreaux, il nous reste l'immense palais de notre conscience en guise de refuge, à condition d'oser l'honnêteté, avec soi-même comme avec les autres. J'ignore si j'ai raison ou pas de penser ainsi, mais mon expérience me tient lieu de preuve. Les liens passifs de la famille ne suffisent pas, il faut ajouter de l'amitié aux liens du sang pour qu'ils soient significatifs. L'indifférence et l'irrespect annulent tous les liens.

En additionnant leurs années, Betty et l'aide-soignante étaient loin de totaliser l'âge de Félicité, mais elles étaient convaincues de la justesse de ses propos. Son expérience, c'était un phare sur la butte de la vie. Dans la vallée, les jeunes auditrices suivaient la lueur qui dissipait pas mal de pénombre.

— Enfin, vous avez tout l'avenir pour vérifier, dit-elle en souriant. Bon, ma petite Betty, et votre semaine à vous ?

Betty fit un rapide compte rendu. Comme d'habitude, elle divulgua le moins possible sa vie et passa à l'essentiel : Félicité désirait, par-dessus tout, qu'on lui racontât les actualités de son quartier et, plus précisément, celles de son immeuble. Certaine de l'amuser, Betty lui décrivit le spectacle auquel elle avait assisté au marché : ce gars du cinquième qui courait toujours après la prof de lettres du quatrième.

— Et ça fait longtemps que ça dure ! déclara Félicité, cette histoire va mal finir, c'est moi qui vous le dis ! Cet homme est obstiné et la bonne femme a des œillères, elle n'en veut pas ! Ça va mal finir, si ça continue ainsi ! Inassouvi, ce besoin de victoire en tout !

Les jeunes femmes s'esclaffèrent, les vieilles personnes exagèrent souvent et s'inquiètent plus que de raison. Betty changea de sujet. Comme elles avaient souvent parlé du couple du troisième étage, Betty lui apprit que l'épouse sophistiquée avait fini par partir, sans ses enfants. Non que le mari fût combatif afin de garder ses rejetons, mais parce que madame, flairant le désir de légèreté de son futur ex-conjoint, avait décidé de lui lester les ailes. Avec quatre enfants sur le dos, difficile de s'envoler tel un rouge-gorge. Il avait souhaité être père plus que son épouse n'avait désiré être mère. Maintenant, embarqué dans une forte relation avec sa jeune associée, l'avocat rêvait de recouvrer une totale liberté pour se consacrer tout entier à sa nouvelle romance. L'épouse déchue, n'ayant jamais eu un formidable instinct maternel, analysa ses chances de remariage et les jugea meilleures sans bambins entre les pattes. Sachant que son standing dépendrait des largesses de qui succomberait à son charme, elle privilégia son avenir et sabota par la même occasion le programme amoureux de celui qu'elle ne pouvait plus retenir. Avant de faire ses valises, elle avait abattu toutes ses cartes : lamentations, anorexie organisée, chantage au suicide, rien n'ébranla le mari. Elle tenta l'électrochoc par la distance, une quinzaine de jours chez des amis parisiens, où elle espérait que son époux esseulé irait la quérir. Mais il ne lui téléphona même pas. Le cœur lourd, elle faisait des efforts pour sortir avec ses hôtes qui s'ingéniaient à la distraire. Au musée d'Orsay, elle versa des torrents de larmes devant la sculpture de Camille Claudel, où figurait celle-ci, à genoux, essayant en vain de rattraper la main d'un Rodin l'abandonnant. Toute proportion gardée, elle se reconnaissait dans la détresse de cette femme. Les humains, d'où puisent-ils la force de s'éloigner des bras tendus, autrefois aimés ? Faut-il que les nouvelles amours se repaissent de cadavres ? La déchirure est immense, vouloir la combler par un raisonnement revient à s'y perdre. Inassouvi, notre besoin de retenir celui qui s'en va. Inassouvies, nos amours interrompues. Inassouvies, nos questions, quand s'abat le cuisant deuil d'un amour.

De retour de Paris, la dame du troisième étage renonça à l'analyse et lança l'offensive. De ses enfants, elle fit des chiens d'attaque, censés mettre en lambeaux la nouvelle vie de leur père. *Tu les as voulus, tu les gardes* ! avait-elle dit à son époux, en quittant définitivement le domicile conjugal pour un studio moins grand que son salon. Submergé au bout de quelques jours, l'homme saisit le tribunal. Devant le juge d'affaires familiales, il exposa son cas : il voulait divorcer, certes, l'ordonnance de non-conciliation, il la confirmerait sans nul doute, mais son emploi, si prenant, ne lui permettait pas du tout d'assurer convenablement la garde de ses enfants en dehors du week-end. Madame hoqueta, se moucha, se fit toute petite et donna sa version. Son mari, elle

l'adorait, il était tout pour elle. Elle se sentait perdue : comment pourrait-elle s'occuper de ses enfants quand elle-même survivait grâce aux anxiolytiques ? Puis, soudain réaliste, elle fit ses calculs, évoqua sa déchéance sociale et matérielle. Sans profession, elle plaida une absence totale de ressources, obtint une pension pour elle-même ; concernant ses *petits bouts de chou*, elle argüa l'exiguïté de son nouveau logis et s'en trouva déchargée. Avocat, affichant une excellente réussite, le mari trouva la décision injuste et se l'expliqua de deux manières : ou il était victime de la solidarité féminine, ou sa collègue, jalouse depuis longtemps, profitait de l'occasion pour lui faire ravaler l'arrogance de sa prospérité. Pour une fois, il quitta le tribunal avec humilité. L'épouse, elle, applaudit le bon sens de la juge. Il faut de larges épaules pour porter une charge, ce n'est pas seulement valable pour les dockers. La logique était imparable, la vengeance rondement menée. Rencontre ! Quand l'amour garde sa poésie, une main sur le dos, c'est une caresse, une cascade de frissons, jusqu'à la chute des reins, et même plus, parce que la chair accueille la chair en douceur, elle se fait fragile. Séparation ! Quand l'amour perd sa poésie, une main dans le dos, c'est une lame, une dague avide de sang qu'on extirpe du fond de ses reins, et même plus, parce que la chair, névralgique, s'arrache de la chair autrefois greffée. La vengeance est une forme de suicide. Se venger, c'est avouer sa plaie, souffrir encore de ce qu'on voudrait oublier. Inassouvi, notre besoin d'une mémoire vierge.

— Je t'ai eu ! hurla la divorcée à son ex-mari, la première fois qu'il lui déposa les enfants. J'aurais pu partir avec mes gosses, dans l'immense villa de mes parents, j'aurais pu prendre un appartement, mais je n'en ferai rien ! Te voilà coincé, le volage enfermé ! Tu ne pourras pas passer ton temps dehors à t'encanailler avec ta poufiasse ! Vous allez devoir vous contenter du bureau ! Ça doit être bien de faire ça sur une table, hein, au milieu des dossiers ? Ça t'excite, toi, les dossiers ! Alors, vous allez pouvoir vous éclater au bureau, n'est-ce pas ?

— C'est gentil de t'inquiéter pour nous, la nargua celui-ci, mais rassure-toi, nous n'aurons plus besoin de rendez-vous extérieurs ni de baisers furtifs au bureau, je vais l'épouser.

Madame pâlit et fit profil bas ; en portant l'attaque, elle ne s'attendait pas à se retrouver au tapis. Monsieur savoura sa victoire, persuadé que son projet allait bientôt se réaliser et clouer définitivement le bec à son ex-épouse. Mais la réalité fut tout autre.

Sa jeune associée et maîtresse accepta sa coûteuse bague de fiançailles, puis manifesta de sérieuses réticences et ne se montra plus à son domicile qu'un week-end sur deux, quand les enfants étaient chez leur mère.

— Qui oserait le lui reprocher ? interrogea Félicité, avant de donner elle-même la réponse. Quand celles qui ont porté les enfants entre leurs flancs ne se gênent pas pour les fuir, dites-moi au nom de quoi une jeune fille qui ignore tout de la maternité irait-elle gâcher ses nuits à cajoler la marmaille d'autrui ?

— Exactement, intervint l'aide-soignante, je suis d'accord avec vous, madame. Pourquoi les autres s'occuperaient-ils de nos enfants, si nous-mêmes nous les abandonnons ? C'est ce que je me tue à répéter à ma voisine. Je vous ai déjà dit que, depuis son chômage, mon mari boit. Alors, parfois, lorsqu'il est ivre, il me bat. Pourtant, c'est un gars bien, dès qu'il a l'esprit clair, il se confond en excuses. Ma chère voisine, une féministe militante, ne cesse de me conseiller de le quitter, mais je refuse : quand on a des enfants, on ne part pas sur un coup de tête.

— Ah non ! rétorqua Félicité. Sauf quand le coup de tête peut vous éviter le cimetière ! Alors, là, ma petite dame, c'est vous qui êtes dans l'erreur ; vos enfants ont besoin de vous vivante. Si la brute qui leur sert de père ne peut ou ne veut pas le comprendre, c'est à vous de sauver votre peau, pour vous d'abord, et pour vos pauvres enfants que cette violence risque de traumatiser.

Rabrouée, l'aide-soignante, qui croyait se faire une alliée en Félicité, sollicita Betty du regard.

— Eh oui, dit celle-ci, abondant dans le sens de Félicité. Vous n'êtes pas une actrice célèbre, les ecchymoses sur votre visage ne dérangent que votre miroir. Le jour où votre boxeur vous disloquera la boîte crânienne et la vie avec, personne ne parlera de vous au journal télévisé. À la veillée ardente, seuls vos enfants auront les yeux qui brûlent. De votre tragédie, certains retiendront peut-être le dévouement maternel, mais vous ne serez plus là pour en être félicitée. Les chrysanthèmes, ce ne sont pas les meilleures fleurs de couronnement. Et puis, pour les enfants, une mère divorcée mais vivante, c'est certainement mieux qu'une reine sacrificielle, morte pour son foyer.

— Absolument ! ponctua Félicité. Sauvez votre peau, et vite ! Mais enfin, vous ferez comme vous voudrez, ma bonne dame.

L'aide-soignante n'était pas sûre de savoir ce qu'elle voulait, elle roula des yeux de gazelle affolée, s'inventa une tâche à accomplir et s'éloigna. Félicité relança Betty.

— Allons, ma petite, en dehors de ce divorce, emblématique de votre époque, que me racontez-vous d'autre ? Mes vieux amis du deuxième étage, je sais bien qu'ils ne sont pas gens à frasques, comment vont-ils ? Toujours aussi inséparables ? Ils n'ont pas répondu à mes dernières lettres, ce n'est pas dans leurs habitudes. Les avez-vous vus ces jours-ci ? Dites-moi.

Betty demeura pensive. En s'éternisant sur le récit de ce divorce, somme toute banal, elle escamotait une nouvelle bien plus grave. La doyenne insista.

— Allons, vous avez l'air absente, que se passe-t-il ?

Acculée, Betty rassembla ses forces ; le moment était venu de révéler à Félicité ce qu'elle lui cachait depuis bientôt deux mois.

— Je suis désolée, mais je ne sais pas comment...

— Oh, mais pendant combien de temps devrai-je vous supplier ? Allons. Dites-moi.

La vieille dame avait remarqué les yeux embués de Betty, mais elle refoulait l'inquiétude qui la gagnait, afin de faciliter la tâche à son interlocutrice. Félicité ne mangeait pas qu'une soupe au potiron et des tartes aux fruits. Elle avait avalé assez de jours aigres, difficiles à mâcher, pour se familiariser avec l'amertume de la vie. Elle se sentait capable de digérer ce que sa visiteuse s'apprêtait à lui servir. Mais la vie n'avertit pas de ses coups bas. Certaines nouvelles ondulent vers vous tels des serpents à sonnettes, le temps de réagir, vous êtes déjà à terre. La jeune femme livra son terrible secret.

Au milieu de l'été alsacien, à la fin d'une journée passée à suffoquer dans la moiteur, les ténèbres s'abattirent, épaisses, sur la maison de retraite. Ce n'était pas la nuit qui tombait, mais tout un monde qui, soudain, disparaissait derrière un rideau. Tassée dans son fauteuil, Félicité reprenait difficilement son souffle. Lorsque l'aide-soignante, alertée par le cri de Betty, accourut, un verre d'eau à la main, ce n'était pas pour sauver Félicité de la canicule, mais pour la consoler : ses vieux amis, les tourtereaux du deuxième étage de son immeuble, étaient morts tous les deux. C'était d'abord le mari qui avait succombé à une traîtrise de la nature. Un soir, bien avant minuit, Betty avait été attirée à son poste d'observation par la sirène du SAMU. De l'autre côté de l'avenue, les fenêtres de l'appartement du vieux couple n'étaient pas encore fermées. Elle aperçut la ronde des blouses blanches, des anges peut-être ? Le cri strident qui fendit le sol sous ses pieds lui signifia qu'un agneau de Dieu venait de monter au ciel. Choquée, la veuve éplorée s'était agrippée au fer forgé de son balcon et avait poussé un hurlement dont nul ne la croyait capable. Son homme était mort d'une crise cardiaque, dit la rumeur du lendemain. La veuve ne démentit pas, elle ne confirma rien non plus. Devenue mutique, elle cessa de se nourrir et, quelques semaines plus tard, ce fut à son tour de quitter son appartement, sur une civière. Elle était mieux auprès de celui qui avait été tout pour elle, son mari, son jumeau existentiel. Félicité le savait, mais cela n'atténuait point son chagrin. Betty préféra omettre une autre nouvelle, pour préserver le cœur déjà meurtri de la vieille dame. L'inavouable se trouvait sur les volets clos des défunts, ainsi qu'au premier étage, au balcon de Félicité : des pancartes indiquaient *Appartements à*

vendre. Le nom et le numéro de téléphone de l'agence immobilière à contacter s'affichaient, conquérants. Les neveux de Félicité avaient interrompu les virements automatiques de son loyer et dispersé ses affaires dans leurs différentes caves. La maison de retraite coûtait quelque chose, il ne fallait pas continuer à dilapider le futur héritage. Et ça, on n'avait pas besoin d'en informer la vieille tante, puisqu'elle ne reviendrait jamais dans son appartement, il suffisait simplement d'agir en conséquence. Même si Félicité commençait à se douter qu'elle ne reverrait plus le lieu de tous ses souvenirs, Betty ne se sentait pas le courage d'effacer ses derniers espoirs.

Les visites suivantes manquèrent de gaieté. Aux paroles de Betty comme à celles de l'aide-soignante, Félicité, qui ne quittait plus sa chambre, répondait gentiment, mais sans entrain. Dans sa tête, un chemin s'ouvrait vers un ailleurs qu'elle ne voulait plus ignorer. Les discrets voisins du deuxième, qui avaient tiré leur révérence derrière son dos, étaient les seuls proches amis qui lui restaient. Le deuil ne passait pas. À un certain âge, on cicatrise mal, la volonté de guérir disparaît avec l'appétit. Avant, Félicité riait de son respectable nombre d'années et se comptait ironiquement parmi les immortels, mais là, elle avait brutalement vieilli. Comme à chaque coup dur, elle pensait à son Antoine ; il l'aurait sans doute soutenue, consolée et rassurée. Maintenant, plus que jamais, il lui manquait.

Il est des jours où, délibérément, on soulève les strates du temps, on dégage les couches du vécu, afin d'en humer les parfums oubliés ; il en est d'autres où la vie, terre battue, se craquelle, mouillée par les larmes du présent, et laisse les odeurs d'antan vous envahir. L'éclair traverse la mémoire ! Les ombres se découpent, s'animent, ce sont des spectres qui dansent. Attention, c'est au ralenti : une main robuste enlace une taille fine, une peau laiteuse frémit, une tête se jette en arrière, une lisse frimousse sourit au ciel, s'aveugle de la lumière d'un regard, des paupières, soudain paresseuses, se laissent vaincre, s'abattent – occlusion, le sang bout en circuit fermé –, une bouche gourmande s'offre et s'humecte d'une volée de baisers, entrecoupée de mots doux : le souffle court, la jeune femme se hisse sur la pointe des pieds. S'étirer de quelques centimètres pour s'agripper au coup de l'aimé, c'est un voyage express vers le septième ciel. Hum ! Ivresse, vertige, elle s'accroche au cou de son chevalier, il s'agit de ne rien perdre de l'étreinte, de ne pas tomber, percluse d'amour. *Je t'aime*, lui murmure-t-elle. *Tu es belle*, répond-il. *Moi, je t'aime*, répète-t-elle, en desserrant légèrement son étreinte. *Moi aussi, je t'aime.* Et devant son regard soucieux, il ajoute : *Je t'aime, je serai toujours là, avec toi. Tu m'entends, toujours*. Elle sourit, rassurée, et se pendit à ses lèvres. Cette scène, c'est celle qui occupait l'horizon de Félicité, quand tout le monde croyait que, prostrée dans son

fauteuil, elle n'observait que le mur. Son film était beau, sensuel, mais le bon Dieu ne tourne pas à Hollywood et pour lui, le *happy end* n'est pas obligatoire. Félicité se revoyait avec son Antoine, comme promis, il avait toujours été là pour elle, pour la chérir et la protéger. Puis la guerre s'était invitée dans leur vie. Tel un aphrodisiaque, elle décupla l'intensité de leur relation, avant d'envoyer Antoine au front et de le ramener, inerte, dans une caisse, cercueil de leur jeune bonheur. De l'autre côté, Félicité s'en était persuadée : paradis ou pas, quelqu'un l'attendait, pour l'aimer et radoucir toutes les brûlures de son existence. Si le corps, infidèle à son apparence, nous sacrifie à la vieillesse, l'âme, elle, est toujours vive et ne cesse d'affirmer ses aspirations dans leur permanente jeunesse. En dehors de la réserve et de la retenue, qu'une oppressive morale dicte à l'âge mûr, rien ne varie dans le sentiment et la sensualité, dans le désir d'aimer et d'être aimé. Et si celui que j'aimais, qui m'aimait, m'attendait là-bas, avec la fougue de nos vingt ans ? Il ne faut pas le faire languir davantage. Cette grippe d'hiver, à l'hiver de ma vie, ne me la soignez pas, elle ouvre un chemin où mon petit poucet d'amour a semé des roses pour moi. Cette année-là, alors que les pensionnaires se laissaient stoïquement piquer, Félicité refusa le vaccin contre la grippe. Les encouragements, les conseils, les réprimandes de Betty comme de l'aide-soignante ne servirent à rien. Désormais, à l'intérieur de la maison de retraite, la vieille dame avait dressé d'autres murs inaccessibles autour d'elle. Si elle abandonnait son corps aux soins de l'aide-soignante, la profondeur de son regard gardait son psychisme hors de portée. Les beaux jours, la ligne bleue des Vosges se dessinait, dentelée, fuyante. La capricieuse ondulation de cette ligne, c'était l'électrocardiogramme de tout ce qui vit, vibre, de tout ce qui brille et s'éteint. Ce pauvre cœur a été si vaillant, il battait, il bat encore ; un jour, repos, il ne battra plus. En attendant, il obéit à lui-même. Félicité ne démissionnait pas de la vie, elle s'en était lassée. La lassitude est une petite sœur du courage. Pour qui et pourquoi vit-on, quand tous ceux qu'on a aimés sont morts ? Certains aînés marchent vers leur tombe comme on court vers les bras d'un amoureux. Inassouvi, notre besoin de garnir l'horizon des festins passés.

XII

Betty n'était pas dupe, mais elle n'admettait pas le déclin brutal de sa vieille amie. La lucidité, se disait-elle, est un diable envoyé pour nous crever les yeux. Devant de cruelles réalités, on s'aveugle parfois, comme on protège ses yeux d'un vent de sable. Conscient de la gravité d'une situation, on voudrait tout de même croire à sa future amélioration, pour éviter d'envisager le pire. Devant l'irréversible trajectoire des choses, la volonté s'accroche à l'espoir, comme l'enfant aux jupes de sa mère.

Betty continuait à rendre visite à son amie, aussi assidûment qu'auparavant. Un jour, elle irait forcément mieux, penser le contraire, ce serait déjà renoncer à elle. Mais comme Félicité allait de moins en moins bien et communiquait à peine, Betty rentrait souvent assommée de tristesse. Si elle se faisait optimiste pour tenir des propos vivifiants à la doyenne, elle n'arrivait plus à chasser le lugubre pressentiment qui lui serrait le cœur, une fois chez elle. Elle ne savait plus comment se détendre. L'observation de l'immeuble d'en face restait une distraction à peu de frais. Cela commençait à manquer d'intérêt, quand un fait divers secoua l'ensemble du quartier. Lorsque Betty le raconta à Félicité, la vieille dame rompit momentanément sa mutité et murmura :

— Je le savais ! Ce n'est un secret pour personne : le diable aime à se mêler d'amour. Comme la route, le cœur a son code. Mais les gens se méfient si peu, quand quelqu'un leur parle d'amour.

Fataliste, Félicité écouta la suite du récit de Betty, dans un silence de défaite.

Le jeune père divorcé du cinquième étage n'avait pas renoncé à sa passion pour la célibattante *intello-écolo-bio* du quatrième, trouvant toutes sortes de prétextes pour lui adresser la parole. Lors d'une rencontre nullement fortuite, il avait osé lui demander : *Voudriez-vous des enfants* ? Et l'imprudente – d'abord choquée, comme si on lui avait demandé la couleur de sa culotte – avait répondu avec indignation : *Mais, bien sûr que oui. Quelle question !* Le soupirant crut davantage à sa bonne étoile. Dans sa vie, la famille avait une importance

capitale. À son divorce, il avait tout fait pour obtenir la garde de ses enfants, une fille et un garçon. Cette situation de papa poule le rendait sympathique, jusqu'à ce que des rumeurs immondes viennent ternir son image. Son ex-femme avait porté plainte contre lui, l'accusant de pédophilie. Il luttait, se débattait pour laver à tout prix son honneur face aux regards réprobateurs. Les bruits couraient, plus vite que ses réfutations. Les rares amis qu'il lui restait soutenaient que la vipère, qui fut son épouse, le salissait sciemment dans l'unique but de récupérer les petits, de recouvrer son rôle de mère, qu'elle avait pourtant si mal tenu naguère. Désireux de défendre sa réputation et ne sachant plus où trouver des alliés, le papa alla voir celle qu'il convoitait, pour clamer son innocence. Mais, au lieu du soutien attendri qu'il escomptait, une voix froide et tranchante lui transperça le cœur, au terme de son exposé.

— Je n'en sais rien, moi. Mais il y a des choses qu'un enfant ne peut pas inventer. Comme on dit, il n'y a pas de fumée sans feu.

— Mes enfants regardent la télé ! avait hurlé l'homme, déçu. Ils y ont peut-être vu ces choses qu'on prétend qu'ils décrivent ! Ils s'approprient peut-être des suggestions de leur mère ; allez savoir quel chantage elle a pu leur faire !

— Oui, c'est ça ! Et c'est aussi la télé qui leur donne le bain, à vos petits ? Et c'est leur mère qui les caresse la nuit, quand ils dorment chez vous ? Écoutez, partez, tout cela ne me regarde pas. J'ignore ce que vous avez fait ou pas. Mais, s'il vous plaît, ne venez plus me tracasser avec tout ça. Je suis pour la protection de l'enfance, moi.

Rentré chez lui, l'homme s'effondra. Il n'avait plus un dossier et des convocations au tribunal, mais une fange pestilentielle qui se répandait sur toute sa vie. Cette accusation n'allait pas seulement lui enlever ses enfants chéris, elle lui ôtait également son honneur et, peut-être, toute possibilité de se remettre en ménage. Désormais, tout le monde le trouvait hideux et infréquentable. Que perd-on, quand plus personne ne vous juge digne d'estime ? Il n'espérait plus rien de sa vie, seule sa carcasse lui appartenait, il décida de la soustraire aux regards qui lui brûlaient la peau. Une heure après l'entrevue avec la prof de lettres, il se défenestra, du cinquième étage. Les passants accoururent. Bizarres, les relations humaines : quand on crie au secours, personne ne vient, mais quand il est trop tard tout le monde rapplique. Inassouvi, le besoin d'être entendu à temps ! Par terre, un corps d'athlète, dans une mare de sang. Par terre, un regard fixait l'absurdité de l'existence. Par terre, Dracula noyé dans son forfait ou un pauvre innocent crucifié par une morale qui défend le meilleur en s'autorisant le pire ? Nul ne le savait et c'était trop tard pour les questions. Une âme charitable appela les pompiers, une autre le SAMU. La rapidité de l'intervention ne servit à rien. Avant d'arriver aux urgences, l'homme succomba à son traumatisme

crânien. Quelques jours après, la vérité gisait avec lui dans un cercueil, au fond d'une tombe fleurie par celle qui avait déjà récupéré ses enfants. La mort annule-t-elle la haine ou est-ce le poids des regrets qu'elle suscite qui pousse les survivants à retrouver la vérité des choses ? Démission du corps, sursaut du cœur ! Pendant que tiédit le corps, on oublie les rancœurs. Le quartier ne s'interrogea pas longtemps, le malheureux avait laissé une lettre adressée non pas à son ex-compagne, sa principale accusatrice, mais à sa chère voisine, la militante envasée du quatrième étage. On y lisait ceci :

Vous aviez le droit de me refuser votre amour, mais vous n'aviez pas à me condamner pour les mensonges de mon ex-épouse. Le militantisme aveugle commet plus de crimes qu'il n'en dénonce. Adieu, Madame la juge, je vous laisse à votre conscience, portez-la bien. Adieu !

En dehors de la police, les lecteurs de la missive furent peu nombreux, mais l'accusation posthume se propagea, telle une traînée de poudre. La jugeote fine, la prof partit en voyage, histoire de se faire oublier un peu.

Compte tenu de ses idées, elle choisit d'aller dépenser ses sous dans un pays du Tiers-Monde, ça aiderait ces pauvres gens, dit-elle. Comme si l'on soignait l'onchocercose avec de l'aspirine ! Alléluia, le tourisme intelligent, quelle hypocrisie bourgeoise ! Betty avait son opinion sur ces belles théories de farniente : le touriste à QI prétendument élevé, lui aussi, regarde les autochtones comme des insectes, surtout derrière ces appareils photo d'ethnologue raté, réduit à l'état de voyeur. Leurs yeux, jusqu'au fond des chiottes. Comme si l'Afrique, elle, ne méritait pas aussi le respect de la vie privée. Est-ce que les Africains viennent filmer les chambres à coucher des mères occidentales ? Ils ont déjà tant de mal à obtenir un bout de visa ! La paix entre les peuples commence par le respect mutuel. Ah, ces gens-là sont si simples et si gentils ! Au point que l'on s'affranchisse de toute règle de bienséance à leur égard ? Le tourisme, sous les latitudes du Tiers-Monde, est trop souvent doublé d'un outrage aux populations. Un peu de respect !

Betty en était sûre, certains bronzeurs se délestent allègrement de toute éducation pour se comporter comme des gougnafiers, dès que l'air des tropiques effleure leurs narines. Évidemment, comme tout le monde, la prof *intello-écolo-bio* ne se comptait pas parmi ceux-là.

Une escapade à peu de frais, voilà ce que voulait la prof, une escale hors de tout, sur une terre lointaine, où la simplicité de la vie et le dénuement des habitants vous rappellent vos privilèges. Sans recueillir ses confidences, Betty pouvait s'imaginer son séjour. Là-bas, la prof s'était sentie bien, nul ne l'accusait, chacun s'occupait de sa misère et ses pourboires ne pouvaient rien y changer. En vertu de sa crinière dorée et par respect pour sa carte bancaire, on la

bichonnait pour moins cher qu'à la Côte d'Azur. Dans son hôtel, les employés, qui n'étaient jamais sûrs de pouvoir nourrir leur marmaille le lendemain, s'empressaient d'exaucer le moindre de ses désirs. Durant tout son séjour, elle n'entendait que des *oui madame*. Là-bas, c'est à ce prix qu'on garde son poste. Et chacun veut garder le sien, car ceux qui n'en ont pas meurent à petit feu. Dans les hôtels africains, on voit souvent des Noirs ostensiblement négligés ou traités de manière expéditive ; en ces lieux, un client noir heureux est soit une gloire locale, soit un qui sait gueuler pour revendiquer haut et fort ses droits. En revanche, tout le personnel s'aplatit, sans vergogne, sous les bottes made in Europe. Même les patrons s'excusent à genoux dès qu'un client blanc hausse un sourcil. Quand le roi se prosterne, les sujets perdent leur fierté. À défaut de dirigeants capables de rendre sa dignité au peuple, on fidélise, à tout prix, la clientèle estampillée Euro-Schengen ! L'esclavage n'a pas disparu, il a seulement changé de nature ; devenu économique, il avilit et tue en silence. Et on ose dire que l'Afrique est libre ! Enfin, si on veut, elle est libre.

Libre de rester soumise au FMI, de voir ses enfants crever de faim et de manque de médicaments. Libre de laisser pratiquer, sur son peuple, les expérimentations meurtrières de l'industrie pharmaceutique occidentale. Libre de laisser ses matières premières siphonnées par l'Occident et de ne pas réclamer le juste prix de ses propres richesses. Libre de rester chevillée au passé, à toujours chercher un inutile coupable, au lieu de s'affranchir des tutelles et de prendre son destin en main. Libre d'aduler ses tyrans repus, au lieu de brandir la souveraineté du peuple. Libre de laisser une minorité profiter, seule, du bien de tous, de laisser des voleurs déguisés en présidents la piller avant d'aller s'installer dans leurs hôtels particuliers, en Europe, au milieu de beaux quartiers, qu'ils auraient pu construire chez eux, s'ils ne méprisaient pas leur peuple. Libre de continuer son tribalisme électoral, de subir des républiques génétiques aux fauteuils héréditaires, comme au temps des royaumes, au lieu de privilégier la compétence pour la gouverner. Libre de ne pas mettre en place un vrai et franc panafricanisme, de tenir de belles palabres, au lieu de se tenir la main pour redresser ensemble le continent. Libre de remercier ceux qui nous affament et se prennent pour nos sauveurs, quand ils ne font que rendre des miettes de ce qu'ils nous volent en permanence. Libre de louer la mesquine charité des uns et des autres, au lieu de la trouver humiliante. Aide ! Au lieu de soulager, cette aide écrase ; la condescendance de ce mot nous fera toujours perdre la face et amoindrir nos velléités de respectabilité. Ras le bol ! Un plan Marshall ou rien ! La véritable aide est celle qui rend autonome pour de bon, pas un sadique goutte-à-goutte. Le Nord doit aider le Sud à ne plus avoir besoin de lui. Le dialogue, les échanges, oui ! La dictée, le paternalisme, mille fois non, nous avons dépassé

l'âge. Banania est mort et ses enfants n'ont pas hérité de son rire naïf ! *Les damnés de la terre*, damnés ils étaient, écrasés ils vivent ; pourtant, le sursaut d'orgueil est inévitable s'ils veulent survivre. Le respect ne se demande pas, il s'impose ! Même violée, une princesse se souvient de son rang ! Respectée, la dignité est une noix de coco : ronde, elle se tient, docile, entre les mains. Enterrée, piétinée, la noix de coco attend son heure pour fendre le sol. La dignité d'un peuple, c'est quand chacun de ses enfants redresse la tête et prend ses responsabilités ! Inassouvies, les espérances de nos grands-pères ! Inassouvis, les rêves de nos pères. Inassouvie, notre génération ! Inassouvi, notre besoin de justice !

L'Afrique et ses maux, la prof de lettres *intello-écolo-bio* ne voulait pas la voir. Elle était en vacances, dans un hôtel de luxe. C'était agréable et reposant, dirait-elle : la civilisation, moins tous ses excès et vices. Une simplicité confortable, pour ceux qui savent qu'après leur bain d'exotisme ils s'en retourneront, bientôt, à leur abondance. À la fin de son séjour, elle avait appris un mot qui ne quittait plus ses lèvres : *relativiser*. Sans être indifférente au bruit de ses casseroles, elle s'ingéniait à réduire chaque vacarme à sa raisonnable proportion. Elle trouvait injuste qu'on la considérât seule responsable de ce tragique suicide au cinquième étage de son immeuble. Finalement, elle n'avait versé que la dernière goutte d'eau qui avait fait déborder le vase. Et puis elle en avait eu assez d'avoir ce gros balourd toujours après elle, mais de là à souhaiter sa mort, il y avait quand même une marge. Elle n'allait pas se laisser pourrir la vie.

À son retour de voyage, elle fuyait méthodiquement le quartier, préférant se perdre dans d'interminables promenades. Mais sa démarche avait gagné en humilité. Comme elle se rendait au même parc que Betty, elles avaient fini par lier connaissance. Betty était intriguée par le comportement de la prof qui errait seule. En promenade, le livre qu'elle tenait n'était destiné qu'à lui éviter d'inintéressantes discussions. Pendant les premières rencontres, Betty se contenta de banales salutations. L'habitude tissa, petit à petit, un dialogue entre les deux femmes. Il leur arrivait même de tenir des conversations de lendemain de bal, notamment au sujet des hommes. Mais c'était le plus souvent la prof qui discourait. Pendant ses moments de gaieté, elle ne manquait pas d'humour. Un jour, elle s'était même montrée particulièrement inspirée. Alors qu'un jogger ne cessait de passer devant leur banc, elle pouffa de rire, se rapprocha de Betty et se lança dans une longue dissertation.

Au parc, dit-elle, il s'en trouve toujours qui courent après une belle bête imaginaire. Un coup d'œil et hop ! Cerfs bramant, ils vous prennent pour une biche et improvisent une parade. Ceux-là, soutenait-elle, elle les démasquait

facilement : vêtements stratégiques, tenue de sport dernier cri et même pas sale, ils sont rasés de près et empestent un parfum tout flair, dosé pour couvrir de longues distances. Au moindre sourire, ils vous collent au train ! Alors, fille bien élevée, vous expérimentez un conseil de votre grand-mère : *Une fille éduquée doit être douce et patiente !* Vous vous dites : *Je fais du yoga, je suis zen*. Et le gus abuse de votre bonne pâte. Bien sûr, vous n'avez pas lu le dernier livre qui l'a ému, qui parle d'un serial killer collectionneur de petites culottes, vous n'avez pas vu non plus la dernière expo minable qu'il vous dit avoir beaucoup aimée, tout cela dénote sa désastreuse culture générale. Évidemment, vous n'avez aucune envie d'aller avec lui, au cinéma, voir la énième brutalité copiée sur *Terminator*. Et, faisant confiance à votre belle moue de dédain, vous pensez en avoir fini avec lui. Mais à force de répondre *ah oui !* à sa logorrhée, vos mâchoires sont en perte d'élasticité. Vos nerfs vont bientôt lâcher. Il le sait, en profite pour enfoncer la griffe, tel un fauve éreintant sa proie avant de la dévorer. L'air de rien, il vous soumet à la méthode Coué, sa question est une réponse : *Vous prendrez bien un petit café ?* Et là, vous envoyez Bouddha se rhabiller. Plus zen du tout ! Même si vous faites du yoga, il y a des limites. Le Tibet, la Chine, le Japon, trop loin. Les Tibétains, vous les plaignez, de plus, Richard Gere vous fascine, depuis que vous l'avez vu prendre Pretty Woman dans ses bras, mais quand même, votre casse-pieds n'a pas une once de son charme. Les Chinois, vous aimez bien leur canard laqué, mais vous situez Shanghai sur Mars. Les Japonais, vous aimez leurs sushis, mais ce n'est pas une raison suffisante pour se faire hara-kiri. Avec tous ces humains réputés placides, vous partagez quelque chose, certes, mais leur façon de contenir leurs émotions vous dépasse. Ricaner, hurler, exulter, ouf ! Ça soulage ! Un ciel d'hivernage, c'est toujours plus beau après la pluie. L'orage est là. Vous êtes prête à tonner, le conseil de votre grand-mère vous revient : *Une fille éduquée doit être douce et patiente !* Chut ! Vous vous mordez l'intérieur des joues, vous retenez les mots minés qui menacent d'exploser à la figure de l'envahisseur. En vous-même, un volcan ronronne. Si vous ne faites rien, la lave vous sortira par le nez. Merde ! L'ombre des parcs n'est pas imposable, pas encore ! Pourquoi ce supplice ? L'amande de vos yeux rétrécit, vise juste, vos pupilles virent couleur meurtre imminent. La cible esquive, fait le flamant rose, change de patte d'appui pour mieux vous montrer ses pectoraux de prématuré. Fuyant votre regard, qu'il refuse de décoder, il trouve un autre point d'accroche et vous fait définitivement regretter votre décolleté. Arrêtez de darder mon balcon ou je vous balance ! Vous le pensez, mais vous ne le dites pas. Mal vous en a pris, vous allez le payer très cher. Tenace, le gus est pieux, il croit à sa bonne étoile et certainement à la métempsycose ; dans une précédente vie il était pitbull, alors il insiste : *Vous*

prendrez bien un petit café ? Et là, afin de ne pas pleurer, vous ricanez, avant de lui lancer : *Non ! Certainement pas un petit. Un grand, oui, mais demain matin, s'il vous plaît !* Imperméable, il prend ça pour de l'humour et ajoute, tout sourire : *Ah, mais je serai ravi de le prendre avec vous !* Soudain, vous croyez entendre la voix de votre grand-mère : *Une fille éduquée doit être douce et patiente !* Et puis quoi encore ? Avec tout le respect que vous lui devez, elle commence à vous porter sur les nerfs.

On peut dire qu'après soixante-dix ans de mariage cette bonne femme n'y connaît rien aux mecs. Le premier qui lui a demandé sa main était celui dont elle rêvait, ils se marièrent à vie et eurent beaucoup d'enfants. Facile d'être douce et patiente, jusqu'à vingt ans. Mais, à trente-cinq, après quelques emmerdeurs dans le rétroviseur, on a tout de même droit à ses humeurs. À cet âge-là, on rencontre souvent des blasés ou des vicelards, qui pensent que vous êtes revenue de tout, alors que vous êtes encore en route pour le grand Amour. On ne cesse pas d'aimer la plage à cause d'une piqûre de raie, même deux n'y font rien. Vous êtes romantique, vous voulez un Cupidon qui prenne le temps des fleurs, des murmures et des confidences. Un homme que vous croirez lorsqu'il vous affirmera, sans ciller, que l'Atlantique est sucré ; tout simplement parce que, dans les draps de Neptune, ses baisers seront de miel. Qui rêve vit ! Qui vit sans rêver meurt ! Bien rêver les choses vaut mieux que les vivre mal ! Et vivre bien les choses vaut bien le coup d'attendre. La patience n'existe pas, ce qu'on appelle ainsi n'est pas un temps mort, mais la durée d'un rêve de quelque chose, donc la chose en question est toujours présente autrement.

Alors que vous essayez de vous en aller, tout en réfléchissant à la chance de votre grand-mère, que vous n'aurez jamais, le gus fait une dizaine de pas avec vous et vous assène : *Alors, ce café ? Chez vous ou chez moi ?* Là, les gongs de Hongkong cognent vos tempes. Vous pivotez vers lui, vos pupilles jettent l'ancre au fond de ses yeux et vous déclarez : *J'adore ma grand-mère !* Votre vis-à-vis juge ces propos hors sujet, mais il est trop lâche pour l'énoncer. Interloqué, il bafouille : *Euh, oui, sans doute, enfin, je veux dire certainement, mais...* Là, vous l'interrompez sèchement : *Remerciez-la !* Le type cligne de l'œil, pas sûr d'avoir bien compris. *Pardon ?* Et vous videz enfin votre sac :

— *Oui, remerciez ma grand-mère ! Pendant tout ce temps où vous m'avez postillonné les restes de votre déjeuner au visage, c'est bien grâce à elle que je ne vous ai pas mis un pain dans la figure ! Vous allez rentrer entier, sachez que vous ne le devez ni à Bouddha, ni à Jésus, ni à Mahomet encore moins à Abraham, mais bien à ma grand-mère. Elle m'a appris qu'*une fille éduquée doit être douce et patiente. *C'est pourquoi j'ai supporté jusqu'ici votre présence*

exaspérante. Maintenant, ça suffit ! Avec vous, je ne partage que le célibat, pour le reste, je préfère encore rêver. Qui sait ?

Et la prof rêvait, mais le temps éventait ses espoirs. Depuis la mort de son voisin, elle évitait consciencieusement les hommes. Seul un collègue, qui avait depuis longtemps renoncé à la séduire, réussissait à lui faire accepter une invitation. Dans son établissement, qui lui était devenu hostile, le soutien de cet ancien soupirant prenait une dimension inestimable. Dans la salle des profs, cet homme était son radeau de sauvetage. Les raisons d'aimer ne s'inventent pas, elles s'imposent. Entre copines, on se dit tout et, quand on n'a plus de copine, la familiarité d'un visage déroule la bobine des confidences qu'on voudrait rembobiner après coup. Pour la prof de lettres, il était trop tard. Perdue dans ses pensées, sur un banc du parc, elle avait récité son journal intime à Betty.

La parole est un don, on ne la déterre pas comme une patate douce. La parole est un don, chacun donne de lui ce qu'il peut. La parole est un don, on la récolte comme la fleur de sel. Betty n'avait eu qu'à tendre l'oreille, à s'abstenir de poser des questions afin de ne pas éveiller l'autocensure de la pédagogue. Betty ne cherchait rien, elle reçut tout. Elle ne creusait pas, c'est la source qui coulait, spontanément, jusqu'à elle.

L'élu de la prof était un peu plus jeune qu'elle mais, contrairement aux idées reçues, c'était lui qui apprenait la vie à son aînée. Lui aussi avait connu l'attente d'une âme sœur après avoir goûté l'amertume de quelques désillusions. Il avait aimé cette collègue, puis s'en était détourné, découragé par ses rigidités d'*intello-écolo-bio*. Il avait ensuite mené son bateau, emprunté quelques sillages hasardeux, sans jamais se trouver à bon port. Maintenant qu'il était plus sûr de son cap, il était revenu vers elle comme on revient s'amarrer dans une crique tranquille, après avoir essuyé de violentes tempêtes. Comme elle, il avait des bleus à effacer et des joies à peindre. Comme elle, il apprenait à relativiser ses exigences, à se contenter de ce que la vie lui concédait. Il était enfin prêt à composer avec la personnalité complexe de sa collègue. Mais, loin de se laisser mener par le bout du nez, il savait faire valoir ses opinions en douceur et restait conscient de l'atout majeur que représentait sa jeunesse. Intelligent, il s'adressait au cœur et lorsque les mots venaient à lui manquer, il appelait quelques grands auteurs à la rescousse. Ainsi, après les rares discussions qui désaccordaient leur piano, quand la prof doutait de leur union ou s'arc-boutait sur les rigides principes de ses différents militantismes, il usait du silence comme d'une armure. Le soir, au coin de la cheminée, quand seuls le bois et le cœur des amants s'enflammaient, il lisait quelques vers magiques à sa dulcinée. Sur le ton de qui récite une prière, il avait une prédilection pour un recueil particulier de Paul Eluard. La prof avait fini sa confidence par une pudique citation du vers qui

l'avait le plus touchée dans ce poème : « Je t'aime pour ta sagesse qui n'est pas la mienne. »

Lorsque la prof se tut, ses yeux embués de larmes brillaient. En évoquant son tendre chevalier, elle avait perdu son ton sarcastique et son air supérieur. Tout en elle affichait la fragilité. Betty baissa les yeux et se perdit dans ses pensées : les hommes se doutent-ils du nombre de midinettes déguisées en guerrières ? La prof en était une. Sous la cellophane de ses abstractions philosophiques, il y avait un joli cœur de collégienne. Il fallait juste quelqu'un capable d'arracher à ses cordes sensibles des notes d'amour, pour la sortir, le week-end, des suites de Bach et la mener dans une suite d'hôtel. Elle n'était pas si difficile que ça ; simplement, en matière de relations humaines, son trop de raisonnement lui nuisait plus qu'il ne l'aidait. Car, si l'on n'a qu'une condescendance amusée pour la naïveté, la lucidité, elle, déstabilise et fait fuir. La carapace de la prof n'était pas celle de l'indifférence, mais celle dont se couvrent les personnes qui composent avec une trop grande sensibilité, capable de les détruire. Aimer, c'est abandonner son cou au sabre, mieux vaut tomber sur l'ange Gabriel. Aimer, c'est oublier les quatre points cardinaux, mieux vaut tomber sur un bon guide. En pleine romance avec son collègue, la prof ne craignait plus ses propres sentiments. *Eh oui, cette fois-ci, je me suis laissée embarquer ; nous deux, c'est du solide*, répétait-elle, comme pour s'en convaincre. Betty acquiesçait, elle savait qu'avec la traîtrise du temps toutes les barques finissent par prendre l'eau. Était-il plus supportable de se noyer seul ou à deux ? Elle préféra taire ses interrogations et se contenta d'apprécier la spontanéité des aveux : c'était une marque de confiance qui la flattait, même si elle n'en tirait aucun orgueil. Elle n'avait plus rien à imaginer à propos de cette étrange voisine. Celles qui ôtent le pagne privent de joie ceux qui prennent plaisir à deviner ce qui est dissimulé : le froissement des jupes est nettement plus tentant que les fesses à l'air. Repu, on se désintéresse du fumet. L'observation du quatrième étage manqua soudain de piquant. De la vie de la prof de lettres, Betty détenait maintenant les informations les plus intimes, elle n'avait plus grand-chose à découvrir. Inassouvi, notre besoin de garder la bonne distance.

XIII

Pendant plusieurs visites, les bouleversements intervenus dans la vie de la célibattante *intello-écolo-bio* alimentèrent les soliloques que Betty tenait vaillamment pour distraire une Félicité de moins en moins amusée par les turpitudes de ses ex-voisins. La doyenne restait souvent silencieuse. Alors, lassée par la tristesse de leurs retrouvailles, Betty reprit ses lectures, comme lors de ses premières visites. Mais Félicité manifesta très vite son agacement. Elle n'écoutait plus que sa voix intérieure, celle des autres la dérangeait, autant que son silence à elle perturbait son entourage. À moins qu'elle ne souffrît d'un mal inconnu, elle n'était pas malade. Le diagnostic du médecin de la résidence l'avait déclarée saine et même épargnée par les dégénérescences ordinaires de la vieillesse. Rassurée par la science, Betty admit son impuissance : elle ne savait plus que faire pour illuminer le regard de son amie. La vieille dame avait peut-être besoin de solitude pour se remettre du deuil de ses amis du deuxième étage, pour gérer la perte en elle-même, avant d'accepter de nouvelles réjouissances.

Désagréable, le sentiment de gêner, quand on nourrit le désir de se rendre utile. Mais Betty n'était pas vexée, simplement perplexe. Sa compréhension était généreuse et son cœur assez vaste pour encaisser toutes les humeurs de la doyenne. Elle patienterait, et dans ce dessein, elle jugea des vacances opportunes. Partir, se détacher de tout ce qui est familier, aller se perdre ailleurs, dans tout ce qui est autre. Partir, voilà ce qu'il fallait à Betty. Elle se le disait, dans le plaisir de la réflexion, mais elle mit plusieurs jours à s'en convaincre, avant d'annoncer son départ à Félicité. Quoiqu'elle aimât voyager, Betty devait chaque fois commencer par vaincre ses nombreuses appréhensions.

Betty se perdait. D'ailleurs, elle s'était toujours perdue. En promenade ou en voyage, elle oubliait les numéros et les noms de rues. Lorsqu'elle marchait, le hasard, par la grâce d'une musique ou la subtilité d'un jeu de couleurs, imprimait en elle des souvenirs indélébiles. Elle ne se servait presque jamais de cet appareil photo, en permanence au fond de son sac. Où et quand la meilleure lumière

s'offre-t-elle, pour le point de vue parfait ? Elle l'ignorait, mais ne cherchait pas. Elle était sûre que la ligne de fuite est plus intéressante que l'angle de tir. L'horizon happait son regard et n'avait point besoin d'interface.

Où se trouvait-elle ? Pourquoi s'y trouvait-elle ? Peu importait. Elle était de ceux qui attendent de chaque jour qu'il éclaire le chemin de la vie. Ses valises avaient grandi en même temps qu'elle, mais pas assez pour contenir ses rêves, qu'elle empilait depuis sa tendre enfance. Il aurait fallu toutes les sources du monde pour étancher sa soif de découvertes. La finesse de ses talons prouvait qu'elle ne cherchait aucune emprise sur le sol foulé. Elle ne se disait pas : *ceci est mon territoire*. Elle savait le point de départ de son voyage et se demandait secrètement jusqu'où ses pas voudraient bien la porter. À quoi servent les bornes, pour qui ose répondre à l'appel de l'horizon ? Attraction ! Et les humains affluent vers leurs semblables, comme les bras de mer se jettent dans l'océan. Attraction ! Il s'agit d'avancer, tout arrêt est mortel.

Betty aimait voyager. Elle ne voulait pas s'arrêter, mais, depuis quelque temps, elle préférait arpenter le monde, allongée sur son canapé ; observer ses voisins était devenu un passe-temps comme un autre. Un rayon de soleil ou un quartier de lune, entr'aperçu par un Velux, devenait une montgolfière, la transportant au gré de ses désirs. Lorsque la réalité interrompait son échappée imaginaire, un certain vocabulaire venait la harceler. Elle ne savait pas depuis quand l'obsession l'avait gagnée, mais elle n'arrivait plus à s'en défaire : toute idée de voyage la renvoyait à celle de la frontière ; or, dès qu'elle pensait *frontière*, elle ajoutait immédiatement *affront*. Et quand elle prononçait *affront*, elle visualisait *un front affreusement fermé*.

Alors, un jour, lorsqu'un ami l'entraîna dans une discussion à propos de la frontière, elle se demanda comment réagir. Devait-elle pendre cet ami par les pieds ? L'étouffer avant qu'il n'ait l'outrecuidance de répéter le mot maudit ? Lui enfoncer des aiguilles de couturière à toutes les extrémités du corps, afin de lui faire éprouver la douleur d'être circonscrit ? Elle se dit qu'une camisole de force ferait l'affaire et éviterait la saignée. Mais, parce que le mal fait à autrui ne soulage aucune peine, elle épargna l'ami et entreprit de lui raconter *sa* frontière :

La frontière, pire que le mur de Jéricho, c'est une bande de glaise gluante, où ton humanité humiliée trébuche, s'affaisse, s'enfonce, terrassée par le regard de l'Autre. Cet Autre, juge péremptoire, qui ne saurait dire pour qui et pour quoi il est devenu une partie de la grille.

Qui est-il ? Qui suis-je ou, plutôt, *que* suis-je, devant un homme, vigile au seuil de son pays ? Que pensait-il de sa fonction ? L'idée que je m'en faisais n'avait aucune importance, il n'avait pas besoin de moi pour savoir le goût de son pain. Il fallait se taire, attendre d'être interrogé avant de s'exprimer. Dans

certaines situations, le grognement humain étant aussi significatif que celui du bonobo, le langage devient superflu. Un signe de tête = avance et donne tes papiers. Puis, silence. Je le regardais ! Il scrutait les papiers. Au purgatoire, il détenait toutes les clefs. Si ce n'était pas le Paradis, l'Enfer serait à proximité. L'attente, ces minutes d'un silence étouffant, cette sérénité qui s'effrite, cette suée incongrue due au stress, cette peur enfantine qui, tout doucement mais inexorablement, s'empare de vous et transforme le sourire en rictus, est-ce donc cela, la frontière ? À Moins que ce ne soient ces paupières baissées, cette bouche hermétique avare de dialogue, ces sourcils qui régulièrement dessinaient l'accent circonflexe de *geôle* ou ces doigts désinvoltes qui maltraitaient le passeport ? Le temps est un mur, il est là pour borner tous les voyages. On attend. On ne peut qu'attendre. On a peu de courage, devant la maison d'autrui. On est humble, on se retient, on se fait violence, c'est insupportable.

Insupportable, cette façon d'être soumis à la volonté d'autrui. Il fallait attendre, le laisser mesurer sa part de puissance en ce bas monde. Il tenait son rôle, je subissais le mien, en feignant la détente. Qui était-il ? Peut-être un homme sujet aux éjaculations précoces, sinon comment expliquer son besoin de faire durer les choses ? Qui sommes-nous parmi les frontières ? Des piquets peut-être ? Des piquets parmi tant d'autres, car seuls les piquets n'ont rien à se dire lorsqu'ils se croisent. Silence. On attend. On attend toujours un passage.

D'un pays à l'autre, des hommes sont devenus des tamis retenant les grumeaux. Devant les grilles, les sas et les guichets, seules les frontières intangibles s'écroulent. En ouvrant le passeport, l'Autre accède à votre intimité. J'ignore pour quelle obscure raison il se mit à répéter machinalement ma date et mon lieu de naissance. Que signifiait cette date pour lui ? Se rendait-il compte du caractère gênant de cette proclamation ? Comment aurait-il réagi, si je lui avais dit que sa propre mère avait accouché de lui, à telle date, à tel endroit ? Je priai : pourvu que cette date de mon parachutage au monde lui évoquât un agréable souvenir. Amen. Il feuilletait encore le document. Le temps appartient à Dieu, dit-on, la patience à ses faibles créatures. J'ai vu Dieu à l'aéroport. On ne passe pas les frontières comme on pousse la porte de sa grand-mère. On les franchit sur ordre, avec soulagement. On voudrait fondre entre les interstices.

Liquidité ! Au fond de la houle, une sardine frétille, légère, entre les mailles du filet. Liquidité ! Nager, jusqu'au dernier souffle, comme un dauphin libre de traverser toutes les mers du monde. Liquidité ! Qu'on me lave des soupçons gravés sur ma peau. L'Atlantique couvre tant de boue et flatte le bleu du ciel, je voudrais qu'il emporte la tristesse des voyageurs. Liquidité ! Puisque la mer t'avale ou te jette sur la berge, enfermez-moi ou lâchez-moi ! Mon passeport a mal. Inassouvi, notre besoin de voyager librement.

Avant de rencontrer ces contrôles zélés, mon monde s'ouvrait à toutes les brises. Me parvenaient alors, du large, des parfums pour mes narines, des langues et des musiques dignes d'écoute. Parce que l'horizon est un amant poète, il m'avait promis un humour chair de vie, des goûts pour étonner mon palais, des personnages qui sortiraient des livres pour tenir leur rôle et autant de cultures s'offrant en cadeau aux curieux. Et voici l'horizon, zébré de barrières, les oiseaux libres s'y fracassent. Sans doute la loi de la gravité. Même Saint-Exupéry n'a pas survécu à son envol. Mais mon âme garde ses ailes et je vais casser la gueule à Newton, avant de m'écraser.

Arrimé au sol, le baobab garde ses bras ouverts à tous les vents, il est toujours possible de s'envoler. Prenons le vaisseau des arts, indomptable, il se déploie, abat les frontières et nous relie les uns aux autres. Attraction ! Nous irons toujours les uns vers les autres, les grilles de Ceuta et Melilla n'y changeront rien. Avant d'aller vers les pays lointains, ce sont eux qui viennent à nous. Il suffit, à ceux qui savent rêver, d'une musique, d'une chanson ou d'une lecture, pour traverser le monde.

Parfois, la nuit, quand les angoisses de voyages se dressent devant moi, une douce voix me parvient et fend les ténèbres, tel un phare ; au téléphone, elle me demande : *Et ton dernier voyage, ça s'est bien passé ?* Et parce que cette voix ravive ce que les contrôleurs ne peuvent éteindre en moi, je réponds toujours : *Oui, ça s'est très bien passé.* À force, je finis par y croire et ça me donne le courage de préparer le voyage suivant. Il s'agit d'avancer, de rester curieux, d'avoir soif du monde, tout arrêt est mortel. Je continue mes pérégrinations et, pour avoir souvent écouté Gabin chanter : *Quand j'étais gosse/ haut comme trois pommes/je disais/je sais/je sais...*, je sais, maintenant, qu'on ne sait jamais où se situent les frontières de notre destin. Mais je sais aussi que je n'aime pas les contrôleurs indélicats aux frontières, ils transforment en amertume tout l'amour qu'on destinait à leur pays.

Malgré le souvenir tenace de certaines mésaventures, Betty avait pris la ferme décision de partir en vacances ; une fois encore, elle allait braver les frontières. Pour dissiper ses derniers doutes, elle se répétait les mêmes arguments : avant la quiétude du cercueil, il nous faudra toujours exposer notre peau aux brûlures de la vie, c'est à ce prix que nous survivons. Partir, ce mot recouvre tant de choses qu'on ne peut y renoncer sans mutiler sa vie. Partir, c'est l'aube de toutes les espérances. Partir, si cela veut dire s'éloigner, c'est aussi se sauver et, parfois, l'espoir de revenir grandi. Betty ne partait pas loin de Félicité, elle partait s'aérer la tête pour mieux la retrouver. Elle allait chercher le chemin qui mène à l'indéfectible lien entre les humains, ce dénominateur commun qui ne se révèle pas malgré nos différences, mais bien grâce à elles. Pour ses vacances,

Betty partait loin, très loin, car au-delà des kilomètres, elle avait une langue à franchir pour entrer dans une culture étrangère. Mais, vu autrement, Betty allait très près, car la découverte des autres la renverrait immanquablement à elle-même. Combien de kilomètres nous séparent de nous-mêmes ? *Même en se rendant au bout du monde, on ne fait que marcher vers soi*, lui avait dit sa grand-mère, lorsqu'elle avait décidé d'aller vivre loin de sa terre natale. Elle avait mis du temps à comprendre. Maintenant, elle voulait savoir comment Félicité prendrait leur petite séparation.

— Je pars, demain, lui annonça-t-elle, devant une tasse de thé.

La dame eut un léger sursaut : visiblement, elle n'attendait pas une telle nouvelle.

— Je pars seulement quelques jours, en vacances.

La doyenne la regarda longuement, sans broncher.

— Je ne pars pas trop longtemps, mais je pars très loin, j'ai besoin de m'évader un peu, se justifia Betty.

La vieille dame hoqueta un rire et rétorqua :

— On ne part jamais loin, jamais assez loin pour tout laisser derrière soi. Tu ne trouveras que toi-même, au bout de ton chemin. Inassouvi, notre besoin d'échapper à nous-mêmes !

— Ah, enfin, vous me parlez ! Quand même, il était temps. Je crois comprendre ce regard inquiet : vous ne voulez pas que j'y aille, n'est-ce pas ? Ben, si vous le désirez, je veux bien reporter mon voyage, à condition que vous sortiez de votre mutisme quand je viendrai vous voir.

— Oh non, petite, vous n'y êtes pas du tout. Partez ! Je ne veux pas vous retenir égoïstement. Partez et revenez, c'est la meilleure façon de grandir. Surtout, ne vous en faites pas pour moi. À mon âge, il est sage de savoir attendre, mais au vôtre, il est conseillé d'obéir aux ailes du cœur. Moi, je n'ai pas su le faire, mais sans quitter ma ville, de toute ma vie, je crois avoir tout vu. Profitez bien de ce voyage. Allez, vos valises ne se feront pas toutes seules. Au revoir !

Betty, étonnée mais souriante, se leva et obéit. Il est des circonstances où seuls les gestes répondent à la parole. Entre elle et Félicité, une onde de tendresse exprimait tous les non-dits : est-ce qu'on se reverra ? Oui, peut-être ? Peut-être pas ? Et zut ! Pourquoi tergiverser, quand la vie, elle, ne connaît aucune pause. Allez, circulez ! Il y a le monde à voir. Betty n'était pas qu'une fille en visite, une silhouette découpée sur le gris des murs. Elle était une flamme d'hiver dans la maison de retraite, un soleil d'automne dans la vie de Félicité. Le vent du crépuscule souffla. Plus rien, juste une fraîcheur qui longeait les joues

humides de la doyenne. Dans les ténèbres du blues, on a tant besoin de lumière, mais qui empêchera la nuit de tomber ?

— Oh, mais ne vous mettez pas dans cet état, madame, lança l'aide-soignante, qui était entrée, après deux brefs coups sur la porte restés sans réponse ; elle vous reviendra bientôt, votre Betty.

— Il faut qu'elle vive, cette pauvre petite, renifla Félicité. Elle sourit tout le temps, mais, en dehors de sa gentillesse, qu'y a-t-il derrière son sourire ? Rendez-vous compte, elle sait tout de moi, elle se soucie de moi, elle me soutient, elle donne de sa personne sans y être obligée. Et moi, je ne sais rien d'elle, je ne l'ai jamais interrogée, j'ai été égoïste. Mais qui est-elle vraiment, cette petite Betty ? Sans doute la petite fille que je n'espérais pas, mais encore ?

— Vous le lui demanderez à son retour, hein ? Alors, vous ne voulez pas descendre pour le dîner ? Ça vous changerait pourtant les idées. Non ? Bon, d'accord, je vous monte un plateau.

— Il faut qu'elle vive, cette petite, pas seulement pour les autres, mais aussi pour elle-même. Il faudra le lui dire. Vous m'entendez ? Il faut qu'elle vive. Oui, il faut qu'elle vive, cette petite, répétait Félicité.

Inassouvi, notre besoin de percer le mystère de celui qui s'en va. Inassouvie, la curiosité tardive.

XIV

Rituel ! Le naître et le mourir, une valse à deux temps. Rituel ! Le temps ne s'épargne pas, il coule, comme l'Atlantique, et ne tient pas dans un flacon. Rituel ! La sérénité offerte par l'habitude. Rituel ! Parce que les cris incessants s'entendent comme une musique lointaine. Rituel ! Le chaos du monde coulé sous les vagues de la routine. Rituel ! Parce que les pas prennent de l'assurance dans la répétition. Rituel ! À la maison de retraite, tout n'était que rituel, nul n'écoutait plus les gémissements devenus des bruits de fond, rythmant l'absurde roulis du quotidien. Chacun était tel qu'il était, là où il était, comme il était la veille, l'avant-veille et tous les autres jours de l'année.

Lorsque Betty pénétra dans la salle de séjour de la maison de retraite, son cœur se serra. Depuis sa dernière visite, qui datait déjà de trois semaines, les pensionnaires semblaient n'avoir pas quitté leur position. Rentrée rayonnante de ses vacances, le contraste entre son allure et ces physiques rabougris se prolongeait jusqu'en son for intérieur. Son port de tête se modifia, d'instinct. Humble. On se sent coupable de son bien-être quand tous les autres, autour de soi, ont l'air d'aller si mal. À son *bonjour,* certains ne réagirent pas, d'autres répondirent d'une voix lasse et chevrotante, octaves moribondes arrachées à la résignation. On la regardait, des regards à la fois pesants et lointains. Elle s'interrogeait : les doyens lui en voulaient-ils de s'être si longtemps absentée, après les avoir habitués à sa présence, après avoir engrangé leurs souvenirs jusqu'alors si jalousement gardés ? D'où venait leur distance ? Pourquoi ces regards appuyés ? Mal à l'aise, elle fit de timides sourires et demanda, perplexe :

— Que se passe-t-il ici ?

Personne ne répondit. La pièce semblait peuplée de momies du Taklamakan qui auraient gardé leurs yeux ouverts pour accuser le monde. Une porte s'ouvrit, l'aide-soignante apparut, déposa le plateau qu'elle tenait sur une table et vint vers Betty, en s'écriant :

— Oh, ma pauvre ! Venez avec moi, venez.

Les deux femmes se connaissaient bien maintenant. Ce fut la main sur l'épaule que l'employée entraîna Betty vers une pièce à l'entrée du couloir, une chambre sobrement aménagée, où certains pensionnaires accueillaient occasionnellement leurs proches qui venaient de loin.

— Mais enfin, que se passe-t-il ici, dites-moi ? s'impatienta Betty, à peine dans la pièce. Où est Félicité ? Elle refuse toujours de sortir de sa chambre ?

L'aide-soignante la fit asseoir sur le lit, tira une chaise, s'installa en face d'elle, lui attrapa les poignets et annonça, contrite.

— Je suis sincèrement désolée, elle est, euh... Elle nous a quittés, il y a tout juste une semaine. J'ai pensé à vous, ça m'a fait mal au cœur. Courage, attendez, je vous apporte un verre d'eau.

Lorsque l'aide-soignante traversa la salle de séjour – dans un sens, puis dans l'autre –, on la regarda comme un croque-mort. Pour donner cette nouvelle lugubre à la douce Betty, tous comptaient sur elle, c'était un accord tacite.

— Tenez, buvez. Vous savez, elle n'a pas souffert, même pas une grippe. Un matin, je suis montée dans sa chambre, avec son plateau du petit déjeuner – comme vous le savez, elle ne voulait plus descendre manger avec les autres –, sa porte n'était pas fermée à clef, je suis rentrée, elle était là, couchée. Vous savez, je m'étais attachée à elle, moi aussi, malgré son caractère de cochon, comme vous disiez. Elle semblait encore endormie ; je me suis dit que, pour une fois, elle faisait une grasse matinée. Je suis repartie sur la pointe des pieds, avec le plateau. Une heure plus tard, je suis remontée la voir. Elle était toujours là, couchée, dans la même position. J'ai ouvert la fenêtre ; il faisait beau, un rayon de soleil balaya son visage, un visage reposé, paisible. Je l'ai appelée plusieurs fois ; rien. Alors, j'ai essayé de la secouer un peu, mais son bras, comme tout le reste de son corps, était raide et froid. On a fait venir le médecin, il a confirmé ce que je craignais : madame était partie, morte, en silence, toute seule. On a prévenu sa famille.

Betty eut du mal à endiguer ses larmes. Elle pensait à la disparue. Elle se souvenait des débuts laborieux de leur rencontre, l'absence inquiétante, les timides retrouvailles, l'humeur massacrante de la dame, les discussions de plus en plus joyeuses, et enfin le coup de massue, la mort des voisins du deuxième étage, l'irréversible déclin moral qui avait entraîné, petit à petit, Félicité vers un univers de moins en moins accessible. On n'était pas sur le Mékong ni sur le fleuve Sénégal, encore moins sur le Nil, c'était la vie qui coulait, s'écoulait, lentement, hors de toute emprise. Dans le cœur de Betty, une digue se brisa. Les mouchoirs que lui tendait l'aide-soignante ne pouvaient rien contre son chagrin. La pudeur n'y changeait rien non plus. Et puis les larmes sont irrévérencieuses, mais peut-être qu'elles déferlaient, secourables, pour rafraîchir son visage saisi

par tant de douleur. Betty ruminait et plus elle ruminait, plus elle pleurait : que leurs épaules soient larges ou pas, ceux qui restent porteront toujours le fardeau de la perte et des regrets.

De tout le compte rendu de l'aide-soignante, Betty n'avait retenu qu'une phrase : *Madame était partie, morte, en silence, toute seule.* C'était pour éviter cela qu'elle revenait sans cesse la voir, depuis qu'elle l'avait retrouvée dans ce lieu, ce pays d'où nul ne revient, pompeusement appelé *Résidence du troisième âge*. Derrière ses visites, ses lectures, ses fromages, ses kugelhofs et même lorsqu'elle lui racontait le banal quotidien de leur quartier, elle n'avait qu'un seul objectif : empêcher à la mort d'arriver incognito, d'opérer en lâche, seule avec sa proie. Accompagner Félicité, jusqu'au bout du bout de tout, elle s'y était préparée. Non qu'elle fût fascinée par les fins de bals, mais elle mesurait combien les sorties de piste pouvaient s'avérer chancelantes, même pour les meilleures danseuses. Avec la vie, Félicité avait effectué, courageusement, d'innombrables entrechats ; mais pour la dernière pirouette, Betty entendait lui tenir la main, jusqu'à la fin du vertige. La malchance l'avait voulu autrement. Inassouvi, parfois, notre désir d'être là au bon moment. Si la volonté est certaine, son accomplissement demeure aussi aléatoire qu'un jeu de dés. Vains, les rendez-vous que nous voudrions imposer aux événements. La faucheuse ne respecte aucun agenda : sournoise, elle frappe à sa guise, au hasard. Mais, pour Betty, ce hasard-ci ne signifiait pas temps mort, mais correspondait à des vacances qu'elle ne se pardonnait pas. Si Félicité s'était éclipsée, dans son dos, au sortir d'une visite ou parce qu'elle aurait été clouée dans son lit par une maladie ou un accident, elle ne se serait pas sentie coupable. Mais là, d'avoir fait faux bond en cet instant décisif, parce qu'au même moment elle se prélassait dans la magnifique campagne autrichienne lui était intolérable. Pendant qu'elle flânait dans les ruelles fleuries de Söchau, se dandinant jusqu'aux champs, alors même qu'elle coulait des jours paisibles et savourait l'hospitalité des habitants de cette bourgade tranquille, son amie vivait ses dernières heures, dans cette maison de retraite où le gris des murs bouche l'horizon et prend les âmes en otage. Combien de temps l'âme de Félicité avait-elle cogné aux parois de son monde restreint, avant de réussir une percée et de s'envoler vers le ciel, vers son Antoine ? *Il faisait beau*, *ce jour-là*, avait dit l'aide-soignante, comme si ça pouvait la consoler. À quoi sert le soleil, pour ceux qui ont les paupières à jamais closes ?

— *Il faut vivre ! Pas seulement pour les autres, pour vous aussi*. Ce sont ses mots à elle, elle tenait à ce que je vous le dise, confia l'aide-soignante à Betty, en la raccompagnant. Sur le coup, je n'avais pas vraiment compris, maintenant, je

sais qu'il s'agissait là de ses mots d'adieu pour vous et pour nous tous, d'ailleurs. Il faut vivre !

— Oui, merci, au revoir, souffla Betty, qui se demandait ce que signifiait vraiment ce mot *vivre*, répété dans toutes les circonstances ; peut-être un condiment étrange, indispensable à toutes les sauces, mais qui ne révèle sa saveur qu'au contact d'autres épices. Elle y réfléchirait, puisque c'est ce que Félicité avait souhaité lui laisser. Comme elle s'éloignait, l'aide-soignante fit quelques pas vers elle et lui dit :

— On pourrait se revoir, si vous le voulez bien. J'ai enfin quitté mon mari ; et les adolescents, vous savez ce que c'est, les miens m'abandonnent souvent pour aller avec leurs camarades. Alors, si ça vous dit, nous pourrions nous faire des sorties entre filles, ça peut être sympa, ça nous changerait les idées. Hein, qu'en dites-vous ?

— Oui, pourquoi pas ? Oui, d'accord, au revoir et merci.

Betty s'en alla, songeuse. Vivre ? C'était peut-être ça, vivre : grandir, se marier pour le meilleur, divorcer pour éviter le pire ; lutter pour élever ses enfants, les voir s'éloigner, peu à peu, trouver des dérivatifs à la solitude, se voir vieillir, dépouillé de ses attraits, puis, un jour, mourir sans grand bruit, partir comme une cendre emportée un soir de mousson et ne laisser aucun nœud sur la ligne de la vie qui continue de courir, indifférente, dans d'autres mains qui, elles aussi, finiront par lâcher prise. Oui, vivre, c'était peut-être cette absurdité-là ou bien autre chose. Mais quoi ? Inassouvi, notre besoin d'emprise sur cette anguille de vie.

XV

Son amitié avec Félicité, Betty l'avait patiemment tissée et s'y était coulée, comme dans une couette de tendresse. Maintenant, elle avait froid. Sa satisfaction n'avait été qu'une douce aînée de l'inassouvi. Jusqu'où avait-elle rêvé d'aller avec Félicité ? Jusqu'au bout, pensait-elle. Mais au bout de quoi ? Au fond d'elle, elle se disait qu'il n'y avait pas d'aboutissement, seulement des recommencements, puisque l'inassouvi dissémine ses trous en nous. Elle ne se consolait pas, pourtant il lui fallait, tôt ou tard, accepter les choses telles qu'elles étaient, puisqu'elle n'y pouvait rien. Elle devait se faire une raison.

Des vagues de réflexions la submergeaient : que seraient nos rêves, nos espoirs, nos aspirations, sans ces pertes, ces manques, ces béances que nous cherchons à boucher, durant toute une vie ? L'inassouvi, maître de ballet, nous saisit, d'autorité. Pirouettes ou pas de deux, la cadence nous étant imposée, il s'agit de danser nos rages comme nos joies. Bon gré mal gré, il faut le temps qu'il faut pour voir la neige fondre et fouler à nouveau l'herbe du printemps. Un rêve ne s'accomplit que pour nous laisser dans l'urgence d'en former un autre. Chaque objectif touché devient ainsi un point de départ. Vu autrement, le bout de la rue est aussi son début. L'inassouvi, surgi de nulle part, nous surprend partout, à tout moment, et creuse son cratère en nous. Aboutissement ? Où et comment ? Peu importe, puisque la ligne continue. Betty se raisonnait du mieux qu'elle pouvait, mais tout la ramenait à Félicité : ce balcon qu'elle voyait de sa fenêtre, les kugelhofs chez la boulangère, les horaires de ses visites, les vieilles dames qu'elle croisait parfois, tout. Pourquoi n'arrivait-elle pas à passer le cap ?

Il était cinq heures du matin et Betty monologuait. À cette heure où toutes les fenêtres de sa rue étaient obstinément closes, elle ne dormait pas, elle ne dormirait pas. Depuis le décès de Félicité, elle se posait des questions qui gâchaient son sommeil. Si l'agitation de la journée l'en distrayait un peu, le calme de la nuit l'y replongeait. Alors elle les affrontait et hasardait des réponses. Quand elle ne trouvait plus rien pour se rassurer, elle se mettait à

marmonner et finissait par claironner. Une pensée coriace devenait son adversaire de lutte, mettait ses nerfs à vif, mais elle s'acharnait à l'examiner, à détailler son contenu. Dans son arène mentale, elle tenait à rester debout. Si les diseuses de bonne aventure dénichent des vérités dans les viscères de poulet, pourquoi ne trouverait-elle pas une vérité secourable en traçant des diagonales dans son propre cerveau ? Qui sait le prix d'une idée, surtout celle qui apaiserait l'angoisse de vivre ? Betty savait que la somme de ses nuits d'insomnie ne suffirait pas. Un éboulement, un séisme intérieur ravageait son âme.

Félicité n'avait pas tort : même si son sourire semblait assez large pour gober tout le bonheur du monde, Betty avait toujours porté au cœur de toutes ses joies trop de mélancolie pour s'abandonner à l'euphorie. Rassurés par ses plaisanteries et encouragés par l'évidence de son sourire, ceux qui avaient l'occasion et la bonté de se réjouir pour elle cédaient d'abord à l'exaltation, avant de la trouver rabat-joie, dégrisés par sa manière de rester placide. Depuis l'enfance, elle n'avait cessé de prendre en compte les manques cachés derrière chaque accomplissement, tous ces désirs insatisfaits, masqués par des réussites qui réjouissent sur le moment mais ne ferment aucune plaie. Ce n'était pas de l'insatisfaction, encore moins de la frustration, juste la conscience aiguë que tout plein remplit un vide et, pire, certains vides ne se remplissent jamais.

Betty souriait, parce qu'on n'a pas assez de larmes pour tous les pleurs qui seraient justifiables et légitimes. Elle souriait, parce que ceux qui consolent ont parfois plus de raisons de pleurer. Elle souriait, pour disculper ceux qui n'ont pas le temps ou le talent de consoler. Elle souriait, parce qu'elle voulait rassurer ceux qu'elle aimait. Pour eux, elle ne voulait que la sérénité d'une amitié sans fardeau. Elle souriait, parce que le sourire s'épanouit en public tandis que les pleurs s'accommodent de la solitude. *Elle sourit toujours*, disaient ceux qui ne se doutaient pas qu'elle pleurait en chambre et souriait en société. Chaque sourire de Betty était une borne plantée pour délimiter l'intimité. Alors, pour comprendre la mélancolie qui s'infiltrait dans toutes ses joies, il fallait percevoir les soupirs de l'inassouvi. On fait souvent semblant d'être rassasié de toutes ses faims. Ça va ? Oui, ça va. Bien sûr, comme le générique mielleux d'un film, trop beau pour être vrai, ces deux phrases ont fini par rendre les contacts humains imperméables. Été comme hiver, on se promène en ciré. Évidemment, on a tous pied dans l'océan. Tout va bien ! Mais, parfois, un instant d'ennui vous rappelle qu'il vous manque quelqu'un ou quelque chose. On balaie, on astique, on range, on chasse le cafard ; on voudrait mettre le blues dans un placard. Puis ces babioles, traces de joies éphémères, qu'on se met soudain à fracasser sans raison, on va les flanquer dans ce tiroir toujours fermé. Et patatras ! Ce tiroir, il ne fallait pas l'ouvrir : une simple photo jaunie vous attrape le poignet et vous colle un

pan de votre histoire dans la figure. Le blues que vous essayiez de fourguer dans une armoire déborde de partout et prend ses quartiers chez vous, à cause d'une photo émiettée devenue relique. Ce n'est plus un bout de papier, mais un parchemin sacré que vous scrutez, palpez, frottez au cœur, avec l'étrange sensation d'étreindre un fantôme. Soudain, ce bout de papier, bout de quelqu'un, qui a survécu à tous les voyages, à tous les déménagements, s'anime et mue votre ennui en méditation. Le silence, dès lors, n'est plus signe de désœuvrement, mais de recueillement. J'y étais, j'y suis. On voudrait l'amnésie, à défaut d'une folie salutaire. Rien à faire, réminiscence, l'oubli ne se décrète point. Betty réfléchissait, elle souffrait. Pourquoi avait-elle ressorti ses anciennes photos, en ce moment précis où elle souhaitait, plus que tout, éviter les affres de la nostalgie ?

J'en ai assez, je vais me faire un bol de lait chaud et aller me coucher, se dit-elle, en se précipitant dans sa cuisine. Sa bonne résolution fut de courte durée. Elle avala son breuvage et se jeta sur son lit. Mais ses pensées lui commandèrent aussitôt un demi-litre de thé, de quoi veiller la nuit entière. Elle voulait penser à Félicité comme on convoque un doux souvenir ; mais dès qu'elle baissait les paupières, une petite fille s'invitait dans ses songes et, soudain, elle perdait sa force et son courage d'adulte. En bonne cartésienne, elle disséqua la question qui l'obsédait, la subdivisa en autant de parcelles possibles. Pourquoi la perte de Félicité l'avait-elle si violemment secouée ? L'attachement ? Oui, mais elle l'a rencontrée à un âge où l'automne rend l'adieu prévisible. La culpabilité de son absence ? Félicité l'avait plus qu'encouragée à partir en vacances. La frustration ? Elle avait dépassé l'âge de se rouler par terre pour un conte qui finit mal. Alors, pourquoi ne se remettait-elle pas ? Comme l'analyse minutieuse ne suffisait plus à calmer son esprit, elle céda à l'ardeur de son imagination. *Une question qui se ramifie et ne souffre aucune réponse lapidaire, c'est une liane folle dans la tête, seule l'écriture pourra m'en délivrer*, songea-t-elle.

Ce fut donc tout naturellement qu'elle s'installa devant son ordinateur, avec sa tasse de thé. Elle venait de se prendre elle-même en otage ! Combien de temps cela allait-il encore durer ? Combien d'invitations allait-elle encore devoir refuser, avant de finir son texte ? Combien de rancœurs allait-elle encore susciter malgré elle ? Eh bien, tant pis ! L'écriture était son seul maître ! Écrire, encore et toujours. Une façon de mettre de l'ordre, de nettoyer là où le détergent ne sert à rien. Chacun fait son ménage comme il peut. À partir de ce moment-là, Betty plongea dans l'encre de sa plume ; elle n'en sortait que pour massacrer son clavier. Son esprit naviguait, voguait, glissait dans ces creux qui donnent de l'envergure aux vagues. La terre tournait, la fuite des heures ne signifiait plus

rien pour elle. Une nuit n'est une nuit que pour ceux qui la prennent pour telle. Il y a tant de jours que nous ne vivons pas. Ces jours que nous occupons à négocier avec nos fantômes le droit de vivre.

Betty n'aimait pas s'épuiser à ruminer son passé. Lorsqu'il lui arrivait de réfléchir à certains événements clefs de sa vie, ce n'était que pour mieux appréhender son présent. Sans pleurer sur son sort, qui n'était pas pire qu'un autre, elle aimait s'interroger, suivre les pensées qui s'imposaient à son esprit pour voir d'où elles lui venaient. Elle voulait faire demi-tour, revoir les sillages qu'elle avait abandonnés ou à peine empruntés. Comme un limier rebrousserait chemin pour s'assurer de n'avoir pas perdu des indices en route, Betty se promettait de ne négliger aucune piste. Il est parfois instructif de refaire le parcours, pas celui où poussent les fleurs, mais celui laissé aux ronces de l'échec, de la perte, de l'inassouvi. Betty fouillait, écrivait, elle ne faisait plus que cela, elle ne savait plus faire que cela. Ce n'était pas une volonté de sa part, ce qui tambourinait en elle devait sortir et la faisait vibrer tout entière. Rivée à son bureau, son cœur rythmait les marées de ses émotions. Si c'était ça, vivre, vivre, c'était tanguer, du présent au passé, d'une rive à l'autre, livrée à la brise comme à la houle. Les phares, on les devine plus qu'on ne les voit. Écrire, c'est dormir moins bien que les autres et être assez maso pour se dévaster l'âme, comme on essouche une plantation. Inassouvi, notre besoin d'une jachère.

Le visage sur la photo avait perdu sa lumière et la netteté de ses contours. Mais en fermant les yeux, elle le voyait intact, dans sa mémoire. Elle n'avait pas besoin de la précision des traits pour revivre l'histoire. Sous les strates d'années, les sentiments n'attendaient qu'un souffle pour s'enflammer. Betty souffla un prénom sur la photo, comme on psalmodie une prière, et une jeune fille se dressa devant elle. Ce visage, celui de sa camarade de classe de l'école primaire, elle n'avait jamais oublié le prénom qui allait avec. Camarade, ce mot portait comme une carence en lui, intolérable pour Betty. Sur la photo, il y avait plus qu'une camarade de classe. C'était son amie, sa toute première grande amie, celle avec qui elle s'en allait, déjouant la vigilance des adultes, cueillir des mangues vertes, supposées donner la colique. Des coliques, elles n'en avaient pas après leurs escapades de maraudeuses. Protégées par leur innocence, elles ne manquaient jamais l'occasion de recommencer. Selon les liens séculaires alors incontournables au village, on tissait naturellement ses amitiés dans le cousinage. Ainsi, sa camarade, surnommée affectueusement Mba Gnima, était la fille d'une cousine de la grand-mère de Betty. Pour ceux qui vont trouver ce lien complexe, une petite précision : là-bas, l'arbre généalogique pousse dans la mémoire et non sur du papier. Aux yeux des deux fillettes, les choses étaient d'une flagrante évidence. Vivant dans le même quartier, Mbine Mâk, elles

avaient grandi dans la proximité quasi quotidienne de leur mère et grand-mère. Comme elles avaient le même âge, chacune avait vu ses dents tomber dans le regard de l'autre. C'était l'âge où la hiérarchie des relations sociales s'établit d'elle-même. Est-ce que Mba Gnima préférait Betty aux autres ? Est-ce qu'elle était la meilleure amie de Betty ? Elles n'en discutaient pas, puisqu'elles vivaient les choses telles quelles. Et les choses étaient telles que les deux petites furent inséparables. Les jours sans école, elles n'en décidaient jamais, mais elles se retrouvaient immanquablement à jouer l'une chez l'autre. La maman qui ne voyait pas sa petite savait où la chercher et, souvent, ne s'en donnait même plus la peine, rassurée de la savoir sous un toit fiable. Mba Gnima était longiligne, un visage d'une douceur à vous donner envie d'être sa sœur et un sourire qui désarmait l'instituteur lorsqu'elle ne savait pas sa table de multiplication. En bonne santé, mais frêle, Mba Gnima avait quelque chose dans la voix et dans le regard qui vous ôtait toute colère à son égard. Des chamailleries enfantines, elles en avaient avec les autres, jamais entre elles.

Les années 70, c'était le bonheur ; après, Betty était devenue grande, c'est-à-dire mélancolique. En ces années 70, la vie était grave pour beaucoup, pas pour Betty et son amie. La jeunesse américaine manifestait contre la guerre au Viêtnam, les adultes manquaient déjà de poésie, le président Nixon envoyait ses policiers mater les étudiants de Kent State University. Le monde avait une colique, pas les deux amies. 1973, le choc pétrolier ne changea rien à leur quotidien : au village, c'était l'écologie avant l'heure, les mamans cuisinaient et éclairaient à l'huile de palme. Les deux copines n'avaient nul besoin de l'or noir pour jouer à la princesse. La chute de leurs dents de lait ouvrit le passage aux années 80. Elles avaient la souplesse de leurs jeunes os, faisaient les acrobates, mangeaient des mangues vertes et, quand les adultes travaillaient, elles avalaient des tasses d'une eau insalubre, en barbotant dans les rizières ou au lac Nguidna, sans jamais tomber malades. À la même époque, on leur apprit, en classe, une chanson qui parlait de canards : *Les petits canards/Ils vont, les petits canards/Barboteurs et frétillards/Heureux de retrouver l'eau claire...* Betty avait oublié la suite, mais elle se souvenait qu'elles prenaient cette chanson pour leur et la chantaient à tue-tête, en se jetant dans le lac ou en courant sous la pluie. Leurs années passaient, douces comme une averse d'août au cœur du Sahel. 1978, on parlait encore de la guerre, elles entendaient seulement le mot Viêtnam, quand les parents écoutaient la radio. Elles n'y comprenaient rien et préféraient la musique de Samba Djabaré Samb qui précédait les infos. Le dimanche, elles se déguisaient en dryankés – ces belles dames sénégalaises distinguées par leur coquetterie –, et chantaient du Yandé Codou, du Khady Diouf ou du Médina Sabah, selon les dédicaces diffusées à la radio. Elles se prenaient pour des

grandes, mais avaient la responsabilité de leurs dix ans. L'Amérique, le Viêtnam, c'était loin de leurs rêves et de leurs cocotiers. À dix ans, on prête ses jouets, on donne ses dessins, on partage un beignet mais pas le sort de l'humanité. À dix ans, elles partageaient avec les Vietnamiens un amour immodéré du riz, c'est tout. À dix ans, la puissance américaine, elles s'en moquaient comme de la bombe atomique. À dix ans, on n'a pas la générosité des idéologies, on aime sa famille, ses amis et le village natal reste le centre du monde, selon le conteur. À dix ans, on se fiche du bon Dieu et de la géopolitique, on a une baguette magique pour dessiner un monde parfait où nul ne pleure. À dix ans, Betty et Mba Gnima grandissaient, apprenaient, jouaient et rêvaient ensemble.

« Quand nous nous marierons, nos maris seront amis. Ah oui ! Je t'aiderai à choisir ta robe de mariée et tu m'aideras à choisir la mienne. Oui, d'accord, et quand j'aurai une fille je l'appellerai comme toi. Et si ton mari n'est pas d'accord ? Mais si, il sera d'accord. Moi aussi, j'appellerai ma fille comme toi. Et si tu as un garçon ? Ben, il épousera ta fille. Et tu l'appelleras comment, ton garçon ? Ah, je n'en sais rien, toi, avec tes drôles de questions. Tiens, je vais l'appeler *Le petit prince*, parce que j'aime bien. Mais non, ce n'est pas un prénom ça... Oui, mais c'est un garçon, un gentil garçon... »

Elles finissaient par rire de la naïveté de leurs rêves. Puis la douceur de l'amitié les embarquait vers d'autres pactes signés par la poésie qui illuminait leurs yeux. La réalité du monde ne troublait pas encore leur regard d'enfants. Elles flottaient sur les jours, glissaient sur les saisons, prenaient tous ceux qui étaient âgés de plus de vingt ans pour des vieux. *Quand nous nous marierons*... elles disaient ça, comme qui dirait : *Quand nous irons en vacances sur la lune*. Elles avaient la certitude de devoir tenir une éternité avant de récolter les belles fleurs qui germaient dans leur imagination. L'enfance, c'était leur amitié muée en gémellité. L'enfance, c'était le temps des rêves. L'enfance, c'était l'attente. L'enfance, c'était la patience. L'enfance, c'était surtout l'optimisme.

Elles auraient aimé pêcher les années à la ligne afin d'incarner au plus vite les grandes dames de leurs jeux. Entre leurs deux maisons, du village au lac Nguidna, où elles allaient se baigner, elles raccourcissaient les distances, parcourant déjà le monde en imagination. Certaines fois, elles avaient fait Niodior-Dakar en un quart d'heure ; d'autres fois, c'était Thiès-Saint-Louis, quand ce n'était pas Dakar-Paris. Paris, qu'elles ne savaient pas encore situer exactement sur le globe terrestre de l'instituteur, leur semblait plus original, dans leur jeu, que Banjul ou Sokone, des villes qu'elles connaissaient déjà, chacune y ayant accompagné, au moins une fois, sa Nakony (maman chérie). Ces voyages, effectués en petites villageoises ébahies, elles se les racontaient souvent et, à force, ils étaient devenus des expéditions féeriques. Quelle malheureuse lucidité

vient dissiper la poésie de l'enfance, ce regard avide et bienveillant, capable de transformer une pauvre ville désolée du Tiers-Monde en septième merveille de l'univers ? Cette lucidité, l'attrape-t-on comme une maladie, le jour où on accuse sa première perte d'illusion ? Le jour où la première tragédie s'invite dans votre cœur d'enfant ? Le jour où, pour la première fois, un adulte vous dit en pleurant : *Ne t'inquiète pas, ce n'est rien, ça va passer.* Ce jour-là, on devine que les choses ne passeront plus jamais comme avant. Pire, elles se passent plus qu'elles ne passent. Soudain, elles gagnent en gravité ce qu'elles perdent en poésie. Un tel jour s'était abattu sur les jeunes épaules de Betty. Elle comprit aussitôt que de la maison de Mba Gnima à la sienne, ce n'était pas Niodior-Dakar ni Thiès-Saint-Louis, encore moins Dakar-Paris, c'était l'éternité d'une peine. Elle comprit que les mangues vertes pouvaient bel et bien donner des coliques car, désormais, leur simple vue lui tordrait l'estomac.

Ce fut un jour aux heures épaisses et stagnantes ; un jour au souffle ardent ; un jour ensoleillé ; un jour d'une beauté trompeuse ; un jour, qui vous chauffe les joues et vous brûle le cœur. Un jour, qui vous crève les yeux de sa cruelle lumière. Un jour sans pitié. Un jour Brutus, un jour Judas. Ce jour maudit, Betty n'avait ni la puissance de César ni l'âge du Christ. À dix ans à peine, le charme de sa tendre enfance se rompait. On n'a pas besoin de longues années pour grandir, un seul jour suffit.

La semaine précédente, à l'école, tout s'était passé comme d'habitude, sauf pour Betty. Troisième table banc, première rangée de gauche, la place à côté d'elle était restée désespérément vide. Esseulée et triste, Betty attendait la récréation. Au moment précis où les autres se jetaient dans la cour, semblables à des fusées, elle s'en allait, en courant, voir Mba Gnima, qu'un méchant paludisme avait clouée au lit. Tous les jours, dès potron-minet, sa mère l'emmenait au dispensaire. L'infirmier tenait à ce contrôle régulier. La mère, quant à elle, avait besoin de ce rendez-vous rassurant. Betty arrivait souvent au moment où la maman usait de mille douceurs auprès de sa fille pour favoriser la prise de médicaments. *Guéris vite, je suis pressée que tu reviennes avec moi à l'école*, lançait Betty à la malade. *Moi aussi, j'en ai assez de ce palu*, répondait celle-ci, dans un rictus qui s'élargissait aussitôt en sourire. Alors, la mère en profitait : *Si tu veux guérir vite, tu dois prendre tes médicaments, allons, sois gentille !* Mba Gnima avalait ses comprimés, plus déterminée à prouver son courage à son amie qu'à obéir à sa mère. Quelques minutes après, la petite visiteuse filait vers l'école, ravie d'avoir vu sa complice et persuadée qu'elles reprendraient bientôt leurs jeux favoris. Puis il y eut cette récréation, l'inoubliable récréation. Comme les jours précédents, Betty sortit au premier coup de cloche, certaine que sa copine l'attendait. Au pas de la porte, déjà, elle

l'interpella joyeusement : *Mba Gnima, je suis là ! Tu vas mieux ?* Une dame, qui n'était pas la mère de la malade, vint à sa rencontre et, la main sur son épaule, l'entraîna vers la sortie de la chambre, puis de la maison. *Mais pourquoi ne puis-je voir Mba Gnima* ? rouspéta Betty. *Non, petite,* lui dit la dame*, tu ne peux pas voir ça, c'est très grave, elle part... va-t'en.* Betty n'avait pas tout compris, mais le ton solennel de son interlocutrice lui interdit d'insister.

Elles avaient croisé un petit groupe d'hommes qui avaient salué trop brièvement, en regard des habitudes de l'île. Dans la cour, des dames se serraient en rang d'oignons sur des bancs et quelques nattes. Leurs amples voiles ne couvraient rien de bon : chaque fois qu'elles les portaient, avec cet air de poules mouillées, on pouvait s'attendre aux pires nouvelles dans le village. Les voir chez son amie remplit Betty d'appréhension. En retournant à l'école, elle nageait en plein mystère. Que se passait-il ? Pourquoi ces oiseaux de mauvais augure avaient-ils soudain rabattu leurs ailes devant la chambre de Mba Gnima ? Pourquoi n'avait-elle pas eu le droit de la voir ? Pourquoi n'était-ce pas sa mère qui était venue lui parler ? Pourquoi cette inconnue mettait-elle tant de sollicitude à l'éconduire ? C'était quoi, ce *ça* que, d'après elle, elle ne pouvait pas voir ? « ... C'est très grave, elle part. » Mais où partait Mba Gnima ? Où partait-elle, où, pour une fois, elle n'avait pas le droit de l'accompagner ? Où pouvait-elle partir, sans quitter sa chambre, son lit ? Que lui cachait-on ? Les adultes ont la fâcheuse manie d'user d'étranges formules pour mettre une digue entre la vérité et les enfants. Betty n'avait que dix ans et le sens figuré fuyait plus qu'il ne s'offrait. Elle avait dix ans et les sous-entendus n'étaient, pour elle, que des malentendus. Dix ans, et le sens figuré l'agaçait plus qu'il ne l'éclairait. À dix ans, les nuances et les métaphores sont des invités mystérieux, il faut les fréquenter longtemps pour les connaître et les apprécier. Elle n'en était pas encore là. Quand sa grand-mère lui disait qu'elle partait, elle savait où et pourquoi ; mieux, son retour ne faisait aucun doute. Jamais on ne lui avait dit de quelqu'un qu'il partait, alors qu'il se trouvait au beau milieu de son lit. Il y avait là une forme de mobilité qui échappait à son entendement. Elle se demandait si, là où elle allait, son amie aurait enfin l'appétit qui lui manquait les jours précédents. Aurait-elle de bons beignets de mil pour le goûter ? Là-bas, aurait-elle une amie avec laquelle jouer à la marelle et sauter à la corde ? Là-bas, y aurait-il un lac, où elle irait piquer une tête, comme elles aimaient à le faire, en période de grosse chaleur ? Et surtout, Mba Gnima penserait-elle à elle ? Reviendrait-elle la voir ? Ou lui interdirait-on, à elle aussi, de lui rendre visite ?

En classe, Betty passa le reste de la matinée à appeler la cloche de midi de tous ses vœux. Il fallait, vite, qu'un adulte ordonnât le bric-à-brac qu'un autre adulte avait cru bon de lui mettre sous le crâne. Midi arriva, porteur de tout sauf

d'appétit. Betty venait d'arriver chez elle lorsque des cris stridents fendirent l'air. Tous les adultes convergèrent vers la maison de Mba Gnima. Restés seuls dans les demeures, les enfants tremblaient. Incapables de contenir leur peur dans les chambres, ils se regroupèrent dehors, devant chez eux, sous les cocotiers. C'est ainsi que Betty et d'autres gamins aperçurent un cortège d'hommes se dirigeant vers le cimetière. Une terreur venue d'on ne sait où les renvoya dans la maison, où ils attendirent sagement le retour des parents, en chuchotant des *on dit que*... Betty écoutait, sans desserrer les dents. Sa grand-mère, de retour, jugula sa propre tristesse et fit l'effort de servir le déjeuner. Mais comme elle-même, personne n'eut envie d'y toucher. Son regard ne quittait pas sa petite-fille. Betty lâcha enfin la question qui lui brûlait les lèvres : *Nakony, qu'est-il arrivé à Mba Gnima ?* Sa mamie lui passa une main sur la tête et murmura : *Mba Gnima est partie*. Betty bégaya, *mais, mais*..., sans réussir à articuler un autre mot. La voyant proche de l'apoplexie, les yeux en flottaison, sa grand-mère l'attira contre elle et, lui caressant le dos, elle ajouta : *Ce n'est pas grave, calme-toi, ça va passer*. Mais les larmes qui perlaient sur les joues de la brave dame la contredisaient. Pour une fois, Betty douta de sa parole. Les propos entendus le matin même résonnaient encore dans sa tête, la femme qui l'avait interceptée avait bien dit : *C'est très grave*... Plongeant son regard dans celui de sa grand-mère, Betty émergea de son enfance. C'était grave, et pire, tout était devenu grave : les événements, les mots des adultes, qui frôlaient les choses sans les nommer, jusqu'à leur silence larmoyant, tout était douloureux. On comprend que la vie est grave le jour où, pour vous consoler, un adulte vous dit : *Ce n'est pas grave*, en pleurant. Ce jour-là, on comprend aussi que *partir*, ce n'est pas, seulement, changer de lieu, c'est surtout laisser un vide qui change à jamais ceux qui restent.

N'ayant plus le courage de faire face à sa grand-mère, Betty chercha où fixer son regard. Sur le mur du salon, une photo : elle et son amie, figées dans une pose de classe, devant l'objectif de Lopez, le photographe qui sillonnait alors les îles du Saloum et faisait la joie des parents comme des enfants. Dans leurs petites robes fleuries, on aurait pu les prendre pour des bonbons, si elles n'étaient pas aussi prêtes à mordre la vie, toutes dents dehors. Seulement voilà, celui qui coupe et distribue le gâteau avait sifflé, trop tôt, la fin de la récréation et n'avait pas laissé à Mba Gnima le temps de finir sa part. Depuis, en tout lieu, en toutes circonstances, trop de nourriture écœurait Betty. Elle avait toujours l'impression de manger la part de son amie absente, en plus de la sienne. Sans elle, elle avait pourtant vécu avec elle. Quand certains la trouvaient solitaire, incapable de se faire des amis, elle, elle éprouvait le besoin de rester fidèle à sa meilleure amie, définitivement meilleure que toute autre.

1978, les Américains bombardaient sans cesse le Viêtnam mais c'est la vie de Betty qui avait explosé avec la mort de Mba Gnima. Depuis, elle n'avait plus jamais chanté *Les Petits Canards*, mais n'avait cessé de penser à son amie, à chaque étape de sa vie. Parfois, elle lui parlait :

« Les eaux de la vie changent, il y aura toujours assez de canards pour barboter, mais avant chaque plongée, j'ai pensé à toi. Le jour de l'épreuve sportive du Certificat d'études primaires, une fille dans la foule parlait avec le timbre de ta voix ; quand ce fut mon tour de courir le sprint, je t'ai imaginée, franchissant la ligne d'arrivée à mes côtés. Dans mes multiples lieux d'études, au cœur de mes solitudes urbaines, le soir venant, je t'ai raconté chacune de mes journées, te dévoilant jusqu'à ces menus détails qu'on ne livre qu'aux amis dont on ne doute plus. Après le bac, affrontant le tumulte et l'immensité des salles universitaires, il m'apaisait de greffer ton visage à ma voisine de table. Elle n'avait pas ta grâce, mais sa silhouette émaciée suffisait à me rendre la tienne. Dans cette mairie où, comme toutes les fiancées, j'épousai un espoir, je te devinais témoin de mon erreur, au bras de ton prince charmant. Qu'aurais-tu pensé de l'amour et de ce qu'il fait de nous ? Nous en aurions parlé des saisons entières. Sans doute aurions-nous soumis nos élus au test insoupçonné de notre connivence. Aurions-nous respecté notre promesse de choisir ensemble nos robes de mariée ? Cette promesse inaccomplie me rend les cérémonies de mariage insupportables. Penser que tu ne te marieras jamais m'enlève tout plaisir d'une telle célébration. Les faire-part de naissance m'attristent, car il me manque les tiens qui m'auraient donné envie de t'en envoyer. Nos vrais modèles, ce ne sont pas nos parents, mais nos proches amis de notre âge, car nous lisons le cheminement de notre vie dans la leur. À l'heure des couches-culottes et des goûters d'anniversaire, je n'aurais pas eu besoin de m'inventer des excuses, nous aurions fait les gâteaux et savouré ensemble le bonheur de la marmaille, en retrouvant les petites filles que nous étions. Aujourd'hui, sans toi, j'ai des amies qui me racontent les facéties de leurs bambins, mais il me manque celle qui saurait me parler de la petite fille que j'ai été. Il me manque le rire complice qui salue le souvenir des bêtises commises ensemble et qui soudent les liens. Il me manque le bonheur d'évoquer nos apprentissages communs, les peines et les émerveillements, que nous mesurions l'une dans le regard de l'autre. Après toi, j'ai attendu l'avènement d'une douce et euphorisante amitié, non pour t'oublier, mais pour oublier que tu ne reviendrais pas. Longtemps, je me suis trouvé des amies qui avaient une certaine ressemblance avec toi, maintenant, je ne te cherche plus en personne. Puisque personne ne remplace personne ! Ai-je encore rêvé, après toi ? Oui, évidemment. Mais une fois que les adultes ont dit en pleurant : *Ce n'est pas grave*, on ne rêve plus pareil. On sait que les rêves

s’inscrivent sur un dé qui ne tombe pas toujours du bon côté. Inassouvi, le besoin des adultes de protéger l’innocence des enfants. Puisque les enfants, eux aussi, finissent par comprendre qu’il existe des départs qui ne promettent nulles retrouvailles. Inassouvis, nos rêves d’enfance. Inassouvi, mon manque de toi. Inassouvie, l’attente qui dure toute une vie. Parfois, la tête lourde, on voudrait changer, rectifier le destin, le réorienter. Mais vers où, vers quoi ? La ligne continue. Inassouvi, ce grand Canyon au-dessus duquel nous essayons de tendre ce fil tissé de nos jours. Inassouvie, la vie. »

Cela faisait de nombreuses années que Betty couvait le souvenir de son amie, comme une blessure secrète ; mais jamais il ne lui était revenu avec une telle violence. Jusqu’ici, elle avait soigneusement évité de s’y pencher de plus près. Les choses étaient tassées et devaient rester à leur place, dans un passé qu’elle voulait laisser sédimenter. La disparition de Félicité avait déclenché une bourrasque dans sa mémoire. Après avoir affronté et rédigé cette histoire d’enfance, elle se sentit plus calme. Elle pensait maintenant à Félicité de manière apaisée. Avec chaque mort, on pleure d’autres morts. Inlassablement, le vide se rappelle à nous. Inassouvi, notre besoin de nous débarrasser de nos fantômes.

XVI

Dans son appartement, Betty couvait sa tristesse. La faucheuse portait son collier de perles, une enfilade de jours qui s'égrenaient, lisses, froids, insipides. Sa curiosité pour son entourage s'était émoussée, mais elle n'avait pas perdu l'habitude de s'accouder à sa fenêtre et de se laisser captiver par le spectacle incessant de l'immeuble d'en face. Cependant, si le film continuait, les rebondissements en avaient modifié l'intrigue et les acteurs n'étaient plus les mêmes.

Au cinquième étage, d'où l'infortuné père divorcé s'était défenestré, un couple de jeunes cadres avait emménagé, peu de temps après le drame. Après le chant du cygne, les rouges-gorges célébraient le rose des fleurs qui déteignait sur les joues des jeunes mariés. Madame attendait déjà un bébé. Il y avait une chambre à peindre, un landau et la layette à acheter, leurs week-ends étaient bien remplis. Épuisés, ils se couchaient avec les poules, en attendant les nuits blanches devant le berceau. Mais ce n'était que du bonheur.

Au quatrième, la prof de lettres *intello-écolo-bio* menait, avec son jeune collègue, une vie apparemment heureuse, qui ne se détachait en rien du format habituel du couple. Même si sa conscience la faisait parfois souffrir, la prof semblait avoir définitivement poussé la porte de l'Amour et se laissait guider vers une paix intérieure. Lorsqu'elle se remémorait ses longues années en solitaire, elle formulait aussitôt le vœu de ne jamais plus revivre une telle période. La glace dans la salle de bain ne fait pas de compliment, ne partage pas une promenade, encore moins un bon film. La glace dans la salle de bain vous dit simplement que la robe de votre anniversaire précédent est devenue un peu trop juste, elle vous reproche vos parts de tarte aux pommes sans jamais y goûter. Rien ne vaut un grand lit frais, juste pour soi en été, mais rien ne vaut un regard aimant devant une tasse de café. Avec son collègue et chéri, elle n'avait pas renoncé à tous ses principes de militante, mais elle avait mis beaucoup d'eau dans son vin pour savourer l'ivresse d'un pas de deux, résolument tourné vers

l'avenir. De son nid haut perché, Betty imaginait des amoureux corrigeant leurs copies ensemble, dînant à la chandelle ou se câlinant au coin de la cheminée, en attendant d'aller s'aimer au soleil pendant les vacances d'été.

Derrière les immenses baies vitrées du troisième étage, plus personne n'était visible au-delà de minuit. L'avocat n'avait pas épousé sa jeune associée, mais il avait trouvé de quoi remplir sa couette. Une femme très sophistiquée, une sorte de clone de sa première épouse, mais assez mûre pour veiller sur la nombreuse progéniture de leur famille recomposée, était venue lui faire supporter ce qu'il n'avait jamais imaginé auparavant. Lui qui, en poussant son ex-épouse au divorce, espérait revivre, avec sa jeune associée, les joies d'un couple sans enfants, s'était retrouvé avec ses quatre rejetons et les trois de sa nouvelle compagne sur les bras. L'atterrissage, qu'il soit doux ou violent, on se pose sur le tarmac ! Personne ne reste définitivement en apesanteur. Même le Concorde a fini par couper les moteurs. On ne s'envole pas comme un pélican à tous les âges. Si la maîtresse de maison n'était plus la même, la gouvernante, elle, était fidèle au poste. C'était la volonté de monsieur, ses enfants tenaient à la dame qui les avait vus naître et grandir. Et l'employée, déjà vieillissante, restait vaillante et dévouée aux petits messieurs comme aux petites demoiselles. À longueur de journée, quand monsieur était au travail et madame à ses occupations mondaines, elle gérait les petits monstres et s'époumonait :

— Allons, les garçons, soyez mignons, finissez votre soupe, c'est bon pour vous. Non, je n'y ai pas mis de poireau ! Non, elle est au potiron, comme vous préférez. Mais puisque je vous dis qu'elle est au potiron ! Enfin, voyons, regardez quelle couleur a votre soupe. Que vais-je dire à monsieur votre père, qui vous trouve trop maigres ? Vous ne mangez rien ! Ah, quelle pitié ! Allez, mes petites demoiselles, venez, que je vous brosse les cheveux. Arrêtez de courir dans le salon, vous allez tout casser. N'avez-vous pas assez joué au parc ? Ah, doux Jésus ! Mais regardez donc, voyez comme vos robes sont souillées ! Mon Dieu ! Venez vous changer, si vos parents vous trouvent dans cet état. Ah, sainte Marie mère de Dieu !

La gouvernante parlait fort mais ne s'énervait jamais avec les petits. Au contraire, elle les excusait de tout, parce qu'elle ne comprenait que trop leur déchaînement, quand ils étaient seuls avec elle. Soucieux de leur propre confort, les parents exigeaient de leurs petits une discipline d'adultes. Dès qu'ils rentraient, la maison devenait aussi silencieuse qu'une morgue. Parfois, la voix de La Callas, que madame écoutait à fond, emplissait la demeure, quand monsieur, assagi ou résigné – résolument tourné vers la spiritualité – ne plongeait pas toute la maisonnée dans le Requiem de Fauré. En rentrant chez elle, la gouvernante se demandait d'où venait le sens du tragique chez les gens

de la haute société, ceux-là qui ont justement tout pour se rendre la vie agréable et légère. Elle n'eut jamais de réponse, car elle n'osait poser directement la question aux intéressés. Betty, qui scrutait et analysait son entourage, la regardait de loin, en pensant : c'est quoi le destin d'une gouvernante ? Servir et obéir, constater sans poser de questions, trôner discrètement sur le meilleur observatoire de l'humanité, apprendre en silence ; en somme, une place idéale pour un sociologue. Mais on ne pouvait arriver à une telle conclusion qu'en faisant sciemment abstraction des courbatures, après le cirage de parquet, les paumes durcies à la tâche, les ongles qui s'écaillent et les doigts gercés à force de faire tout ce que s'épargnent ceux qui ont les moyens de payer. Gouvernante sociologue ? Oui, peut-être, mais il ne faut pas pousser. Les conférences ne se tiennent pas dans une cuisine ! En réalité, Betty ne s'y trompait pas. Au troisième étage de l'immeuble d'en face, il n'y avait pas de père parfait ni de mère idéale, ni de petits monstres, encore moins une sociologue tout entière attelée à la réflexion. Non, il n'y avait qu'une miniature de société : des jeunes et des vieux, des riches et des pauvres, qui partageaient vaille que vaille un même espace.

Au deuxième étage, des jumelles d'une quarantaine d'années s'étaient installées, après quelques semaines de travaux de rénovation. Elles avaient harmonieusement décoré leur appartement et coulaient des jours heureux. Chacune avait un homme dans sa vie, mais elles n'avaient pas souhaité se conformer au modèle classique du couple. Elles accueillaient leurs amoureux et leur rendaient visite, de temps en temps, au grand dam des censeurs qui savent défendre la liberté en paroles et la rendent coupable là où elle se manifeste. *Vous allez vous marier, quand même ?* avait fini par leur demander la boulangère, acheminant ainsi les jacasseries de ses clientes. *Mais nous sommes mariées, chacune de son côté !* avaient répondu les jumelles en ricanant. Devant le regard dubitatif de la boulangère, une des sœurs la renseigna davantage : *Ma sœur et moi, nous préférons vivre ensemble, alors nos maris font avec, je crois que ça leur convient aussi.* La boulangère s'était contentée d'acquiescer : *Eh ben, c'est bien* ; mais lorsqu'elle avait rapporté la discussion à ses clientes, elle avait ajouté que *de nos jours, on voit de tout et les hommes acceptent vraiment n'importe quoi.* Pourtant, les jumelles étaient loin d'être des féministes extrémistes, elles n'étaient pas non plus des garçons manqués. Ces deux beautés, aux attributs bien affirmés, limitaient les prérogatives des machistes et bornaient la dictature morale uniquement pour préserver la quiétude de leur sororité. La paix qu'elles goûtaient ensemble et la bienveillance qu'elles se témoignaient en toutes circonstances, elles ne les espéraient nulle part ailleurs. Évidemment, à court d'arguments, certains soulevaient la question des enfants. *Un enfant a besoin de*

sa mère, mais aussi de son père ! Que feraient-elles quand elles en auraient ? D'ailleurs, pensaient-elles en faire ? Elles répondaient par des *un jour, peut-être*, sans aucune autre précision. Puis, pour renforcer le doute ou narguer l'indiscret, l'une ou l'autre empruntait une pique à Gassendi : *Il n'y a assurément pas de risque qu'on manque à ce point de gens pour se marier et faire des enfants qu'il faille refuser à quelques sages de s'abstenir de cette tâche.* Parce que le voisinage peinait à admettre leur personnalité, on les considéra comme des originales, pour ne pas dire les folles du quartier.

Les jumelles du deuxième étage se ressemblaient en tout. Élégantes, elles avaient pratiquement le même style vestimentaire, très voyant. Leurs couleurs chatoyantes, leurs sourires et leur humour promenaient une certaine allégresse dans les rues du quartier. Ouvertes aux autres, elles restaient néanmoins inséparables. En aimant l'autre, chacune s'aimait elle-même, on pouvait gager que leur famille bicéphale survivrait à toutes les tempêtes. Dans cette vie siamoise que certains leur reprochaient, elles avaient peut-être trouvé une manière radicale d'éviter une convocation du juge d'affaires familiales. Dans ce monde d'instabilités affectives, elles au moins, elles s'aimaient et se soutenaient sans condition. Chacune était, à la fois, le reflet et le refuge de l'autre, se disait Betty, quand elle les voyait passer en se jetant des regards complices.

Au premier étage, dans l'appartement qu'avait occupé Félicité, un homme d'une trentaine d'années alternait les amours : brune, blonde, rousse ; noire, blanche, jaune, tous les styles y passaient. Betty en avait le tournis ; pour dire vrai, ça l'agaçait. Comment faisait-il pour ne pas se tromper sur les rendez-vous et les prénoms ? D'où venaient-elles ? De loin, certainement, car sinon elles auraient fini par croiser leur homme au bras de l'une ou l'autre. D'ailleurs, ça devait arriver. Certains renouvellements du cheptel devaient résulter de démissions volontaires de poupées dégonflées ou vexées. L'homme s'agitait dans les affaires et courait le monde, il devait décompresser. Alors, à chaque escale il faisait correspondre une conquête, mais il recrutait également in situ. Betty avait déjà entr'aperçu, se pavanant au balcon, des pimbêches croisées dans le quartier. Le jeune homme n'était pas mal, mais quand même, il y avait du maladif dans son appétit, se disait Betty, que la vue d'un tel manège confortait dans son célibat. Les cornes, c'est toujours plus amusant sur la tête des autres. Très vite, elle se lassa de contempler le premier étage, la vue de ce balcon l'avait plus intéressée du temps où Félicité y déjeunait en morigénant son chat. La physionomie de ce volage l'indifférait. Cependant, une plaisanterie du hasard la mit nez à nez avec ce voisin trop entouré, au supermarché de leur avenue. Machinales politesses. On est éduqué, ça rassure les mères. Mais les inévitables salutations furent brèves. Cependant, elles durèrent suffisamment pour faire

remarquer à Betty un regard en coin et un sourire moite qu'elle jugea répugnant. N'importe quoi ! Sale tordu ! Ravale ton appétit de loup galeux et garde tes bulbes pour une autre mangouste. Et voilà encore un regard, plus appuyé celui-là. Diable ! On a inventé un spray répulsif anti-moustiques, il en faudrait un contre les prédateurs à pectoraux. Mais à quel moment les gars ne pensent-ils pas à leur braguette ? Même en choisissant un munster dépourvu de sex-appeal, dans le rayon froid d'une supérette, le coureur s'imaginait retroussant des jupes, débusquant de la chair chaude sous une soie docile. Des jupes, des jupes, encore des jupes. Oui, mais pas les miennes. Pas les miennes ! D'ailleurs, ça tombe bien, je suis en pantalon. Ha ha ha ! Voilà ton petit museau râpé au jean ! pensa Betty. Et puis, avec ton fromage qui pue, tu ne dois pas être ragoûtant à embrasser après le dîner. Faut même pas y songer, coco. À ton propos, mon avis est déjà fait et n'évoluera plus. Bornée ? Oui, je suis bornée quand il le faut. Là, c'est nécessaire. Pas la peine de me faire des yeux d'orphelin mignon, tu n'as que trop de cœurs qui risquent l'arythmie autour de toi. Non merci ! Si c'est pour servir de fruit de saison à un phacochère, ah non ! Autant prolonger la jachère. Éloignez vos sabots ! Les mauvaises cultures, ça abîme les bonnes terres. Allez ramasser vos poires ailleurs, espèce de naze ! Votre QI signifie Quotient d'Infidélité. Un caméléon ! Où ça ? Sur mon carnet d'adresses ? Écrasez-moi ça ! Sale bestiole ! Je veux apprivoiser un lion, marre des peluches qui se délavent. Circulez, y a qu'un cœur à voir par ici. Ça vous fait peur ? D'accord, je vois. Vous voulez prendre le temps ? Le temps de se découvrir ? Le temps de se dégoûter aussi. Ouste ! Je n'ai plus le temps de jouer au bac à sable, moi. Allez, ouste ! Vous trouverez Barbie au coin de la rue. Dites-lui que Betty Boop vous a foutu un coup de pied dans le derrière. Ça l'amusera. Vulgaire attitude ? OK. Sachez que dans les salons feutrés, les soumises entretenues critiquent ouvertement la franchise des rebelles mais, qu'au fond d'elles-mêmes, elles leur envient cette irrévérencieuse liberté qui renvoie les mâles dominants à leur tétine. Ma chérie ? Oh, oui ! Encore oui ! Et voilà, des bisous tout doux, rien que pour monsieur. Ma chatte ? Non ! Au salon comme au lit. Et d'ailleurs, miaou ! Miii-aaa-ou ! Des griffes ? Évidemment, monsieur, vous l'avez cherché, non ? Crash ! De la délicatesse, bon sang ! Pour tout contact, le tact, c'est un minimum. Oui, de la douceur. Hum ! Voilà, comme ça, oui. Un routoutou doit être un gentleman pour plaire à une lady, sinon il ne mérite que cette écervelée de Barbie. Betty quitta la supérette en riant de son monologue intérieur.

Dans son appartement, Betty laissait le temps filer, entre les crises, les colères et les réflexions solitaires. Entre ses murs, elle miaulait, mugissait et gémissait parfois. Prisonnière de ses pensées, elle projetait une visite au zoo, car elle ne savait plus à quel animal s'identifier. La pire des cellules n'a point besoin

de béton. Elle s'y trouvait. Un coussin de velours l'étouffait, une tache d'encre la noyait, un rien la perturbait. Dans le roulis des jours, avant comme après l'apnée, on respire. Inassouvi, notre besoin d'air. Une guirlande de mots devenait une béquille. Elle s'y accrochait, spontanément, comme le bébé s'accroche aux mains amoureuses de sa mère. Petit, un pas après l'autre, on insiste, à force d'acharnement on rode la mécanique, on marche. Hélas, on grandit vite ; pris dans les filets de l'existence, on se débat. Comment marche-t-on quand on s'englue dans la vie ? Betty ne l'avait jamais su. Être là. Ce n'est pas une volonté, c'est un fait. Autour de Betty, on vivait, c'était ainsi, du moins c'est ce qu'elle croyait. La nuit appelait le jour, le jour appelait la nuit. Même si une bonne lecture de la réalité imposait toujours une loupe, certaine lumière qui se découpait sur l'immeuble, de l'autre côté de l'avenue, ne suscitait plus sa curiosité. Son observation assidue et ses intuitions, rectifiées ou corroborées par ses rencontres, avaient dissipé les ténèbres qui nimbaient son voisinage, au début de son emménagement dans son nouveau quartier. Traverser les murs, briser les vitrines, gratter les façades, percer les apparences, s'infiltrer jusqu'au point où, se superposant à leur propre reflet, les choses finissent par remplir le vide de leur consistance, c'était son intention initiale, lorsqu'elle s'était muée en loupe détaillant le train-train quotidien de ses voisins. Elle y était parvenue et s'estimait désormais assez renseignée pour ne plus les épier.

Pourtant, si le crépuscule n'excitait plus sa curiosité d'autrui, il n'était pas non plus devenu pour elle un simple aspirateur d'heures d'existence ; plutôt l'entonnoir temporel qui la ramenait toujours dans sa chambre noire mentale. Une chambre noire où elle ne développait plus les scènes volées derrière les fenêtres d'en face, mais affrontait ses propres cauchemars.

Dans ses cauchemars, Betty se voyait, sirène enfermée dans une bouteille géante, entourée de dauphins qui suffoquaient et crachaient une bave mousseuse à même le parquet. Des pélicans se fracassaient la tête au plafond, avant de retomber, inertes, les uns après les autres. *Non, non, ne mourez pas ! Sortez d'ici, nagez, volez !* hurlait-elle si fort que sa propre voix la réveillait. Dans son esprit, la nuit ne gommait le jour que pour mieux afficher les contours féeriques qu'elle souhaitait donner à sa vie. Oiseau sauvage, elle nichait toujours au cinquième étage, dans cet appartement qui évoquait à ses yeux un bateau renversé, suspendu à la pierre, la coque regardant les astres. Un bateau à sec, ce n'est pas un bateau. Un dauphin qui ne nage pas, ce n'est pas un dauphin. Un pélican qui ne vole pas, ce n'est pas un pélican. Une sirène dans une bouteille n'est pas une sirène. *Être ou ne pas être ?* Quel idiot, ce Shakespeare, comme si on faisait exprès d'être là ! Les choses auraient été plus simples, si nous avions la

possibilité de choisir entre le plein et le vide, entre la présence et l'absence. La vraie tragédie, c'est d'être sans être : la suspension, l'apesanteur, l'inassouvi.

Betty décodait son cauchemar répétitif à sa façon, elle n'avait pas besoin de Freud : l'être en bouteille, observant le monde derrière le verre, c'était elle. Les cétacés privés d'eau et ces créatures ailées en cage, c'étaient ses rêves embastillés, qu'elle abandonnait un à un. Le matin, accoudé à sa table à manger où elle ne mangeait rien, ce n'était pas le bruit incessant de sa cuillère à café qu'elle entendait. C'était Freud qui s'invitait et déblatérait au fond de la tasse. Que lui aurait dit Félicité, au sujet de ce cauchemar ? La vieille lui manquait. Pendant la période où elle allait la voir, elle avait perdu ses terreurs nocturnes. Avec elle, elle parlait, sentait, échangeait, partageait, touchait à pleine paume la consistance d'une véritable relation humaine. Bref, elle oubliait ce vide qui n'en est jamais un, puisque peuplé d'angoisse. Maintenant, comme avant leur rencontre, elle se sentait seule, d'une façon si totale et entière qu'aucune description ne saurait appréhender. Comme tous les humains, elle devait quand même avoir des relations, pensez-vous. Oui, elle en avait, des relations qui ne reliaient rien, à part les mailles distendues des conventions. Betty était une femme active, avec plusieurs cordes à son arc, assez de cordes pour tracer de multiples cercles concentriques autour d'elle. Si l'amour, dans son acception la plus noble, était inhérent aux rapports humains, elle se serait toujours réveillée en remerciant son Seigneur. Mais il n'en était rien. Quand ses angoisses ne la maintenaient pas en éveil, elle sortait de sa couette en se demandant à quoi servait sa part de ciel. Même dans le frémissement des rares repas qu'elle se préparait, elle entendait des notes de blues. Dans un autre de ses cauchemars, elle se voyait, corps minuscule écrasé par une immense tête, pareille à une jarre d'où débordait de la cervelle. Lorsqu'elle lisait son courrier et ses mails, tous professionnels, elle ne pouvait s'empêcher de penser : *Je ne suis qu'un programme informatique dans lequel chacun vient piocher ce qui l'intéresse. Pour tous ces gens, je ne suis qu'un cerveau. Est-ce qu'on voit la femme en moi ?* Elle luttait pour tenir ses engagements, par respect de la victoire que chacun doit toujours essayer de remporter sur soi-même. Elle rêvait de dîners, de déjeuners, de cafés, de discussions où on lui parlerait d'autre chose que de boulot, mais ça n'arrivait pas ou trop peu. Dans le cadre de ses activités, elle croyait parfois à une amitié naissante. Optimiste, elle ouvrait grand son cœur, avant de réaliser qu'elle venait de subir un bombardement affectif qui n'était destiné qu'à tirer le meilleur d'elle-même, exactement comme on bichonne une jument pour éperonner ses performances. D'autres fois, son besoin d'amitié lui jouait des tours, son élan était souvent mal interprété par certains hommes qui pensent que les femmes n'ont rien d'autre à faire que de leur sauter à la gorge.

Peu d'hommes savent qu'une femme peut s'attacher à eux, comme elle s'attacherait à une amie, et entretenir avec eux des échanges où leur virilité n'est d'aucun usage. Il faut également souligner, pour être juste, que peu de femmes savent que les hommes qui s'intéressent à elles ne rêvent pas forcément de leur trousser les jupes. L'essence de l'humain transcende la question des genres et il faut passer au-dessus de la ceinture pour y accéder.

Avec la gent féminine, ce n'était guère plus enthousiasmant : son célibat compliquait les choses. Dans sa classe d'âge, les mariées étaient plus nombreuses et, pour certaines, sa présence était aussi imbuvable que la mer Morte. C'est entendu, dans une société où les mâles dominent, le mariage ennoblit ; même celles qui ont épousé une endive s'imaginent que tout le monde en voudrait et s'arment de bazooka pour garder jalousement leur végétal, sans se douter que, même affamées, les « copines » pourraient saliver pour d'autres gars plus appétissants. Les endives, Betty n'en voulait pas, mais ça, les jardinières l'ignoraient, elle leur laissait donc leur potager. Pour elle, l'amitié féminine tant louée restait une pépite perdue dans la boue des susceptibilités. Tout compte fait, elle s'en accommodait ; regarder le dessin animé de Betty Boop était plus instructif que de suivre les jacasseries frivoles de certaines de ses semblables. Puis, comme elle ne supportait pas l'indiscrétion et les heures de shopping interminable, cela faisait longtemps qu'elle n'avait plus besoin de personne pour éplucher ses oignons ; pour le reste, Gainsbourg l'avait initiée au langage des dessous chics qui révèlent tous les mystères des hommes. Les dignes épouses n'avaient qu'à causer de leur cellulite entre elles. Orchidée, Betty se contentait de peu d'eau et espérait ne pas mourir de soif, avant le raz de marée d'amour qu'elle attendait. C'est mathématique, la mer finit toujours par monter. Alors, pour qui veut nager, inutile de se jeter dans un puits sec. Patience ! Patience ? Mot facile à scier. Un matin gris et craque ! Voilà une belle résolution tout en miettes, au deuxième jour de l'année. La patience, Betty n'y parvenait plus. Certaines de ses connaissances cultivaient une pseudo-proximité dont le vide n'avait d'égal que l'immense éloignement qu'il cachait. Dans son carnet d'adresses les noms correspondaient plus à des fonctions qu'à des personnes avec qui rire ou pleurer. D'ailleurs, pour tous ces gens, Betty ne riait pas, ne pleurait pas non plus ; ses états d'âme ne comptaient pas. Pour le boulot et les convenances sociales, un sourire suffit, même quand il veut dire : je veux crever. Betty se disait que si elle venait à mourir, on ne s'en rendrait compte que parce qu'elle aurait manqué un ou plusieurs rendez-vous professionnels ; et encore, cela dépendrait de la réactivité ou de la désinvolture de ceux qui auraient le lapin à bouffer. Modérément écolo et prévenante, elle se souciait de l'odorat de l'entourage : vaudrait mieux pas laisser sa viande se détériorer pendant des

vacances d'été, ce ne serait vraiment pas poli pour les voisins. Les pompiers, ils sont payés pour ça, mais les voisins, eux, n'ont pas à supporter ce genre de désagrément. Ils pourraient porter plainte pour nuisances olfactives. Auquel cas, ne pas honorer la convocation de la police de sa présence serait une inconcevable incivilité, de la part d'une fille qui récitait par cœur ses leçons d'instruction civique. Ces raisons l'obligeaient à soigner tous ses maux qui trouvaient remède à la pharmacie. Mourir ne lui faisait pas peur, c'est seulement pourrir qu'elle ne voulait pas. Imaginer l'indignité posthume la torturait. Où sont les humains ? Et d'ailleurs, qui sont-ils ? Si personne n'a le temps de prendre le café avec une vivante, qui aurait le temps de laver son corps, de l'habiller une dernière fois ? Dans le monde high-tech, les codes digitaux gagnent en sensibilité ce que perd le cœur des Hommes, se disait Betty, en s'adressant à son ordinateur, devenu entre-temps son meilleur ami. Que garde-t-on des humains ? Que gardent-ils de nous ? Que reste-il de nos rencontres ? Les bisous sur l'écran sont si loin de la joue. L'émotion ne vient plus que d'une sonnerie intempestive du téléphone. L'étonnement est une faute d'orthographe ou de grammaire dans un mail. Si Betty s'accommodait du téléphone, le langage télégraphique des textos et des mails l'agaçait. L'ordinateur véhicule des amitiés dyslexiques. Derrière l'écran, les tendresses sont des mets succulents sous cloche, hors d'atteinte. Inassouvies, ces amours par écrans interposés. On voudrait crier : amis, mes chers lointains, vos frimousses ou rien ! Mais ça ne servirait à rien, personne ne l'entendrait. Parfois, en quête de chaleur humaine, on tombe sur un rouleau compresseur : le divorce avec Paul, les vacances à Bombay pour s'en remettre, la découverte du chakra en attendant le nirvana, le mariage de la cousine à New York, le fabuleux coup de foudre avec Alexandre Le Grand, le beau standing d'Alexandre, la grossesse immédiate, la césarienne, le chômage d'Alexandre, la réunion houleuse au bureau, le patron pas d'accord avec les trente-cinq heures, la campagne de Ségolène, la femme de ménage qui a gâché la robe Prada, le pacemaker de la mère, le diabète du père, les vacheries de la belle-mère, le gazon à tailler dans la maison de campagne, Alexandre qui devient désagréable, la fille pourrie d'Alexandre qui n'a pas aimé son cadeau d'anniversaire, les lettres touchantes de Paul qui revient à la charge, le chapon cramé samedi, la furie d'Alexandre, le week-end annulé, la petite qui vient d'être réglée, les mauvaises notes du petit, la BM qui ne veut plus démarrer, le petit chien qui a mal aux dents, etc. Betty en avait marre de consoler de tout des gens qui ne savaient rien d'elle. Inassouvi, notre besoin de contact humain. Inassouvi, notre besoin d'échapper à la solitude.

XVII

Infuse, insidieuse, était la tristesse de Betty depuis la mort de Félicité. Que gagne-t-on à tisser des liens, s'il faut, un jour ou l'autre, se résoudre à les voir se rompre ? Betty s'interrogeait souvent. Une seule certitude : la solitude, elle savait à quoi ça ressemblait, elle avait essayé d'y mettre un terme, mais elle était revenue, vengeresse, la tenailler plus que jamais. Quels sont les ingrédients qui rendent le bonheur possible ? Pouvait-elle encore y croire ? De toute façon, elle s'en moquait, elle ne cherchait même plus. La vie est une barque dont se jouent les courants. Celle de Betty tanguait, au bon vouloir de chaque jour. Alors qu'elle ne s'habillait plus qu'en noir et sortait le moins possible, un événement inattendu vint infléchir le cours de sa routine. Un homme avait tout fait pour obtenir ses coordonnées et l'invitait à répétition. Ses refus réitérés ne décourageaient pas l'inconnu. Fatiguée de lui asséner des *non*, elle avait fini par lâcher un *oui*, comme on paie une taxe douanière. *Qu'est-ce qu'il me veut, celui-là ? Je vais le voir une fois pour toutes, après j'aurai la paix*, s'était-elle dit, en acceptant, enfin, un rendez-vous pour un déjeuner. Mais la rencontre déjoua tous ses plans de repli. Malgré sa tristesse et son humeur massacrante, l'homme était resté calme et serviable. Humaniste et cultivé, il avait réussi à l'embarquer dans de très intéressantes discussions. La plus grande victoire de ce monsieur n'était pas de lui avoir arraché un rendez-vous, mais de susciter ces timides sourires qui repoussaient les plis soucieux de son visage. Betty n'aurait su expliquer pourquoi, mais elle ne se fit pas prier pour renouveler, plusieurs fois, l'expérience. Malgré sa méfiance, une proximité s'installa sans crier gare. Un jour d'hiver, elle qui vivait en recluse alla jusqu'à accepter une excursion en voiture.

Fin de journée, à Strasbourg, la place de la République somnolait drapée de neige. Ils roulaient. Betty occupait le siège du passager. Ils discutaient, riaient à gorge déployée. De quoi parlaient-ils ? Betty n'avait retenu que le plaisir et l'émotion qui avaient annihilé toute autre considération. Ils rentraient d'une

longue virée dans les villages alsaciens. Il devait faire le tour du rond-point, choisir une bretelle du croisement pour aller la déposer chez elle. La nuit tombait. Le halo des lampadaires caressait les rares passants. L'esthétique des bâtiments et la lumière, affirmée mais sans arrogance, rendaient à la ville ce que l'histoire guerrière n'avait jamais pu lui ôter : les entrelacs de ses eaux qui invitent à la rêverie, sa majesté et sa douce beauté. On peut lui reprocher tout ce qu'on veut, mais Strasbourg restera une coquette séduisante qui vous invite un jour et vous garde amoureux d'elle, à vie. Et ce soir-là, elle était particulièrement belle et paisible. Il est de ces moments où les torrents intérieurs perdent leur tumulte, où les battements du cœur s'apaisent et gagnent en harmonie, simplement parce que deux regards se croisent et se mettent au diapason. Opéra ! Ne chantez plus rien d'autre, en dehors de la beauté de l'humain. Seule la chaleur humaine donne envie de chanter. Vibrato de la vie, frémissement de ce feu qui brûle en nous. Vivre, vibrer, s'enflammer, après chaque averse, souffler sur la braise et s'enflammer encore ! Betty se souvenait d'une lumière, celle d'un sourire qui étalait tout ce qui échappait aux mots. Elle gardait une musique, celle d'une phrase, douce et pudique, qui disait pour mieux taire. *Ah, c'est magnifique, cette place ! Allez, on se fait un deuxième tour, rien que pour le plaisir*, avait proposé l'homme, en tournant le volant. *Oui*, avait répondu Betty, *elle est belle, cette place, et j'aime bien être en voiture*..., ajouta-t-elle. Puis, de son rire, elle sema des points de suspension et respira d'aise. L'homme, tout à sa joie, riait comme un enfant. S'il avait collé son oreille contre le cœur battant de Betty, il aurait entendu l'écho des mots ravalés : « ... J'aime être en voiture avec toi. » Mais le deuxième tour de la place était déjà terminé, il bifurqua, s'arrêta et lui dit : *Heureux ! Je suis heureux, Betty, merci !* Échange de sourires, seuls les regards étaient éloquents. Puis, silence dans la voiture. « Merci de quoi ? » se demandait Betty, qui pensait que c'était plutôt à elle de le remercier pour cette agréable sortie qu'il lui avait fait vivre. Mais, gênée, elle ne pipa mot. Puis, il fit un troisième tour et se résolut enfin à la conduire chez elle. Lorsque Betty posa le pied à terre, le sol n'était plus le même, le ciel n'était plus le même, elle n'était plus la même. Quelque chose avait démarré en elle et sa volonté de le freiner n'y changeait rien, ça partait tout seul. Elle passa des semaines à tenter de se raisonner, rien n'y faisait. Son cœur s'était désolidarisé de sa tête et continuait son tour à lui. Un tour de voiture peut bouleverser une vie. Parfois, Betty regardait l'ami qui lui avait offert la place de la République un soir d'hiver ; elle se demandait s'il s'en souvenait autant qu'elle. Faisait-il semblant d'avoir oublié ? Fallait-il le lui rappeler ? Lui dire ce qui avait changé ? Lui dire que, depuis ce soir-là, elle vivait une joyeuse réminiscence ? Elle se contenta d'écrire un poème qu'elle n'osa jamais lui faire lire : *Hiatus*.

Il est des jours,
Où l'on n'attend plus rien,
Où les couleurs s'effacent,
Où toute chanson s'appelle silence.
Il est des jours,
Où l'on se sent si seul,
Où seul un livre accepte de s'offrir
À un regard qui ne cherche plus rien.
Il est des jours,
Où le pas vers l'Autre mène à soi,
Où les voitures traversent la vie,
Où les cœurs jouent des symphonies.
Il est des jours,
Où ciselé dans un arc-en-ciel,
Un visage redonne de la couleur,
À un regard oublié dans un miroir.
Il est des jours,
Où les colombes volent si bas,
Cherchent les sillages du hasard,
Chantent ses définitions et ses mystères.
Il est des jours,
Qui gardent un goût de bonbon frais,
Regardent les banquises fondre,
Et laissent le soleil manger les mots.

Après chaque rencontre avec son inclassable ami, Betty pensait à Félicité. Elle lui aurait parlé « d'une copine qui avait fait la connaissance d'un homme pudique et mystérieux. Et parce qu'il veillait sur elle, comme on veille les grands brûlés, elle voudrait bien comprendre la nature de leur relation mais ne savait pas comment s'y prendre ». La vieille dame aurait feint de ne pas savoir qu'il s'agissait d'elle-même et lui aurait fait des remarques astucieuses. Qu'avait-elle hérité de Félicité ? Sans doute une certaine subtilité dans le rapport à l'autre, cette façon de ménager la sensibilité tout en donnant son véritable avis sur les sujets délicats. En adaptant cette attitude à sa situation, Betty réussirait peut-être, un jour, à parler ouvertement à son nouvel ami.

En réponse à son cri de joie, le soir de leur promenade en voiture, elle aurait voulu lui dire : « Moi aussi, je suis heureuse ! Avec toi, je ne suis plus une étrangère ici, puisque tu m'accueilles dans ton grand cœur. Tu es devenu un des miens. Je voudrais que tu t'en souviennes, toujours. » Comme elle n'en avait pas le courage, elle s'abîmait dans le silence. Elle voulait qu'il comprenne à quel point il comptait pour elle, à quel point il était exceptionnel dans sa vie. Mais lui restait modeste et retenu, comme à son habitude. Son aveu, ce soir de décembre, il l'avait sorti, comme on jette une couleur sur un tableau ; Betty attendait qu'il achève la peinture. Philosophe, lui savait que la possibilité de peindre est plus estimable que la peinture elle-même. Mais, pour beaucoup d'entre nous, c'est

tellement plus rassurant de rendre les choses saisissables. Effrayée à l'idée de perdre cette belle présence qu'elle venait de toucher de si près, Betty en arrivait à agresser verbalement celui qu'elle voulait adorer et garder. Pourquoi les hommes n'ont-ils pas la présence d'esprit de prendre dans leurs bras les femmes qui leur crient dessus sans raison valable ? Il faudrait le leur dire. L'optimisme n'est qu'un doute, puisqu'il est tourné vers l'éventualité des choses à venir. Le pessimisme est une certitude, un constat fondé sur l'expérience, très difficile à contredire. Betty s'évertuait à regarder le bon côté des choses, mais une évidence clignotait dans sa tête : tout lien est une douleur à venir. Casser tout, pour n'avoir rien à perdre, elle trouvait ça bête, mais ça la taraudait et la rendait irritable. Un jour, alors que l'ami venu lui rendre visite s'apprêtait à partir, elle lui lança :

— Je te préviens, c'est inutile de nous attacher l'un à l'autre, je ne suis de nulle part, moi, je peux partir d'ici quand je veux ! Mais avant, j'aimerais savoir une chose : pourquoi t'occupes-tu tant de moi ?

Il avait simplement souri puis, quelques minutes après, il s'était levé, lui avait collé deux affectueuses bises en annonçant :

— À demain. Je passerai au marché pour t'apporter des fruits et quelques légumes. Tu dois manger des fruits et des légumes, c'est important pour ta santé.

D'abord interloquée, Betty pensa : *Tu te prends pour ma mère ou quoi ?* Mais elle s'abstint de le dire ; étalant son sourire malicieux, elle le raccompagna jusqu'au seuil de l'appartement.

Le lendemain après-midi, il était arrivé, chargé. Aux courses annoncées, il avait ajouté un kilo de fromage blanc et deux pots de confiture. Une confiture qu'il lui avait lui-même préparée, comme à son habitude.

— J'espère que je l'ai réussie ! avait-il plaisanté, en lui tendant les deux pots.

— Tu dis ça chaque fois, je suis sûre qu'elle est excellente, avait lancé Betty, rassurante, avant d'aller préparer un thé.

Leurs tête-à-tête étaient toujours entrecoupés de silences, parfois assez longs. Tout se passait comme s'ils avaient besoin de ces moments de répit pour digérer leurs riches conversations. Elle profita d'une de ses pauses pour rappeler la question qui n'avait pas obtenu de réponse la veille. Sa tasse de thé entre les deux mains, un échange de regards lui permit de sortir ces mots :

— Pourquoi tant d'attentions ?

Voyant que le silence risquait à nouveau de se refermer sur la réponse, elle se fit provocatrice :

— Tu es si ambigu. À quoi servent les sentiments inavoués ?

Il comprit que, cette fois, une pirouette ne le sauverait pas. Il lâcha une timide réfutation :

— Ce n’est pas ça.

— Ce n’est pas quoi ? martela-t-elle ; j’en ai marre, moi, je ne sais pas ce qui se passe entre nous et tu ne m’aides vraiment pas. Qu’est-ce qui nous lie à la fin ? Tu es présent, comme jamais personne ne l’a été pour moi, tu es prévenant, attentionné et charmeur, tout ça avec une attitude qu’on peine à classer. Tu me regardes comme un homme qui désire et me parles comme un frère protecteur. Qui suis-je pour toi ? Une sœur, une protégée, une amie ? Et moi, je ne sais plus comment me comporter avec toi.

Sans se départir de son calme, il l’interrogea à son tour, pour mettre fin à la tirade :

— Et toi, comment as-tu envie de te comporter à mon égard ? Qui veux-tu que je sois pour toi ?

Décontenancée par cette réplique, elle se cramponna à son interrogatoire.

— Là n’est pas la question, on parle de toi.

— Non, on parle de toi et moi, on parle de nous, murmura-t-il.

— Bref, puisqu’il est évident que tu n’es pas mon père ni mon frère, qui es-tu ? L’amoureux ? L’ange gardien ? L’ami ? Pour une fois, réponds-moi.

La gorge serrée, elle s’agitait nerveusement, à la fois agacée et fragilisée par le calme de son interlocuteur. Elle avait espéré le pousser à bout, le sortir de ses gonds, afin qu’il donnât, une bonne fois pour toutes, un nom au sentiment qu’il lui portait. Elle ne voulait pas se demander, elle, ce qu’elle ressentait pour lui. Elle ne voulait pas, parce qu’elle n’osait pas. Elle savait que choisir un chemin, c’était renoncer à d’autres. Épuisée, elle se détourna pour cacher son visage défait et garda le silence. Le mutisme n’est qu’un autre bavardage, celui de l’esprit. Une avalanche dévastait tout en elle. Dans son cœur, des dossiers mal rangés s’écroulaient.

Quand le présent nous ébranle, c’est tout ce qu’il réveille en nous qui parachève le naufrage. *Stop ! Tu me fais mal, parce que ta goutte d’eau fait déborder ma mémoire !* aurait pu hurler Betty.

Au moment où cet homme avait surgi dans sa vie, elle ne savait pas quel vocable mettre sur ce qu’elle attendait. D’ailleurs, elle n’attendait plus rien. À se frotter à la vie, elle s’était arraché la peau, à vouloir la regarder, elle s’était cramé les yeux. Depuis, la prudence lui tenait lieu d’existence. Oh, elle ne craignait aucune calamité, c’étaient les humains qu’elle redoutait. Elle ne voulait s’accoutumer à aucune douceur de peur de la perdre un jour. Chaque rencontre, se disait-elle, est une cime ou un gouffre, dans les deux cas le cœur y va de son tribut. C’est éreintant. Dans le gouffre, la remontée n’est pas une sinécure. Une fois à la cime, on ne peut plus que chuter, et pas du seul fait de la loi de la gravitation ; la finitude inscrite en nous y participe également. Betty stationnait,

à équidistance de l'exaltation et de l'atonie, là où la vie pulsait sans affoler le cœur. Vivre en anachorète, épargnée des tempêtes intérieures, respirer sans haleter, elle n'aspirait à rien de plus. Elle n'assignait aucun but aux jours, en dehors de leur répétitive absurdité, pourvu qu'ils passent sans trop l'égratigner. Opossum, rester en vie lui semblait la meilleure victoire. Elle était là, c'est tout. Cependant, consciente de sa souveraine liberté, elle se savait capable d'interrompre la ligne qu'elle traçait, quand bon lui semblerait. S'investir dans les sentiments constitue une projection optimiste dans l'avenir : pour avoir trop souvent perdu, elle ne se risquait plus dans ce genre de pari.

Pour l'instant, elle s'abstenait même de projeter un bon repas, les courses à faire la décourageaient. L'omelette était devenue son menu le plus complexe, mais son assiette restait souvent vide : rouler un œuf sur une table et chronométrer le temps qu'il met à s'écrabouiller par terre demeurait sa meilleure distraction. L'œuf, c'était sa vie, pleine de surprises qu'elle ne cherchait plus à découvrir. Lorsqu'elle déprimait, sa cuisine était sa plus lointaine promenade et les coquilles d'œufs s'y ramassaient à la pelle. Inassouvies, ces vies en nous privées d'éclosion. Inassouvi, notre désir d'oubli. Inassouvi, le besoin de guérir. Inassouvi, cet avenir enchaîné au souvenir. Inassouvie, la volonté de faire confiance. Inassouvi, notre besoin d'aimer sans question. Nos yeux restent ouverts, fragiles. La lumière de la lucidité est une épée adverse, quand on escrime avec la vie. Betty n'avait rien fait pour susciter l'attention de cet homme, il était venu vers elle et était seul à savoir pourquoi. Il s'était invité dans son existence, en franchissant, une à une, les barrières qu'elle érigeait avec une ingéniosité de chef de guerre. Devant ses évidentes réticences à tout contact, il avait eu une patience de fin psychologue, pour gagner sa confiance. Elle s'était alors laissé approcher, comme on s'avoue vaincue au milieu d'une partie d'échecs. Mais elle désirait garder la main, pour maîtriser le sillage de cette nouvelle relation, où elle se trouvait embarquée par inadvertance. Choisir son cap atténue l'appréhension de l'horizon. Aussi attendait-elle de cet homme qu'il donnât une appellation à leur affection naissante, comme on inscrit le nom d'un port sur sa carte de navigation. Ramer en aveugle ne la satisfaisait pas, comme si envisager la destination suffisait à conjurer les mauvais vents. Elle mesurait le caractère arbitraire de sa demande, mais une béance dans son âme exigeait des mots. Exténuée, encore perdue dans son songe, elle marmonna comme pour elle-même :

— Un amoureux ? Un ange gardien ? Un ami ? Bon sang, j'aimerais juste savoir à quoi m'en tenir.

L'homme posa une main sur son épaule et la fit pivoter pour la regarder en face. Ému par son visage, dévasté par on ne sait quelle douleur, il saisit ses

mains tremblantes et lui parla :

— Tu sais, parfois, les choses se suffisent à elles-mêmes, elles n'ont pas besoin d'être nommées pour exister. Un amoureux, un ange gardien ou un ami ? En définitive, toutes ces possibilités soulignent la même évidence, puisqu'elles renvoient toutes à l'amour. Or l'amour vaut par la tendresse et la bienveillance qu'il éveille en nous, peu importe la désignation attribuée à ses différentes nuances. Alors, oui, pour moi, il est bien question d'amour.

Betty l'avait écouté dans une sorte de recueillement, mais ce qu'elle venait d'entendre ne lui avait rien appris qu'elle ne savait déjà. Alors, elle le titilla :

— Tu parles comme un curé ! Arrête de me prendre pour une religieuse en crise de foi. Je ne mets pas en doute ton amour pour l'humanité. Mais là, trêve d'abstraction ! Ton amour, pour qui, pour quoi ? Pour mes jambes, mes yeux, à moins qu'il ne soit adressé à la pointe de mes cheveux ? Tu aimes quoi ?

— J'aime tout ce que tu es, y compris ton sale caractère et la pointe de tes cheveux. Mais, surtout, j'aime la vie en toi. Je voudrais que tu acceptes la vie et la possibilité d'être aimée. J'aimerais que tu vives. Et toi ?

— J'aime que tu sois là. J'aimerais que tu sois toujours là. J'aimerais ne jamais te perdre. Mais c'est idiot, les gens partent toujours.

Il sourit, se leva, la serra dans ses bras et lui murmura à l'oreille :

— Tu verras, petite peste, moi, je serai toujours là.

Alors, elle l'avait aimé.

Elle l'avait aimé, comme aiment ceux qui n'attendent plus personne. Elle l'avait aimé, car il était celui qu'elle n'espérait plus. Elle l'avait aimé, comme on se laisse surprendre par un arc-en-ciel. Elle l'avait aimé, comme savent aimer les exilés. Elle avait aimé en lui un père, une mère ; un frère, une sœur. Elle l'avait aimé, comme on accueille toutes les tendresses du monde. Elle l'avait aimé, comme on nage dans la pureté d'un lagon bleu. Elle l'avait aimé, parce qu'il lui demandait seulement de vivre. Elle l'avait aimé, parce qu'il était tel qu'il était.

Il était l'aubade faite à sa vie endormie. Il était la note de piano au milieu de sa nuit. Il avait le talent d'insuffler un élan et la générosité d'encourager chaque effort. Il remarquait ces ombres qui, parfois, voilaient le regard de Betty ; mais, sans nier aucune de ses peines, il attirait son attention sur les beautés de la vie. Petit à petit, Betty sortit de son asthénie, mit un peu d'effervescence dans son quotidien, afin de lui donner à voir cette vie qu'il disait aimer en elle. Il appréciait, car il savait qu'il lui avait lancé le plus éprouvant des défis : vivre. Betty ne cherchait plus à savoir ce qu'ils étaient l'un pour l'autre ; il lui avait donné le courage d'être à nouveau confiante et la joie d'avancer pas à pas. Elle l'avait aimé, comme on aime un homme qu'on ne touchera jamais, car le voir suffit. Elle savait qu'il lui offrait la plus belle des récompenses : une présence à

nulle autre pareille. Conscients de la qualité de leur lien, ils savouraient les moments qu'ils partageaient et ne se lassaient pas de converser. Ils ne se séparaient jamais sans avoir fixé une date de retrouvailles. Un rendez-vous, pour eux, c'était une promesse de bonheur. Seul le téléphone leur permettait de juguler leur impatience à se retrouver. Alors, un matin, lorsque la sonnerie retentit, Betty se précipita, cela faisait des semaines qu'elle se languissait de lui. À l'autre bout du fil, une voix masculine hésita puis déclara :

— Je t'appelle à propos de... Non, il ne va pas mieux, désolé de t'annoncer ça mais, il est... il est mort ce matin.

— Les gens, les gens, ils partent toujours, murmura Betty.

— Pardon ? s'enquit la voix.

— Non, rien, merci, dit-elle.

Un jour sans soleil, l'ange du volant, le maître de la confiture, le philosophe et poète de la vie, l'irremplaçable Ami s'était envolé à jamais, laissant Betty face à l'impossible deuil.

Elle posa le combiné, mit le concert de Keith Jarrett à Köln, qu'il lui avait fait découvrir. Recroquevillée sur son canapé, les yeux fermés, elle écoutait ; c'était la musique de leur film qui défilait dans sa tête. C'est lorsqu'elle perçut le léger râle du pianiste, qu'elle éclata en sanglots. Toute la douleur du monde était là, contenue, retenue, sublimée par la musique, mais si écrasante. Immense l'attachement, immense la déchirure. *Il faut vivre, s'obstiner à vivre, pour la beauté de la vie, disais-tu. Mais vivre sans toi ! Je n'accepte pas, je n'accepterai jamais ! Si le mot* mort *était un vêtement, il ne t'irait pas !* s'écria Betty, terrassée de douleur. Une disgrâce sur un visage, ça se traite, on s'en débarrasse. Mais comment amputer la vie de ses laideurs ? Inassouvie, l'attente des rendez-vous manqués. Inassouvi, notre besoin de durer et de faire durer les liens. Inassouvi, notre besoin de préserver ceux que nous aimons. Inassouvis, nous survivons. Inconsolables, nous demeurons. Ami, in memoriam. Inassouvie, la vie sans toi.

Épilogue

Les murs de la maison ne sont rien, comparés à ceux de la tristesse. On étouffe ! On aura toujours besoin d'une brèche dans le mur, pour respirer. L'oxygène ? Betty n'en trouvait pas encore. Elle s'était à nouveau enfermée. Entre le lit et le canapé, elle traînait son cœur meurtri et bougeait un minimum, pendant que son esprit, lui, faisait des sauts périlleux. Si elle nous distingue des bêtes, la réflexion est, sans nul doute, la plus sournoise des tortures que nous endurons. Nous n'existons pas seulement par la pensée, nous souffrons également par elle. Sans notre faculté d'analyse, nous passerions à travers les événements, immunisés, imperméables, comme le pelage du canard sous la pluie. Penser, c'est éprouver. Betty ne cessait de penser.

Les héritages les plus importants ne tiennent ni dans une valise ni dans un compte bancaire. Voilà ce qu'elle se répétait, elle s'en était persuadée, jadis, en se réjouissant de sa tardive et forte amitié avec la vieille Félicité. Mais jusqu'où avait-elle compris sa propre réflexion ? Qu'avait-elle vraiment reçu de Félicité ? Les mots rapportés par l'aide-soignante, qu'elle avait jugés empreints d'une naïve simplicité, résonnèrent en elle et firent écho à d'autres propos : *Il faut vivre !* C'était également ce que lui avait demandé son ami, l'ange gardien. Un rail se traçait. La locomotive, ce devait être elle, que ni Félicité ni son merveilleux ami ne voulaient voir s'arrêter. Pour se montrer digne de leur héritage, elle devait continuer. Elle devait suivre la ligne, malgré le poids de ses doutes et de ses appréhensions. L'important, lui soutenait son ami, ce n'est pas de s'ingénier à chercher une recette miracle du bien-être, ni de contrecarrer la mélancolie par une euphorie feinte, mais de tirer de la joie du simple fait d'être vivant et d'inscrire le bonheur dans la perspective. En d'autres termes, être heureux, ce n'est pas un don du ciel, c'est un talent, celui d'être en route vers nos quêtes ; c'est, en définitive, la victoire de l'entrain sur le découragement. Si Betty n'avait aucune propension à l'euphorie, le legs de l'Ami, conjugué à celui de Félicité, lui donnait maintenant la force d'admettre à la fois la faiblesse de notre emprise

sur le cours des choses et la nécessité de l'exercer, malgré tout, car de cet exercice dépendent nos maigres satisfactions.

Betty avait eu le réflexe du retranchement, mais elle ne voulait plus sombrer dans cette apathie, qui avait longtemps limité son monde à l'observation de la vie de son quartier et dont l'avait sortie son inoubliable Ami. Aussi, après quelques semaines de réclusion consacrées à la réflexion, se leva-t-elle, un beau matin, avec la ferme intention de réagir.

Réveil dans la fraîcheur du matin, un bain chaud, déjà une joie qui mérite d'être vécue. Une onctueuse crème sur la peau, une douceur, on se console comme on peut. Coiffure, des cheveux nostalgiques d'un peigne, aussi mêlés que les fils de la vie, on les démêle quand même. Une touche de khôl, rallumer un regard éteint, c'est déjà rallumer la flamme. Un coup d'œil à la glace de la salle de bain, puis un sourire qui naît de lui-même : t'es moche quand tu déprimes ! Un petit déjeuner – il reste de la confiture faite maison... Le soleil plonge dans la tasse de café. Ce sera une belle journée !

Sa décision était prise : elle saurait quels univers insoupçonnés se cachaient derrière sa porte blindée. Jusqu'ici, la vie lui était extérieure, elle la guettait, de loin, comme une spectatrice impressionnée, dépassée par un art mystérieux. Vivre, pensait-elle, c'est entreprendre une œuvre complexe, ça nécessite un talent et des compétences qu'elle ne croyait pas posséder. Vivre, c'est l'alternance de la marche de l'éléphant et du vol du pélican : des pieds solidement ancrés sur terre et un esprit capable de légèreté. Vivre, c'est porter les évènements, les supporter, parfois les traîner et tracer son parcours, en dépit de tout. Le Père Noël se sert d'un traîneau pour porter la joie des enfants, mais dans quel cageot fait-on tenir le poids de l'existence ? Quelle barque porte vers les rivages du bonheur ? À moins qu'il ne faille s'envoler pour échapper au poids des souvenirs. Décollage ? C'est tentant, mais comment oublier qu'Icare a vu fondre ses ailes ? Betty n'avait aucune réponse, mais sa décision restait ferme : oui, elle allait tout essayer, et la marche de l'éléphant et le vol du pélican. Désormais, elle avait acquis la conviction que la vie est un laboratoire où on n'a droit qu'à un seul essai. On engage son être tout entier et on joue avec, à quitte ou double. Deux évidences lui gardaient sa motivation : personne ne veut perdre, mais ceux qui ne jouent pas ne gagnent jamais.

En sirotant son breuvage, Betty jeta des coups d'œil autour d'elle. Puis, arpentant son salon, elle leva les yeux vers le toit. Au-dessus d'elle, les Velux découpaient des morceaux de ciel bleu. *Oui, c'est vrai, il faut vivre !* s'écria-t-elle *; ce bateau, oui, ce bateau renversé, ce couvercle qui m'emprisonne, je vais le mettre à l'endroit, le remplir de pagaies, le lancer sur l'océan de la vie et ramer. Vivre, ce n'est pas seulement respirer, c'est oser affronter toutes les*

tempêtes, savourer toutes les brises, ramer, encore et toujours, jusqu'à la rive ensoleillée où fleurissent les espérances semées en nous ! Enfin, je vais essayer.

Sur le quai de la solitude, un homme qui faisait les cent pas l'avait interpellée :

— Mais, madame, où allez-vous ?

À hauteur de sa barque, Betty avait répondu en souriant :

— Je pars.

— Savez-vous seulement naviguer ?

— J'apprends.

— Ce beau temps est trompeur, vaut mieux avoir le pied marin ! Le vent menace. Qui sait sur quelle terre lointaine il vous fera échouer ? Ne partez pas par ce temps. Je parie dix briques que vous allez vous perdre !

— Je n'ai que ma vie à parier, alors peu m'importe sur quelle terre perdre.

— Mais vous êtes d'où, vous allez où ?

— À vrai dire, je n'en sais rien.

Les mains sur la poupe de sa barque, elle poussait et pensait en avoir fini avec le promeneur solitaire, mais l'homme était d'humeur volubile et insista.

— Pardonnez-moi, mais vous ne ressemblez pas aux gens d'ici, vous avez bien une terre d'enfance, c'est peut-être là-bas que vous allez, non, je me trompe ?

— Oui, monsieur, vous vous trompez. Il n'y a pas de terre d'enfance, il y a la mémoire de l'enfance, que nous portons toute une vie. Partout.

— Mais enfin, pour vous risquer, seule, en mer, ce doit être important. Pourquoi partez-vous ?

— Je pars, apprendre à vivre.

L'homme fit semblant de n'avoir pas entendu la réponse, se rapprocha en fouillant dans sa poche et tendit quelque chose à Betty :

— Tenez, une carte, elle vous sera peut-être plus utile à vous qu'à moi. Je suis un vieux marin. J'ai pris ma retraite il y a sept ans et depuis, je viens me promener sur ce port, tous les matins que Dieu fait, avec ma carte. Vous voulez que je vous dise, petite ? Ce n'est pas en mer qu'on a besoin d'une carte, c'est pour la vie qu'il en faudrait une. J'en ai connu des ports, aucun n'a su me retenir. Je ne trouvais la paix qu'en fixant un cap. Mais c'est d'avoir vu tous ces ports qui a rempli ma vie. Je ne savais pas que je vivais mon bonheur en le cherchant. Aujourd'hui, seuls mes souvenirs me réchauffent le cœur. J'en ai raté des choses, en partant trop tôt ou trop tard. Alors, si vous pensez que c'est le bon moment pour vous, hissez les voiles !

Betty jeta un coup d'œil à sa montre, l'homme avait retardé son départ. Le vent soufflait maintenant de plus en plus fort et annonçait une mer agitée. Elle

embarquait, lorsque l'inconnu ajouta :

— Quand comptez-vous revenir ? N'oubliez pas de me rapporter ma carte ! À quai, ça fait toujours du bien d'attendre quelqu'un.

Betty saisit la carte et la jeta sur le rivage, en éructant :

— Justement, j'ignore quand je vais revenir, ni même si je vais revenir. Je pars. On n'est pas vraiment parti, quand on a quelqu'un qui attend à quai.

L'homme rit de bon cœur et, sentencieux, il martela :

— Maintenant, je vois que vous avez le pied marin. La vie navigue sans carte, libre, elle ne revient jamais sur ces pas et n'honore que ses propres rendez-vous ; c'est elle qui choisit nos ports. Regardez ces lumières, là-bas, dans ces blocs qu'on appelle *des lieux de vie*, des gens restent à quai, ça les rassure. Ils croient avoir enfermé la vie, mais ce sont eux qui sont piégés, car cette mutine ne nous laisse que ses traces. Il n'y a pas de lieux de vie, il n'y a que des lieux d'attente et de passage. Seuls les sillages disent la vérité des rêves. Accepter la vie petite, c'est accepter le tangage, avoir l'horizon en ligne de mire. En me rendant cette carte, vous m'avez prouvé que vous êtes prête. Bonne navigation !

Betty lui sourit et prit le large. Lorsqu'elle se retourna, l'homme, immobile sur le rivage, souleva son chapeau, lui fit un ample signe d'adieu et marcha en direction de la ville encore endormie. Betty écrasa une petite larme au coin de l'œil. Elle ne savait pas si elle reviendrait sur ce port, voir ce monsieur, mais elle était sûre qu'elle penserait longtemps à lui. Elle sortit son carnet de bord pour consigner cette première rencontre de son voyage. Sur la couverture, on pouvait lire cette phrase : Partir, vivre libre et mourir, comme une algue de l'Atlantique.

De nombreux mois s'écoulèrent.

À Strasbourg, le Rhin ondoyait, un mystérieux courant charriait tout ce qui échappe aux hommes et nourrit la terre. Immuables témoins, les rues veillaient et taisaient la beauté de quelques doux souvenirs. Les murs portaient les lézardes des cœurs errants. La place de la République attendait Noël pour s'illuminer et irradier la mémoire. Dans un frigo, un pot de confiture refusait de se vider, de peur de ne plus jamais être rempli. Le soleil flottait dans la rivière de l'Ill. Les automnes n'y pouvaient rien, les fleurs devaient pousser, les arbres bourgeonner. Le courage montait dans les veines comme de la sève ! Les soupirs font partie de la respiration, pour qui veut bâtir une vie. Éloquentes, les cloches de la cathédrale rendaient hommage à la volonté humaine. Quelque part dans la ville, un tableau de Camille Clauss gardait intacte la beauté arrachée au néant. À Strasbourg, le quotidien berçait les vivants, dans la nasse des habitudes. L'appartement de Betty semblait calme et silencieux, mais à certaines heures de la journée, on pouvait percevoir, derrière la porte blindée, le hoquet de la kora de

Djélimoussa Cissoko. Cette musique signalait la présence de l'aide-soignante, que Betty avait connue à la maison de retraite où elle visitait Félicité.

Le jour de son départ, Betty avait glissé, en cours de route, une enveloppe à bulles dans une boîte aux lettres. L'aide-soignante avait reçu le paquet ; il contenait les clefs de Betty et ce simple mot : *Je pars. Portez-vous bien*. D'abord intriguée, l'aide-soignante avait patienté. Au bout de longs mois sans nouvelles, l'inquiétude l'avait gagnée. Elle se rendit à l'adresse de Betty, interrogea les habitants de l'immeuble, mais personne n'apporta de réponse à ses multiples questions. *Non, désolé,* lui répétait-on, *on ne sait pas où elle est partie. On l'a déjà vue partir, mais jamais si longtemps. Que vous dire d'autre ? Elle était si casanière, on ne sait presque rien d'elle*. Déçue, l'aide-soignante n'en voulait pourtant à personne : elle, qui avait les clefs de Betty, en savait tellement peu sur elle ! Elle n'en voulait qu'à elle-même, elle regrettait de n'avoir pas essayé de la connaître davantage, à l'époque où elles se voyaient souvent, à la maison de retraite. Il manquera toujours, dans nos agendas, le temps d'un thé pour infuser nos vies et partager leur saveur. *On pourrait se faire des sorties entre filles*, avait-elle proposé à Betty qui s'était contentée de lui répondre : *Pourquoi pas ?* Puis, plus rien. *Ah, j'aurais dû insister !* ruminait l'aide-soignante. *Maintenant, quand j'y repense, je me dis que, malgré son sourire, il y avait une petite ombre triste dans son regard. J'aurais dû lui parler davantage, m'occuper d'elle un peu plus.*

Elle ne se disait pas que Betty avait, peut-être, tout fait pour se soustraire à sa compassion. Chacun a ses problèmes, c'est si gênant de voir quelqu'un, dans une démarche sacrificielle, tenter de superposer votre fardeau au sien. À chaque nez suffit son rhume. Certes une présence humaine est plus qu'estimable, mais peu de gens comprennent qu'on ne leur demande qu'un peu d'attention et des encouragements. Quand vous n'attendez d'eux que le doux moment d'un dialogue réconfortant, ils vous fuient ou se mettent en quatre pour tout régler à votre place, vous laissant ainsi face à votre propre impuissance, au lieu de vous aider à rester debout et combatif. La plupart des humains donnent toujours trop ou pas assez ; dans les deux cas, c'est nuisible. À défaut de maîtriser le dosage des relations humaines, éviter d'encombrer son prochain est une solution qui en vaut une autre, pour survivre en société. Inassouvi, notre besoin d'aimer et d'être aimé sans étouffement. Comme Félicité, Betty détestait la pitié des autres, elle la jugeait dérisoire. Pleurer ensemble ne change rien à la douleur. La beauté de l'empathie ne la rend pas efficace et n'en fait pas un remède à tout. Quelle que soit la proximité, la diarrhée de l'un n'irritera jamais les fesses de l'autre. Betty savait que personne ne peut nous extraire de nous-mêmes ; or c'est en nous-mêmes que se love le mal de vivre. Face aux brûlures de l'existence, on est

fondamentalement seul. Et seuls ceux qui nous aident à admettre cette évidence nous font grandir, les autres nous endorment et leur compagnie ne fait que retarder le moment d'un réveil douloureux.

Bien sûr, l'aide-soignante ignorait les convictions de Betty. Submergée par ses émotions et ses doutes, elle construisait sa culpabilité, par petites touches, et se torturait l'esprit, persuadée de n'avoir pas fait ce qu'il fallait dans leur relation. L'absence donne de l'épaisseur aux êtres et aux choses, elle mue la banalité en mythe. Après chaque nuit d'interrogation, l'aide-soignante se réveillait avec une Betty encore plus mystérieuse. Plusieurs fois, elle alla, fébrile, chercher des indices dans l'appartement de Betty, en vain : aucun document ne renseignait ni sur son voyage ni sur les raisons qui l'avaient motivé. Lors d'une de ses visites, fatiguée de fouiller, et se reposant sur le canapé, elle remarqua un manuscrit posé sur le bureau de Betty. Elle hésita, puis céda à la curiosité. À la lecture, elle fut très surprise de constater qu'on y parlait, entre autres, d'elle et de la vieille Félicité. Émue, elle ne savait si elle devait rire ou pleurer. Betty s'était donc intéressée à elle à ce point ? Pourtant, rien dans son attitude n'avait laissé supposer un tel intérêt.

De ses voisins, de ses rencontres, Betty avait écrit tout ce que ses yeux et ses oreilles avaient butiné. Mais, à l'instar de Félicité, l'aide-soignante et beaucoup d'autres se demandaient qui était vraiment Betty. Le savait-elle elle-même ? Comme elle avait laissé son carnet d'adresses sur son bureau, l'aide-soignante ne put s'empêcher de téléphoner à tous ceux dont le nom y figurait. Tous auraient bien voulu la renseigner, s'ils ne se posaient, eux-mêmes, les mêmes questions, depuis que Betty avait disparu, sans les prévenir et sans laisser d'adresse. En dehors de cette loupe qui détaillait son environnement social, nul ne savait qui était Betty. Résignée, l'aide-soignante se résolut à attendre. Mais, convaincue que la clef de l'énigme se trouvait chez Betty, elle y retournait régulièrement et y passait de longues heures. Lorsque le silence affolait son imagination, elle allumait la chaîne et écoutait le CD que Betty avait laissé, exprès ou par inadvertance, dans l'appareil. La mélancolie la gagnait, aussitôt. Alors, elle augmentait le son, s'allongeait sur le canapé et fermait les yeux. Elle cherchait l'apaisement dans cette musique, qui lui était totalement inconnue, mais les cordes de la kora vibraient au plus profond d'elle-même. À ses obsédantes questions : qui était vraiment cette Betty ? pourquoi était-elle partie ? elle espérait, un jour, obtenir une réponse de l'intéressée, quoique chaque journée qui s'écoulait emportât avec elle une miette de son espoir. Elle écoutait la kora, comme on écoute une confidence ; l'idée que Betty avait pu s'enivrer de cet air, juste avant de tout quitter, lui faisait ressentir une sorte de proximité. Elle ne le

savait pas encore, mais cette musique millénaire, qui sourdait de la terre d'Afrique, contenait toutes les réponses aux questions qui la tourmentaient.

Là-bas, en Afrique, dans les villages Mandingues et Niominka, le soir, quand le sable tiédit, quand les cadets massent les jambes endolories des aînés, les grands-mères racontent l'histoire de la kora. C'était au temps des valeureux ancêtres Mansa et Guelwaar. Chaque famille d'aristocrates avait ses griots attitrés, qui servaient de porte-parole et mémorisaient l'histoire de leurs maîtres, qu'ils se transmettaient de génération en génération. En échange de leur dévouement, les griots vivaient aux frais de leurs maîtres qui leur assuraient protection. Un Guelwaar arrivait, partout, précédé de ses griots qui chantaient ses louanges, ses hauts faits d'armes et récitaient son arbre généalogique, comme on décline une identité ou un CV. On disait qu'un griot n'oublie que les déroutes de son maître. Et on disait aussi qui veut vaincre son ennemi lui prend son griot, car celui-ci détient tous les secrets de son maître. Alors, le griot était prudent et fidèle, rien ne comptait à ses yeux plus que l'honneur et le bonheur de son maître. Il saisissait toutes les occasions pour lui plaire. La devise des griots est *plaire et servir avec fidélité*. Et parce que les rois se méfiaient de tous, y compris de leurs propres frères, ils choisissaient leur confident parmi leurs griots attitrés. Pendant longtemps, on enterra les princes avec leur confident, afin de préserver leurs secrets et leur réputation. De ce fait, même si le confident était au faîte de l'histoire des grandes familles, la transmission de cette histoire incombait aux autres griots. Plus ils étaient dévoués, plus les griots étaient choyés et considérés. Mais, quand on était mécontent d'eux, on les accusait de couardise et de servilité. Pourtant, eux seuls savaient les faiblesses des grands seigneurs qu'ils consolaient. En réalité, dépourvus de l'arrogance des chefs, les griots étaient humbles et pacifiques. Leurs raisons et moyens de vivre dépendaient du bonheur d'autrui.

Un jour, désespéré de voir son maître, Mansa, sombrer dans la mélancolie – après des défaites successives qui lui avaient coûté ses terres, sa reine, ses enfants et ses plus valeureux guerriers –, Djéli, son griot et confident, se demanda comment lui venir en aide. Il avait déjà tenté tout ce qu'il pouvait, en vain. Malgré la désolation et la ruine, Djéli était resté fidèle à son maître. Tous les matins, pour lui mettre du baume au cœur, il lui chantait ses louanges, lui rappelait l'époque de sa grandeur. Mais, terrassé par le malheur, Mansa le rejetait : *Va, pauvre laudateur ! Il n'y a plus de gloire à vanter ici ! Tu es libre, va te débrouiller pour vivre ! Moi je n'attends plus que le moment d'aller rejoindre les miens. Allez, va !* Mais le griot ne partait pas, *plaire et servir avec fidélité*, pensait-il. *Si tu te laisses mourir, il va falloir qu'on m'enterre avec mon prince*, répondait-il, invariablement ; or c'était justement ce que Mansa voulait lui éviter

en le chassant. Un jour, Mansa l'ayant encore houspillé, Djéli le griot se mit en route et alla demander de l'aide aux mânes des ancêtres. En ce temps-là, les aïeuls défunts, croyait-on, devenaient des divinités chargées de veiller sur les vivants. À certaines heures de la journée, ils reprenaient une apparence humaine et vaquaient à leurs occupations ; il était donc absolument interdit de se rendre en forêt à ces heures-là. Mais, tout à ses soucis, Djéli le griot avait transgressé ce tabou. Dans le bois sacré, il surprit la Divinité mère qui révélait, aux dernières recrues de son royaume, le secret de l'immortalité et vingt remèdes aux maux des hommes. Pour être craints et vénérés à leur tour, les esprits qui accédaient au rang de divinité devaient apprendre à secourir les humains, de temps en temps. En revanche, ils devaient jalousement garder le secret de l'immortalité pour eux-mêmes et ne jamais le transmettre aux hommes. Caché, le griot avait mémorisé ce qu'il venait d'entendre et s'apprêtait à aller tout dévoiler à son maître. Mais la Divinité, omnisciente, le vit et l'interpella :

— Dis-moi, Djéli le griot, qu'est-ce qui te ferait le plus plaisir au monde ?

— Le bonheur de mon maître, je voudrais soulager la souffrance des hommes et être aimé d'eux.

Touchée par ce vœu, la Divinité, au lieu de le punir d'avoir transgressé le tabou, lui tendit une demi-calebasse recouverte d'une peau de gazelle et surmontée d'un manche en bois nu, puis lui dit :

— Djéli, ton dessein est noble, ton vœu est exaucé. Tiens, avec cet instrument, je te donne le pouvoir d'aider les hommes et d'être aimé d'eux. Avec ta musique, tu sauras soulager leur cœur, car tu porteras leurs peines jusqu'aux oreilles des dieux.

Le griot s'en alla, en se demandant comment jouer de la musique avec cet étrange instrument. Il avait beau gratter et taper dessus, aucun son plaisant n'en sortait. Il se consola en pensant aux formidables secrets qu'il avait appris et qui allaient, bientôt, lui permettre d'ôter toute peine du cœur de son maître. Malgré le soleil brûlant, il marchait très vite, son pantalon bouffant se déployant entre ses jambes, tel un accordéon. À mi-chemin, il marqua une halte pour souffler sous un baobab. Là, il se remémora les vingt et un secrets, jusqu'au dernier, pour être sûr de n'avoir rien oublié. Mais chaque fois qu'il en prononçait un, une corde se tendait tout au long de l'objet qu'il tenait, la demi-calebasse couverte d'une peau de gazelle et surmontée d'un manche en bois. À la fin, vingt et une cordes ornaient l'instrument. Curieux, il les effleura de ses doigts : une merveilleuse musique se répandit à travers la savane. Séduit, il se mit à jouer jusqu'au village. À son passage, les gens accouraient, transportés par ses mélodies. Arrivé chez son maître, il le trouva prostré dans sa mélancolie. Il se précipita pour lui livrer les secrets, mais s'aperçut qu'il ne s'en souvenait plus. Il

regarda son instrument de musique et comprit : la Divinité mère avait effacé ce qu'il avait appris de sa mémoire, elle avait transformé les vingt et un secrets en vingt et une cordes de kora. Il commença à se sentir à nouveau impuissant face aux immenses peines de Mansa, mais se souvint aussitôt de ce que lui avait dit la Divinité mère : *Avec cet instrument, je te donne le pouvoir d'aider les hommes et d'être aimé d'eux. Avec ta musique, tu sauras soulager leur cœur, tu porteras leurs peines jusqu'aux oreilles des dieux.* Djéli saisit sa kora et se mit à jouer, pour Mansa. À toute heure du jour et de la nuit, sa musique magique s'élevait depuis la cour royale et se répandait sur toute la contrée. Peu à peu, la kora emporta les tourments de Mansa jusqu'aux oreilles des dieux. Avec sa kora, le griot avait soulagé le cœur du roi et de tous ceux qui souffraient dans le royaume. Il avait gagné, pour toujours, l'amour de tous. Mais, depuis, il gémit en jouant, car il sait que les cordes de sa kora murmurent toutes les peines des Hommes.

L'aide-soignante n'avait jamais entendu parler de cette légende, mais à force d'écouter la kora dans l'appartement de Betty, elle avait obtenu toutes les réponses à ses questions. Lorsqu'elle s'abandonnait tout entière à la musique, la kora lui disait :

Nul ne peut éviter les courants de la vie. Ramer, c'est vivre, tout arrêt est mortel. Le départ est l'aube de toutes les espérances. Partir, c'est avoir tous les courages pour aller découvrir ce qui sauve du naufrage, tous ceux qui s'aventurent sur les eaux de l'existence.

Betty avait souhaité toute la sérénité du monde, l'angoisse était sa plus fidèle compagne. Djéli ! Djéli, joue pour Betty ! Elle s'était attachée à Félicité, ne lui en restait qu'une tombe à fleurir. Djéli ! Djéli, joue pour Betty ! Elle avait goûté la douceur d'une amitié, n'en restait qu'un pot de confiture dans un frigo et un regard bienveillant sur une photo. Djéli ! Djéli, joue pour Betty ! Elle avait besoin de consolation, les souvenirs lui refusaient l'apaisement de l'oubli. Djéli ! Djéli, joue pour Betty ! Elle avait rêvé d'une crique tranquille, les remous lui montaient jusqu'au cœur. Djéli ! Djéli, joue pour Betty ! Elle avait rêvé de la chaleur d'une étreinte, le soleil lui promettait d'autres caresses. Djéli ! Djéli, joue pour Betty ! Elle avait rêvé d'un port d'attache, son âme tanguait et rompait les amarres. Djéli ! Djéli, joue pour Betty ! Elle avait voulu la sécurité d'une tanière, l'horizon l'invitait à tracer un sillage. Alors, un matin, elle a jeté sa barque, pleine de pagaies, sur les flots de son destin, en disant : Djéli ! Djéli, joue pour moi ! Inassouvi, notre besoin d'anesthésie. Inassouvi, notre besoin d'oubli. Inassouvi, notre besoin d'amour. Inassouvi, notre besoin d'ancrage. Inassouvi, notre besoin de refuge. Inassouvi, notre besoin de quiétude.

Inassouvis, nous survivons. Inconsolables, nous demeurons. Djéli ! Djéli, joue pour nous, nous les Humains, les Inassouvis !

Flammarion